

BULLETIN

DE LA

SOCIÉTÉ DE LINGUISTIQUE

DE PARIS

TOME TRENTE-SEPTIÈME

FASCICULE 3

(Numéro 111)

PARIS (7°)

LIBRAIRIE C. KLINCKSIECK

11, RUE DE LILLE, 11

1936

SOMMAIRE

DU TROISIÈME FASCICULE

	Pages.
Comptes rendus.	1 et suiv.
Table des matières et des auteurs de comptes rendus.	207
Table alphabétique des auteurs et des titres d'ouvrages collectifs.	209

Publication subventionnée par la *Confédération des Sociétés scientifiques françaises* à l'aide des fonds alloués par le Parlement.

Toutes les communications relatives à la **rédaction** et à l'**impression** des *Mémoires* et du *Bulletin* doivent être adressées au Secrétaire adjoint :

M. Jules BLOCH, 16, rue Maurice-Berteaux, Sèvres (Seine-et-Oise).

Toutes les communications relatives à l'**administration** de la Société, et notamment à l'**envoi des publications** et aux **séances**, doivent être adressées à l'Administrateur :

M. A. MIRAMBEL, 9, rue Condorcet, Paris (IX^e).

Les communications relatives aux **finances** de la Société, et toutes les **cotisations**, doivent être adressées *uniquement* au Trésorier, soit à son adresse personnelle :

M. A. SAUVAGEOT, 5, rue Fernand-Widal, Paris (XIII^e),

soit en versant au compte de la Société :

Compte de chèques postaux de la Société : 174.54, Paris.

Le montant de la *cotisation annuelle* est de 50 francs (42 francs pour les membres élus avant 1894).

Pour les *membres perpétuels*, cette cotisation est réduite à 30 francs.

Le versement de la cotisation doit être fait dans les *trois premiers mois de l'année*.

BULLETIN

DE LA

SOCIÉTÉ DE LINGUISTIQUE

DE PARIS

BULLETIN

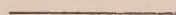
DE LA

SOCIÉTÉ DE LINGUISTIQUE

DE PARIS



TOME TRENTE-SEPTIÈME



PARIS (7^e)

LIBRAIRIE C. KLINCKSIECK

11, RUE DE LILLE, 11

1936

Les Index et feuilles de titre des années 1935
et 1936 seront joints au prochain fascicule, n° 112.

COMPTES RENDUS¹

LINGUISTIQUE GÉNÉRALE, PHONÉTIQUE

(Voir aussi nos 54, 59, 66, 76, 89, 90, 124, 133.)

1. Anton REICHLING, S. J. — *Het woord, een studie omtrent de grondslag van taal en taalgebruik*. Nijmegen, J. J. Berkhout, 1935, in-8, xi + 460 p.

Copieuse étude de psychologie sur le « mot ». L'auteur qui est beaucoup plus philosophe que linguiste, connaît fort bien tous les travaux récents sur la théorie du langage et il les utilise soit pour exposer, soit pour discuter les doctrines : qu'il s'agisse des behaviouristes anglais ou de Karl Bühler (aux conceptions de qui M. Reichling se rallie souvent), de l'école française de psychologie, des ouvrages des linguistes suisses ou français, des travaux sur la sémantique, l'auteur a tout lu.

L'idée directrice de son ouvrage, c'est l'autonomie du mot ; pour lui, beaucoup plus que les phonèmes ou la phrase, l'élément fondamental du langage est le mot. M. Reichling va même jusqu'à soutenir (pp. 313 et suiv.) l'existence indépendante des mots auxiliaires (mots vides ou mots grammaticaux). Sa discussion au sujet des morphèmes et sémantèmes laisse trop apparaître que, si bien informé soit-il, M. Reichling connaît sans doute la linguistique plus du dehors que du dedans. L'analyse morpholo-

1. Les comptes rendus signés A. M. sont de M. A. Meillet.

gique ou sémantique est une chose, la réalité du langage en est une autre.

Dans son ensemble, l'ouvrage intéressera peut-être les psychologues; je ne crois pas que les linguistes aient beaucoup à y apprendre.

F. MOSSÉ.

2. Louis HJELMSLEV. — *La catégorie des cas*. Étude de grammaire générale. *Première partie*. Publications de l'Université d'Aarhus, 1935, in-8, xii-184 pages.

La linguistique historique s'est fondée en laissant de côté, du moins dans la mesure du possible (car il a bien fallu employer une terminologie existante, et d'ailleurs partiellement justifiée) la grammaire logique, héritée de l'enseignement gréco-latin; elle s'est attachée à grouper le plus de faits possibles, en suivant les transformations des langues les unes dans les autres au sein de groupes génétiques, et elle a favorisé la description provisoire du plus grand nombre de langues possibles. La linguistique générale en formation a envisagé essentiellement les systèmes de langues pris en eux-mêmes, se réservant de tirer par la suite les conclusions; sous l'aspect de l'école directement issue de de Saussure à Genève, elle fait souvent appel comme critérium des faits au sentiment linguistique des sujets parlants (d'où le « psychologisme » dont se plaint à plusieurs reprises L. Hjelmslev), et étudie souvent la partie affective du langage; sous l'aspect de l'école phonologique de Prague, elle a des tendances analogues visant essentiellement à obtenir les meilleures descriptions synchroniques.

Une autre tendance voudrait déjà tracer le cadre général d'une linguistique établie comme science autant que possible exacte, et se servant de formules.

Pour le matériel phonique, on n'a pas encore de tableau de toutes les relations et transformations possibles; mais

sur des points particuliers M. Grammont et d'autres à sa suite ont commencé à poser des règles générales, dont les exemples puisés un peu partout sont des preuves après coup.

Pour la grammaire proprement dite, on assiste à la constitution d'une nouvelle grammaire générale. K. Jespersen reprenant des traditions danoises et autres a ouvert des voies dans ce sens, A. Meillet s'en est beaucoup préoccupé dans ces dernières années (on verra sa contribution à l'Encyclopédie française); parmi les élèves de K. Jespersen au Danemark, V. Brøndal a donné des contributions dans ce sens, L. Hjelmslev s'y est plus complètement consacré. (Ce tableau sommaire n'a rien d'exhaustif).

Donc L. Hjelmslev a commencé par publier en 1928 des *Principes de grammaire générale* (dont A. Meillet a rendu compte, BSL, XXX, p. *1); avant même que la seconde partie de cette étude sur les cas soit parue, il a construit avec H. J. Uldall *An outline of glossematics* dont un prospectus détaillé a été distribué au congrès de Copenhague et où on verra encore plus à plein sa tentative de réaliser des formules générales (formules au sens propre, avec symboles du type algébrique).

A propos de ces symboles, et des nouveautés de nomenclature qui font nécessairement partie d'une initiative de ce genre, observons que le développement d'une telle partie de la linguistique, qui l'enrichit, crée forcément une spécialisation — tout aussi bien que par exemple la phonétique expérimentale. Il est évident que tous les linguistes doivent et devront avoir une idée de ces disciplines partielles, mais d'importance générale, sans que la plupart d'entre eux puissent y consacrer un très long temps. Il s'impose alors ou que les termes ou symboles clairs pour les seuls spécialistes soient réduits au minimum, ou au moins qu'on puisse en retrouver très facilement la résolution. A ce point de vue, la page x du présent ouvrage est loin d'être assez charitable. (Ajoutons par ailleurs que le livre est écrit dans un français très clair; mais l'auteur qui écrit et parle remar-

quablement bien cette langue étrangère pour lui aurait eu intérêt à faire éliminer par un indigène un certain nombre d'impropriétés ou de menues incorrections).

Passons sur la très nourrie et intelligente introduction historique qui prépare les voies (jusqu'à la p. 70) et essayons de voir la doctrine de l'auteur.

Il entend établir un système de règles générales pour toutes langues, considérées en tant que *normes*; en effet, ne se satisfaisant pas de la distinction « langue » et « parole », il distingue la *parole*, l'*usage* et la *norme* (voir p. 88). Mais il procède empiriquement, c'est-à-dire en considérant l'ensemble et le détail des systèmes normatifs connus, de sorte que la seconde partie de son ouvrage, qui commence ici à la p. 137 avec deux langues caucasiques et doit se continuer dans le volume suivant, comprend des descriptions de systèmes casuels de différentes langues.

Tout en déclarant que dans certaines langues l'ordre des mots joue un rôle analogue à celui d'un morphème (p. 68, 69), notre auteur n'identifie pas un tel phénomène à une flexion. De même, s'il pense qu'il n'y a aucune différence fondamentale entre l'expression par des particules non entièrement agglutinées (prépositions) et des désinences, on ne saurait, dit-il, prouver l'identité des deux ordres de faits en aucune langue, faute d'avoir le moyen de distinguer à coup sûr les morphèmes et les sémantèmes, voir p. 77-78.

Une définition générale est donnée p. 96 : *Est cas une catégorie qui exprime une relation entre deux objets.*

Pour définir dans le détail les relations casuelles, L. Hjelmlev se range résolument dans le camp de ceux qu'il appelle les « localistes ». C'est dans cet esprit qu'il construit le tableau de ce qu'il appelle le « système sublogique » à la fois des cas et des prépositions.

Il y envisage trois dimensions : 1^o direction ; 2^o cohérence-incohérence ; 3^o subjectivité-objectivité (p. 134).

La direction s'entend de soi pour ce qui concerne un accusatif ou un ablatif de lieu du latin par exemple ; le

locatif représente le zéro de direction, l'approche est dite positive, l'éloignement négatif ; les relations abstraites sont assimilées aux relations spatiales. La deuxième dimension indique s'il y a contact ou non. La troisième dimension, plutôt mal représentée dans les langues à déclinaison connues, concerne les positions qui n'ont de valeur que par rapport à un acteur ou à un spectateur (exemple « être *derrière* un arbre »).

Par ailleurs l'essentiel du système tient dans les pages 112 à 126, où sont expliqués les symboles employés par la suite. J'en extrais ici seulement deux citations pour donner une idée de la méthode : (P. 112 bas). « La case [positive, neutre ou négative] qui est choisie comme intensive a une tendance à *concentrer* la signification, alors que les cases choisies comme extensives ont une tendance à *répandre* la signification sur les autres cases, de façon à envahir l'ensemble du domaine sémantique occupé par la zone » ; (p. 114). « Dans [le système anglais moderne, pour les noms de personnes, n'ayant qu'une désinence casuelle, -s] il est tout évident que c'est le génitif qui est le terme intensif... le non-génitif par contre est par définition indéfini, indifférent à l'égard des distinctions casuelles. Le génitif est α , le non-génitif est A. »

Tout ceci mérite attention, étude, vérification aussi. Ce n'est que lorsque l'ouvrage sera achevé et aura été éprouvé par divers linguistes capables de se prêter suffisamment à l'usage des symboles employés qu'on saura au juste ce qui en peut être transporté dans l'enseignement pour les nouveaux linguistes.

J'ai le regret de devoir faire dès maintenant une objection de détail, en ce qui concerne l'établissement du tableau du système sublogique. L'auteur se fait (p. 131) une objection à lui-même, en ce qui concerne son tableau « localiste » (p. 136), à savoir qu'il faudrait peut-être introduire une « quatrième dimension », concernant la cohérence ou non-cohérence verticale ou horizontale.

Il croit pouvoir écarter cette objection par le fait que

dans les deux couples de direction une seule des deux extrémités, le dessus et l'avant, comporte dans de rares langages une distinction de cohérence-incohérence (allemand « über » et « auf »); l'autre c'est-à-dire le dessous, l'arrière, ne la comporterait jamais. Or si en français « en dessous de » peut s'appliquer (comme « sous ») en cas de contact ou de non-contact, il suffit de dire « bien en-dessous de » pour que le non-contact soit assuré; et en ce qui concerne une position « postérieure », chacun perçoit la distinction entre « derrière », « à l'arrière de » d'une part, « en arrière de » d'autre part. Cette distinction est donc à intégrer dans un tableau qui doit être complet aussi bien théoriquement qu'empiriquement.

On voit que, si l'ouvrage de L. Hjelmslev n'est pas du genre facile à assimiler, il est de ceux qui forcent à réfléchir de près à des problèmes importants.

Marcel COHEN.

3. Karl HAAG. — *Werbung für die allgemeine Sprachformlehre*. Stuttgart (Kohlhammer), 1936, in-8, 32 pages.

Dans l'avant-propos de cet opuscule, l'auteur se plaint de l'accueil fait à ses précédents ouvrages sur la même question; il est à craindre qu'il ait encore à se plaindre dans l'avenir, car il n'apporte effectivement rien de nouveau. Il estime qu'une étude générale de la constitution du langage n'offre pas de grandes difficultés, si on s'appuie sur un certain nombre de définitions claires. Ce sont, dit-il, fondamentalement celles d'Aristote, notamment pour les dix parties du discours. Or, linguistes et psychologues sont bien d'accord qu'il y a par exemple des mots exprimant des notions, d'autres des relations; même les linguistes qui ont de bonnes raisons de réunir substantif et adjectif sous la rubrique « nom » n'ignorent et ne nient pas pour autant la fonction qualificative. Mais ce ne sont là que des points de

départ ; il s'est révélé que pour aller plus loin il sied de ne pas s'en tenir à ces simples notions logiques ; que même s'y tenir trop strictement gêne la recherche à la fois sur la réalité linguistique complexe et sur beaucoup de démarches de l'esprit.

Par exemple l'auteur émet une affirmation périmée quand il estime qu'une proposition doit avoir au moins deux termes (p. 11 bas).

On peut louer la clarté d'ensemble de la terminologie de l'auteur. Cependant le terme d'« inchoatif » pour la notion opposée à « causatif » surprendra ; on comprend mieux quand il dit en allemand « Werden ».

Marcel COHEN.

4. Carl MEINHOF. — *Die Entstehung flektierender Sprachen*. Berlin (D. Reimer), 1936, in-8, 108 pages.

Ce court livre est, explique l'auteur, le fruit de réflexions et le résumé d'enseignements de dizaines d'années. Justement, sans doute, parce que l'expérience de C. Meinhof est très vaste et que ses comparaisons sont nuancées, les conclusions qu'il expose sont elles-mêmes dépourvues d'arêtes vives.

Si nous ramenons son exposé à quelques développements simples, nous trouvons à peu près ceci. Les langues flexionnelles sont l'indo-européen, le chamito-sémitique, et les langues africaines qu'on peut nommer « protochamitiques » ou « préchamitiques ». La flexion proprement dite, c'est-à-dire l'emploi de préfixes ou suffixes (n'existant pas par ailleurs comme termes indépendants dans chacune des langues envisagées) pour exprimer les personnes du verbe ou les cas du nom, ne suffit pas à caractériser ces langues ; en effet des phénomènes analogues se rencontrent dans des langues dites agglutinatives et inversement les langues flexionnelles font souvent usage d'agglutinations reconnais-

sables. Un trait plus profondément original consiste dans l'emploi morphologique des alternances vocaliques, notamment du degré zéro, d'où les accumulations de consonnes ; mais ici encore l'histoire interne elle-même des groupes de langues à flexion montre que des voyelles anciennes peuvent disparaître à un moment donné (surtout à cause des effets de l'accent d'intensité) et d'autre part des alternances internes des radicaux peuvent résulter de l'influence d'anciens affixes.

Le seul trait vraiment différenciel serait l'usage des genres grammaticaux, dans l'ensemble indépendants de la distinction sexuelle. C. Meinhof considère cette notion comme si primordiale que c'est la raison qui lui a fait ajouter à l'ensemble des « langues des Chamites » des idiomes par ailleurs fort différents de structure et qui précisément ne montrent pas ce qu'on appelle d'habitude la flexion.

Or il croit qu'on peut apercevoir assez bien l'origine des genres en examinant le fonctionnement des « classes » dans certaines langues africaines plus ou moins contiguës aux langues flexionnelles les plus méridionales. En gros il pense que la classe des êtres humains a pu donner naissance au masculin, et la classe des choses au féminin (voir p. 70). C'est là le point essentiel concernant la « formation de langues flexionnelles ». L'explication est telle qu'on se trouve devant une possibilité à envisager ; mais on n'aurait de preuve que si sur un point quelconque on pouvait suivre la filiation des morphèmes de classe aux morphèmes de genre ; or ce n'est pas le cas.

Par la suite, dans la fin de l'ouvrage, l'auteur examine divers traits des flexions connues en les mettant plus ou moins en rapport avec des traits des langues à classes africaines. Cependant il maintient que les langues flexionnelles seules ont entre elles des rapports assez étroits, sans que pourtant on puisse conclure à l'existence, entre les grandes familles, d'une parenté dans le sens génétique.

Les chamito-sémitisants et les africanistes auront à relever au cours du développement maintes matières à

réflexion ; mais le plus souvent il s'agit plutôt de comparaisons juxtaposées que de « comparaison » au sens méthodique du mot, sauf à l'intérieur de groupes déjà reconnus comme ayant une cohérence interne.

Marcel COHEN.

5. Gordon W. ALLPORT. — Henry S. ODBERT. — *Trait-Names*, a psycho-lexical study, Psychological review publications XLVII, 1, Princeton and Albany, 1936, in-8, viii-171 pages.

Étude de lexique faite par des psychologues. C'est une liste de 17 953 mots anglais pouvant servir d'épithètes pour désigner des *traits* psychologiques ; la plupart sont des adjectifs ou participes, quelques-uns des substantifs ou adverbes ; il y a quelques composés (membres de phrases ou petites phrases). Cette liste est extraite du Webster's New International dictionary (1925), contenant environ 400 000 termes.

La liste est divisée en 4 colonnes : 1. Personal traits ; 2. Temporary states ; 3. Social evaluation ; 4. Metaphoric and Doubtful.

Beaucoup de mots sont naturellement d'usage restreint.

On voit comment une telle liste peut être utile aux psychologues désireux de savoir comment l'usage distingue et caractérise les comportements. Pour le linguiste il est intéressant de posséder un dépouillement ainsi classé et chiffré. (On apprend par exemple que les caractéristiques proprement dites forment 25 pour 100 du total, les termes désignant des attitudes temporaires aussi environ 25 pour 100, les termes impliquant un jugement environ 29 pour 100).

On doit louer le labeur et l'exactitude des auteurs — et souhaiter que leur travail serve à des chercheurs soit psychologues, soit linguistes.

Marcel COHEN.

6. N. TRUBETZKOY. — *Anleitung zu phonologischen Beschreibungen*. Edition du cercle linguistique de Prague (en vente chez Harrassowitz, Leipzig), 1935, in-8, 32 pages.

Voici la première publication (en dehors de deux bulletins d'information), de l'*Association internationale pour les études phonologiques*, qui vient, à l'occasion du congrès des linguistes de Copenhague, d'achever sa constitution sur un mode qui n'est plus provisoire.

Pour étudier la phonologie de toutes langues, et en particulier essayer de faire des « cartes phonologiques », il faut avoir des documents recueillis de manière convenable, c'est-à-dire montrant le fonctionnement de chaque système. Ces besoins une fois définis, N. Trubetzkoy consacre douze pages à l'« inventaire des phonèmes » ; il pose un certain nombre de règles, antérieurement établies par lui et ses premiers confrères phonologistes, ramassée ici dans une formulation heureuse. Voici la première : « Lorsque deux sons de la même langue, se présentant dans le même entourage phonique, peuvent s'interchanger sans qu'il y ait de modification dans le sens du mot, ces deux sons sont des *variantes phonétiques facultatives* d'un seul et même phonème. » Les autres divisions de l'exposé sont, avec la même manière de faire, consacrées aux *combinaisons de phonèmes*, aux *qualités prosodiques* (il s'agit de l'étude de la syllabe, surtout au point de vue de l'accent) et aux *moyens de délimitation* (de la syllabe ou du mot).

Cet exposé à la fois court et très riche en détails, car l'auteur tient toujours compte des réalités complexes, est assurément dense. Les étudiants, même débutants, feront bien de ne pas se laisser rebuter par le travail de lecture et de relecture de ce texte. Les maîtres pourront s'en servir comme guide pour les apprentis linguistes ou linguistes occasionnels qu'ils prépareront aux enquêtes linguistiques.

Pour le public de langue française on souhaitera la

prompte parution de l'édition française dès maintenant prévue. Il y aura lieu naturellement d'y tenir compte des discussions qui auront pu se produire sur certains détails (p. 30, en allemand l'occlusive glottale n'apparaît pas exclusivement en début vocalique de mot entier ou de préfixe, mais aussi devant une syllabe accentuée en hiatus à l'intérieur de mots empruntés comme *teater, individuell*). Il serait bon aussi qu'on adapte dans la mesure du possible le choix des exemples à un public plus occidental : dans l'ambiance de Prague ou Vienne les exemples slaves et germaniques s'imposent et faciliteront l'étude aux lecteurs ; aux étudiants français une partie d'entre eux paraîtront en eux-mêmes un supplément d'étude.

La parution de cet opusculé pédagogique est de nature à faire heureusement pénétrer les idées de l'école phonologique dans de plus larges cercles de linguistes et elle devra provoquer de bonnes descriptions.

Marcel COHEN.

7. — ARVO SOTAVALTA. — *Die Phonetik und ihre Beziehungen zu den Grenzwissenschaften*. Publicationes instituti phonetici universitatis helsingforsiensis, n° 4, Annales Academiae Scientiarum fennicae, B XXXI, 3, 1936, in-8, 103 pages.

Ce petit ouvrage n'est pas un travail de recherches, mais seulement de définitions et de nomenclature ; il ne concerne pas seulement la phonétique mais toute la linguistique.

L'auteur est bien au courant de la littérature et aperçoit clairement les faits.

Il y a peu de chances pour que sa terminologie reçoive un grand accueil.

Voulue par lui internationale et faite au moyen d'éléments surtout grecs, accessoirement latins, se transporte-t-elle aisément en finnois ? Espérons-le pour les étudiants

d'Helsingki. Pour le français la difficulté apparaît dès le début : il est proposé d'appeler notre science la glottologie (en allemand Sprachwissenschaft), se divisant en *linguistik* (Sprachmaterialwissenschaft) et *philologie* (Sprachproduktwissenschaft); la *linguistik* se divise à son tour en *linguik* et *linguologie*; la *linguik* comprend la *phonetik*, la *synetik* (au lieu de *morphologie*) et la *semantik*, etc.

La logique et la symétrie sont de belles choses en elles-mêmes. Mais une nomenclature nouvelle ne reçoit sa justification et n'a chance de s'imposer, au moins en partie, que si elle concrétise des recherches neuves. Dans certains cas et pour certains esprits un tel effort de clarification préalable peut être utile à des recherches ultérieures : souhaitons que Arvo Satavalt ait lui-même le plein bénéfice de son effort dans ses travaux futurs.

Marcel COHEN.

8. Tsutomu CHIBA. — *A study of accent*, Research into its nature and scope in the light of experimental phonetics, Japon (Fuzanbo publishing company), 1935, in-8, n-123 pages.

T. Chiba, directeur du laboratoire de phonétique à l'école des langues étrangères de Tokio, a fait une très intéressante étude de l'accentuation dans diverses langues. Il a employé des tracés à l'oscillographe, qu'il ne reproduit d'ailleurs pas dans son livre. Il en a extrait des courbes ou fragments de courbes représentant les différences de hauteur et d'intensité. Il donne de nombreux tracés faits au moyen de ces courbes en superposition, la hauteur au-dessus, l'intensité au-dessous.

Il a analysé ainsi surtout de petites phrases de sens sensiblement correspondant en anglais, allemand, français, japonais, chinois, coréen, hindoustani, russe et mongol (il y a aussi des exemples de malais, hollandais et espagnol).

C'est l' « amplitude » qui lui donne une représentation de l'intensité ou « stress » (qu'il a mesurée en particulier sur les voyelles japonaises isolées; dans ce cas peut-être faudrait-il traduire par « tension »). Il tient compte aussi d'une notion de « sonorité » (p. 8-9) qui semble être surtout psychologique, et tenir à des combinaisons occasionnelles de hauteur et d'intensité.

Les spécialistes de la phonétique expérimentale pourront avoir à discuter les procédés d'expérience et d'exposition. Ici je me bornerai à signaler certains des résultats.

Le principal me paraît être que la variation de hauteur ou modulation joue un très grand rôle, même dans les langues où l'accent de mot est essentiellement un accent d'intensité.

Les différences de hauteur sont spécialement grandes en russe, où les grandes hauteurs correspondent dans l'ensemble avec les plus grandes intensités, mais avec des inégalités beaucoup plus grandes.

En anglais les différences de hauteur sont moins grandes, et en partie indépendantes de l'intensité (de sorte que la modulation joue facilement un rôle psychologique et quasi-syntaxique).

En chinois, où la modulation (ton) fait partie de chaque mot monosyllabique, l'intensité joue un rôle spécial dans la mise en valeur des mots, présentant des inégalités à l'intérieur d'un monosyllabe.

Les tons conclusifs ou interrogatifs de fin de phrase dans les diverses langues sont spécialement bien mis en lumière par les tracés.

En conclusion, les langues suivantes sont définies comme ayant un accent de hauteur: chinois, japonais, coréen, mongol (le chinois semblerait devoir être mis à part, étant donné le fonctionnement du ton). Sont langues à accent d'intensité: le russe, l'allemand, l'anglais, l'hindoustani. Quant au français, faute de pouvoir bien le classer dans une des deux catégories (voir le développement p. 107-108), il lui est attribué un « accent de sonorité » ou « flexible stress-

pitch accent » ; ce qui reflète au fond le fait que l'accent de phrase domine de beaucoup l'accent du mot.

Un appendice est consacré à la quantité, l'auteur ayant observé que très souvent la longueur vocalique corrobore l'élévation ou la plus grande intensité.

Un résumé, surtout incomplet comme celui-ci, ne peut donner qu'une idée un peu faussée d'un ouvrage où toutes sortes de nuances accompagnent l'étude de faits qui sont eux-mêmes des nuances de la prononciation. Le livre devra être lu et relu, les tracés devront être considérés dans le détail, le tout devra donner lieu à de nouvelles études. En tous cas l'auteur a fait œuvre originale et utile.

Marcel COHEN.

9. Arnold WADLER. — *Der Turm von Babel*, Urgemeinschaft der Sprachen, Bâle, R. Geering, 1935, petit in-8, 452 pages.

L'auteur, faute de pouvoir publier un choix de 1 000 « chaînes de mots » qui, dit-il, voudraient 3 000 à 4 000 pages d'impression, donne ici un livre de méthode, avec partie historique, et avec des exemples assez nombreux des résultats qu'il croit atteindre. Les prochaines études qu'il annonce doivent s'intituler « Germanen und Semiten » et « Atlantis (alte und neue Welt) ».

Un des mots qu'il emploie le plus souvent est « methodisch ». En effet il faut reconnaître que son ouvrage est conçu d'une manière très cohérente et armé d'une sérieuse érudition linguistique — ce qui ne veut pas dire qu'il doive emporter la conviction.

Pour appuyer sa théorie monogénétique, il fait d'abord une revue des mythes de différents peuples sur l'origine unique des langues (voir le titre du livre), puis un historique des principales œuvres récentes qui vont dans le même sens, soit en essayant d'établir la parenté étroite de

familles cohérentes connues (ainsi indo-européen et sémitique) soit en recherchant l'origine unique de toutes les langues.

Il écarte successivement toutes les objections de principe : lorsqu'on constate en grand nombre des concordances comme par exemple *uolgus* du latin et *volk* de l'allemand, on ne peut pas les expliquer par le hasard (le calcul des probabilités ne donnant qu'un nombre infime de rencontres), ni par des onomatopées ou analogues nées indépendamment (les mots de cette sorte sont en réalité généralement différents suivant les langues), ni par des emprunts ou des voyages de mots (dont on ne peut pas suivre l'histoire, surtout quand il s'agit de domaines éloignés présentant des concordances nombreuses). Se fondant sur les évolutions connues des morphologies à l'intérieur de divers groupes de langues qui peuvent en modifier radicalement l'aspect en un certain nombre de siècles, il affirme la légitimité d'études comparées fondées sur le seul vocabulaire. Il remarque que les mélanges de race et les déplacements de peuples sont bien connus, d'où la possibilité théorique de retrouver un même vocabulaire en divers lieux très distants les uns des autres. Il note que les linguistes-comparatistes ont réussi à grouper en familles des langues ou groupes de langues que l'on considérait précédemment comme isolés ; en particulier il s'appuie sur l'observation maintes fois répétée ces dernières années par A. Meillet que rien ne s'oppose à l'idée que le comparatisme puisse une fois fonder solidement l'impression dès maintenant acquise pour beaucoup que les langues des « blancs » (indo-européens, sémites, finno-ougriens) peuvent avoir une origine commune.

On peut ajouter, dans le même sens, que A. Meillet disait aussi qu'aucun des langages connus ne montrait un fonctionnement complètement divergent et inconcevable aux usagers des autres langages. Et aussi que les anthropologues traitent toute l'humanité comme un seul genre et n'ont aucune preuve contre sa monogénèse.

D'autre part A. Wadler écarte franchement et consciem-

ment, mais imprudemment, la règle jusqu'ici admise par les comparatistes de ne rapprocher (emprunts et mots voyageurs à part) que les plus anciennes formes historiquement discernables de chaque groupe ou de chaque famille, telles qu'on peut les reconstituer au moyen des documents connus et des méthodes comparatives. Il dit que c'est là agir en « philologue », tandis que le « linguiste » aurait d'après lui le droit de rapprocher les mots qui se ressemblent effectivement, même dans des langues modernes de familles différentes et de domaines géographiques très distants (Europe, Japon, Amérique, etc.). Reconnaissons qu'il s'appuie encore ici sur un fait établi, à savoir qu'une même langue peut contenir des états très différents d'un même mot (comme les mots « populaires » et les mots « savants » du français, ou les nombreux doublets du vocabulaire arabe).

Mais A. Wadler se donne encore à lui-même de bien grandes facilités pour les rapprochements de mots, et il n'est pas difficile de voir combien, ainsi construit, son édifice manque de base.

En effet il estime et affirme que tous les phénomènes d'évolution connus ont pu se produire en tous endroits (ne disons pas dans toutes les langues, puisque pour lui il s'agit toujours d'une seule et même langue), de sorte que sans s'astreindre à suivre « philologiquement » les histoires ni rechercher les connexions de chaque système de langue, on a le droit de réunir tous les mots qui par rapport les uns aux autres montrent par exemple une alternance *k-s* (*š*) ou *k-h* (zéro), une prothèse de *s* (*š*), etc.

D'autre part, s'appuyant encore ici sur des faits connus de développements sémantiques variés, il affirme la légitimité — mieux, l'obligation — de rapprocher des termes de sens non identiques, mais s'enchaînant réciproquement dans des groupements de sens (lesquels sont eux-mêmes suggérés par certaines des homonymies qu'il croit reconnaître), tels que « œil-lumière-feu ».

Les « résultats » ainsi atteints ne sauraient assurément

pas passer pour établis aux yeux des linguistes. Voyons quelques points.

Tout d'abord les listes massives de rapprochements séduisants, et surtout rappelées d'après d'autres auteurs, concernent principalement l'indo-européen et le sémitique (ou chamito-sémitique). Ici il est possible qu'on touche à une parenté démontrable, entre des groupes d'ailleurs géographiquement contigus, et qui montrent des ressemblances de structure ; mais surtout il semble qu'on puisse expliquer beaucoup des concordances par des emprunts en groupe sur des points de contact (soit réciproques, soit à une « troisième langue », considération que A. Wadler écarte sans bonne raison), ou par des « voyages » de mots isolés.

D'autres concordances, touchant par exemple le domaine ci-dessus défini et le Japon, pourraient attester des « voyages de mots » plus étendus et divergents, par exemple au départ d'anciens centres de civilisation de l'océan Indien ou du Pacifique. A cet égard les listes établies par A. Wadler pourront être à l'occasion consultées, au même titre que les collections de Trombetti. Enfin le hasard ne doit pas être exclu. Car si l'auteur a relativement beau jeu contre chaque principe d'explication pris à part, l'un ou l'autre peut jouer suivant les cas, en face d'un petit nombre de concordances en chaque point.

Or le nombre de concordances ne devient réellement grand que si on admet toutes les mutations phonétiques et sémantiques demandées par l'auteur ; non qu'il ne s'impose des limites (ce qui lui permet de se croire toujours dans une saine méthode), mais parce qu'il les étend si loin qu'aucune preuve n'est plus possible, et que fatalement il vient en contradiction avec des faits historiquement connus.

Voir par exemple p. 321 le rapprochement : latin *fe-mina*, anglais *wo-man*, vieux-japonais *wo-mina*. J'ignore si on sait quelque chose sur l'histoire du mot japonais ; on admet que *woman* veut dire « femme (*wife*) — être humain » ; mais il semble qu'aucun latiniste comparatiste ne renoncera à voir dans *fe-* le même radical que dans le grec $\theta\eta\lambda\upsilon\varsigma$,

etc. ni n'acceptera de voir dans la fin du mot le radical de *homo*, *-inis*.

Voir encore p. 336 cette interrogation « qu'est donc le sémitique *'ayn* [« œil, source »] sinon une métamorphose du nom primitif *agnî* (dieu du feu, feu)? » : la réponse, qui paraît si évidemment affirmative à l'auteur, paraîtra négative à presque tout le monde.

Voir enfin à titre d'exemple (p. 336) cette série de rapprochements que je reproduis sans discuter aucun détail : hébreu *g-d-r* « entourer d'une haie », et aussi « claie », berbère *agadir* « château-fort », arabe *gadir-a* « parcage » = allemand *gatter*, *gitter* « grille », anglais *to-gether* « ensemble » — allemand *Etter* (mot Souabe désignant la limite d'un enclos, p. 194), latin *atr-ium*, hébreu *h̄dr* « chambre, appartement » — hébreu *'dr* « troupeau », *h̄sr* « parc, cour, etc. », égyptien *i-d-r* « troupeau », arabe *h̄dr* (?) « cour, camp fortifié », latin *castr-um* — hébreu *ktr* « entourer, couronne » — ancien péruvien *kotšor* « cercle », japonais *kazur-a* « longue tige, sarment », *kusar-i* « chaîne », *hotor-i* « environs ». D'où l'équation : Amérique *kotšor*, Europe *gitter*, Afrique *i-d-r*, Asie *keter*.

La plupart des lecteurs linguistes se contenteront sans doute de sourire, comme A. Wadler se plaint en maints endroits qu'on l'ait fait pour divers de ses prédécesseurs, malgré leur sérieuse ardeur au travail, qui n'est pas en question.

Mais il ne faut pas sous-estimer certains dangers que peuvent faire courir à la linguistique des ouvrages comme celui-ci, précisément par l'illusion de fondements sérieux qu'ils peuvent donner à certains lecteurs mal armés, et c'est pourquoi je me suis arrêté à celui-ci assez longuement (voir en outre les comptes rendus suivants).

La bonne méthode est, malgré la déception qu'on peut éprouver en présence de certaines absences de conclusions de la linguistique historique, de se rendre compte qu'on ignore presque tout de la préhistoire de nos langues, de maintenir que les mots ne sont pas des fossiles sur la forme

desquels on pourrait établir sans preuves toutes sortes de rapports par des vues de l'esprit.

Il faut chercher patiemment à reconnaître des rapports historiques qui puissent être étayés par des faisceaux de preuves solides, et d'autre part continuer à étudier — patiemment aussi et sans conclusions prématurées — les conditions générales de l'évolution et du fonctionnement des systèmes de langues.

Marcel COHEN.

10. K. HERMAN. — *Die Anfänge der menschlichen Sprache. I. Plan für die Erforschung der ältesten Sprachstufen*, Prag (Taussig und Taussig) 1936, in-8, 156 pages, 60 kr.

Avant la constitution d'une linguistique historique et les premiers essais d'une linguistique générale, diverses tentatives ont été faites pour se figurer l'origine du langage. Dans l'état présent de la recherche, des personnes s'adonnant à la linguistique n'ont pas la patience de poursuivre les études historiques ou les analyses des états de langues connus, mais sont pressées de construire de vastes synthèses sur tout le développement des langues, et leurs ouvrages risquent d'être d'autant plus dangereux qu'ils se présentent avec un appareil d'érudition et de logique plus développé.

Dans le livre de K. Herman, une longue introduction expose de manière raisonnable un certain nombre de principes sur lesquels les linguistes sont d'accord, parle sagement des moyens de communication des animaux, du langage enfantin, de l'aspect social des langues, etc.

Puis on passe au chapitre 2 : les premiers débuts de la langue humaine. Quelques articulations enfantines sont interprétées beaucoup plus par raisonnement que par véritable observation soit de ce langage lui-même, soit des langues où s'observent des mots qu'on peut rattacher au langage

enfantin (« maman », « papa ») ; immédiatement après les notions soi-disant « acquises » sont extrapolées et transportées au langage supposé des premiers hommes (p. 88 et suiv.). L'auteur ne prétend pas apporter des hypothèses proprement dites, mais des assertions (*Behauptung*). Et voici ce qui est proposé au lecteur : un « type primitif d'articulation significative » (Ursprachmodell) ; *hMm*, voulant dire « avoir dans la bouche ou dans l'estomac », « posséder », etc. (d'où par exemple, beaucoup plus tard, le possessif latin, etc. de première personne singulier, le verbe *amāre*, etc.) ; un type ; *mPh*, exprimant les idées de « prendre, s'approprier », etc. ; un type ! *nTh*, avec la valeur « obtenir, atteindre, viser », etc. ; un type ! *ssSss*, simplifié en ! *S* avec la valeur « expérimenter, constater ».

Le 3^e chapitre s'intitule : « les plus anciens stades de développement des systèmes d'intercompréhension par le langage ». Comme l'auteur désire d'abord appliquer ses vues à une histoire du latin (ce qui semble devoir faire l'objet de son prochain volume), un tableau est d'abord donné de la préhistoire indo-européenne et spécialement italique, dont le premier stade (voir p. 101) est du « préindo-européen sans flexion ou au moins avec d'autres types morphologiques que la flexion indo-européenne », et on est invité (p. 106) à concevoir un premier stade où chaque phrase est un seul son, un second stade où à côté des phrases à un seul son apparaissent des mots de plusieurs sons, etc., et ainsi de suite.

Ces vues de l'esprit sont données dans la conclusion comme une hypothèse et un plan de travail, et il est évident que l'auteur croit remplir au mieux sa tâche en présentant un tableau si bien ordonné, que de vraisemblable il pourra passer au stade acquis, la preuve résultant de la seule cohérence des raisonnements, les vérifications étant faites par l'interprétation de tel ou tel mot latin ou autre au moyen des affirmations précédemment émises.

Arbitrairement, l'auteur entend établir des relations entre divers des stades qu'il reconstitue et des étages de

la civilisation tels que les cataloguent les paléontologues.

Le danger de telles entreprises est grand, si les linguistes ne réagissent pas. Danger à l'intérieur de la linguistique. Car Kr. Heřman s'appuie sur divers prédécesseurs, et à beaucoup d'égards, creuse un sillon ouvert par W. Schmidt, qu'il cite souvent (mise en rapport par exemple de telle construction avec tel type de société de primitifs); et il ne manque pas d'esprits sujets à être séduits prématurément par l'appétit de grandes constructions archéologiques qui expliqueraient entièrement le multiforme présent. Danger extérieur : car des gens non au fait du travail linguistique sont trop souvent enclins à faire un succès à des spécialistes qui, avec l'apparence trompeuse d'un travail sérieux, leur offrent soi-disant une de ces synthèses qu'on aimerait pouvoir demander à toute science.

L'esprit scientifique doit être plus exigeant, et d'abord marquer les limites de la connaissance. C'est la condition même du progrès méthodique de la recherche et de l'établissement matériel de nouvelles connaissances véritables.

Marcel COHEN.

11. Heinrich von PUDOR. — *Die Entstehung der Sprache*.

Édition populaire en livraisons (chacune d'une feuille in-8), chez l'auteur, Leipzig, 8 fascicules [au moins] parus en 1935-1936; souscription à l'ouvrage complet 12 mk.

L'avant-propos de l'auteur dit que cet ouvrage se rattache à un de ses livres antérieurs *Völker aus Gottes Athems*; des comptes rendus insérés à la couverture du fascicule 4 nous apprennent que l'auteur a reçu une lettre autographe de félicitation du *Führer* à l'occasion de ses 70 ans et qu'il a publié aussi un livre intitulé *Helgoland-Heiligland*, prétendant montrer que l'îlot d'Héligoland dans la mer du Nord serait l'ancien centre du monde occidental, comprenant avec nos régions l'Atlantide disparue.

Le premier chapitre est consacré à la langue des gestes, le second à la langue consonantique, le quatrième à la découverte des voyelles, et à la joie attachée aux voyelles.

A partir du chapitre ix, commence une vaste revue de mots à dentales, labiales, etc. en toutes sortes de langues connues.

Voici un extrait de la page 57 : « En retournant *ta* on obtient *at...* *Atlantis* commence par *at...* De même le mot allemand *atem*, vha. *atam*, indien *atma*, atlantien *at/am*. C'est aussi le début des noms de la province grecque *attika...* et de la déesse *athene*, née du souffle (*Athem*) du dieu Zeus... Donc *at* signifie fondamentalement « souffle ».

Ces indications suffisent pour faire connaître le caractère de l'ouvrage.

Les linguistes seront portés à hausser les épaules et à ne pas s'inquiéter d'une méthode aussi éloignée de leurs démarches habituelles. Mais qui sait le retentissement que peut avoir une telle collection de reconstructions arbitraires vis-à-vis de tel ou tel public et dans telle ou telle ambiance ? D'autant plus que certains de ceux qui ont réellement pénétré la littérature linguistique pratiquent de vastes constructions ou reconstructions intuitives qui ne sont pas fondamentalement différentes (voir les deux comptes rendus précédents).

Marcel COHEN.

14. G. K. ZIPF. — *The Psycho-biology of language, an Introduction to dynamic philology*. Londres, G. Routledge, 1936, in-8, ix-336 p.

Édition britannique du volume analysé dans le Bulletin de l'an dernier (n° 10, p. 8).

Jules BLOCH.

15. O. E. JOHNSON. — *Tense significance as the time of the action*. Language Dissertations publ. by the Linguistic Soc. of America, Philadelphia, 1936, t. 21 ; in-8°, 96 p.

S'il paraît dans une collection linguistique, ce petit ouvrage ne présente aucun fait de caractère profondément linguistique ; il n'y a rien sur la façon dont le temps s'exprime dans le langage ; il n'expose que des vues générales relatives au temps et même le grammairien n'y trouvera aucun profit.

Dans la bibliographie il n'est pas fait mention du travail si original de notre confrère, M. Guillaume, qui porte sur l'expression du temps dans le langage.

A. M.

16. HOUTZAGER (Marie-Elisabeth). — *Unconscious Sound and Sense-Assimilations*. Amsterdam (H. J. Paris), 1935. In-8, XII et 194 p.

La thèse de M^{lle} Houtzager est consacrée aux cas des étymologies populaires de l'anglais, de l'allemand, du hollandais et du suédois. Dans une introduction elle discute les conditions générales de ces changements. Elle arrive au résultat que ce sont des associations de sens qui jouent le plus grand rôle dans les changements de cette sorte, mais qu'il faut aussi tenir compte des facteurs physiologiques. Elle a sans doute raison. Toutefois, il existe des étymologies populaires où le sens ne compte pas du tout. Ainsi v. angl. *myderce*, *mydrece*, *medrece* « coffret » a été emprunté par le vieux norrois sous la forme de *mjǫðdrekkja*, par association avec *mjǫð* « hydromel » et *drekkja* « boire », bien que le coffret en question n'ait eu aucun rapport avec l'hydromel.

Le gros du livre est composé de listes de cas d'étymolo-

gies populaires dans les langues mentionnées ainsi que dans des noms de lieu anglais. C'est un travail utile ; les cas expliqués sont intéressants et souvent amusants. Il va de soi que, dans bien des cas, les explications proposées sont assez hypothétiques ; cela tient à la nature même des conditions de changement. Quand M^{lle} Houtzager propose d'expliquer le suédois *det är ugglor i mossen* « il y a anguille sous roche », non pas par une transformation de *ulvar* « loups » sous l'influence du danois *det er ulve i mosen*, mais par *ödler* « lézards », elle oublie que *mose* signifie non pas seulement « marécage », mais aussi les terres plus ou moins marécageuses qui entourent les champs cultivés et où, au moyen âge, les loups étaient nombreux. Encore au xvii^e siècle les loups faisaient ravages au Danemark et ils n'ont disparu du Sud de la péninsule scandinave qu'au siècle dernier.

Alf SOMMERFELT.

17. K. JABERG. — *Aspects géographiques du langage* (avec 19 cartes). Paris (Droz), 1936, in-8°, 108 p.

M. Jaberg, qui, avec M. Jud, prépare et dirige l'atlas linguistique de l'Italie et de la Suisse méridionale, a été invité par le Collège de France en 1933 à faire des conférences sur les résultats de ce beau travail. Il publie ici ces conférences : la première, toute générale, sur les « atlas linguistiques », la seconde sur les « aires sémantiques », la troisième sur les « aires morphologiques ».

Il s'attache à présenter les faits dans leur réalité. Avec raison il s'abstient d'enclore les aires par des lignes rigides. Il obtient ainsi des résultats de détail précieux : par exemple on aperçoit comment s'explique le sens de « chercher » par *circare* qu'on est bien obligé de supposer. Et nombre d'autres faits. On voit aussi comment il faut renoncer aux étymologies trop simples.

A. M.

18. G. VON LANGENHOVE. — *Linguistische Studiën. I*, Anvers (« De Sikkel »), in-8°, xxv-163 p. (Publ. de la fac. des Lettres de Gand, liv. 77°).

La première partie du mémoire de M. v. Langenhove concerne presque exclusivement des problèmes généraux. Il y a notamment une étude sur ce que l'on peut tirer des faits linguistiques sur des questions relatives à la religion; cette étude n'a rien de personnel, elle n'ajoute à peu près rien à ce qui a été remarqué depuis longtemps sur la question. Il n'y a pas non plus grand chose de personnel dans ce qu'il dit de certains faits germaniques, ainsi ce qu'il dit à propos de *-tt-* > *-ss-*.

A. M.

19. CH. GUIGNEBERT. — *Le Monde juif vers le temps de Jésus*. Paris (La Renaissance du livre), 1935, in-8°, p. xvi-367 (L'évolution de l'humanité, XXVIII^{bis}).

Pour étudier l'histoire du vocabulaire, il faut d'abord être au clair sur les faits historiques; si l'on veut examiner l'histoire des mots du vocabulaire religieux, il est indispensable de connaître l'histoire des notions religieuses. Qui, par exemple, veut traiter du mot *église* doit savoir ce qu'étaient ces réunions religieuses qu'évoque le mot *église*. C'est dans le milieu juif que s'est développé l'usage de ces réunions et c'est donc de la synagogue que doit partir l'étude du mot *ἐκκλησία* que le latin a emprunté.

A. M.

INDO-EUROPÉEN

¹ (Voir aussi nos 41, 69, 101, 118, 119, 138.)

20. *Germanen und Indogermanen*. Festschrift für Herman Hirt, herausgegeben von Helmut Arntz. Heidelberg, Carl Winter, 1936. — 2 vol. in-8° (I, xvi-436 p.; II, viii-623 p.).

Il est heureux que le recueil destiné à fêter le 70^e anniversaire de M. Herman Hirt ait pris la forme d'un véritable ouvrage collectif et non pas d'un ensemble d'articles disparates. Il est juste que ce recueil soit exclusivement consacré au problème indo-européen, dont M. Hirt n'a cessé de s'occuper avec une constance et une vivacité d'esprit auxquelles rendent hommage ceux même qui ne pratiquent pas les mêmes méthodes. Il est naturel enfin, dans les circonstances présentes, que la discussion du problème indo-européen par des savants en grande majorité allemands ou de langue allemande se soit concentrée plus spécialement sur les origines germaniques. Si la masse et la diversité des articles qui composent ces deux gros volumes nous empêchent d'en rendre compte en détail, on doit néanmoins remercier l'organisateur de l'entreprise, M. Helmut Arntz, qui a su réunir tant de collaborateurs, assigner à chacun d'eux une tâche précise et assembler toutes ces contributions en un ouvrage relativement homogène et vraiment instructif. La science ne peut que gagner à cette mise en commun des ressources de plusieurs disciplines, si ceux qui les représentent savent rester dans les limites de leur tâche et travailler sans idée préconçue.

A ce point de vue, les deux volumes ne se ressemblent pas. Le premier, qui porte entièrement sur la préhistoire archéologique, culturelle, ethnique et anthropologique des Indo-Européens et qui par là échappe à la présente rubrique, est bien plus dogmatique que le second et tend nettement à identifier « germanisch » à « indogermanisch ». Par

exemple, M. Strzygowski intitule son article : « Warum kann für den vergleichenden Kunstforscher nur der hohe Norden Europas als Ausgangspunkt der Indogermanen in Frage kommen » ? M. Schachermeyr, dès la première phrase, affirme comme un axiome que la famille indo-européenne doit sa formation à la « race nordique ». M. Hauer termine par ces mots : « Nordisches Wesen ist letzthin bestimmendes Schicksal der indogermanischen Welt ». M. O. Reche dit de même : « Indogermanen sind ursprünglich Angehörige der Nordischen Rasse », et plus nettement encore : « Nordische Rasse und völkisches und sprachliches Indogermanentum sind von Haus aus identisch » (p. 314). C'est qu'aussi bien la plupart des collaborateurs s'inspirent des théories de M. Günther. L'influence de ce dernier se manifeste directement dans l'article : « Indogermanentum und Germanentum, rassenkundlich betrachtet, vom Nordischen Ring unter Beratung durch Hans F. K. Günther » (p. 317 sq.) qui se termine sur l'espoir que, comme l'a fait l'Allemagne nationale-socialiste, les autres peuples germaniques sauront éviter, par la « Rassenpflege » ; les mélanges raciaux qui ont affaibli et finalement ruiné la « nordische Herrenschicht ». On appréciera par contraste la réserve où se tient M. Streng qui envisage, avec la prudence qui s'impose, une origine asiatique des Germains (p. 429) et qui déclare à propos des groupes sanguins (p. 430) : « Die Blutgruppenforschung ist noch ganz im Anfange begriffen ; und was die Zahlen heute zu zeigen scheinen, kann sich vielleicht mit der Zeit als irrthümliche Scheinbilder entpuppen ». Cela ne veut pas dire qu'on ne trouvera pas dans plusieurs de ces articles, notamment dans celui, richement documenté, de M. Flor (p. 69-129), abondante matière à réflexion.

Le second volume, consacré exclusivement aux études linguistiques et qui compte une quarantaine de collaborateurs, dont plusieurs finnois, français et italiens, apporte des contributions plus limitées, partant plus précises. Chacun n'a eu à traiter qu'un aspect du vaste problème

indo-européen, sans se préoccuper de la solution d'ensemble. Il est vrai qu'à certains endroits où une allusion était faite à l'hypothèse d'une origine asiatique, l'éditeur intervient discrètement en note (cf. p. 180, n. 1; p. 240, n. 1). Mais cette division du travail ne nuit pas sérieusement à l'unité de l'ouvrage, qui comprend à la fois la distribution ancienne des dialectes, les rapports de l'indo-européen avec les autres groupes linguistiques et plus spécialement la préhistoire linguistique des Germains. Après un aperçu du développement de la linguistique indo-européenne (Stegmann von Pritzwald) et un rappel des idées de M. Hirt (Arntz), les principaux articles se distribuent comme suit : répartition des langues dans le bassin égéen (Brandenstein); rapports de l'indo-européen avec le sémitique et le sumérien (Schott); position du lappon (Ravila); emprunts indo-européens en finno-ougrien (Kalima); langues caucasiennes (Dumézil); caractère indo-européen du lycien et du lydien (Meriggi); basque et ibère (Lacombe et Lafon); relations de l'indo-européen avec l'altaïque, l'australonésien, le chinois, le dravidien, le grönlandais, le coréen, l'ouralien (Jensen); apparition des Indo-Européens (Friedrich); position du tokharien (Meillet; Benveniste¹), du ligure (Krahe). Ici plus spécialement au point de vue germanique : indo-européen et germanique (Karstien; Ammann); mutation consonantique (Schmitt); germanique commun (Arntz); formation de l'allemand (Stroh); préhistoire toponymique et ethnique (Gutenbrunner; Karsten; Much); origine des Italiques (Much); rapports du germanique avec l'italique (Devoto), avec l'illyrien (Krahe). Signalons en outre, les articles de M. Sommer sur le nom hittite de la « bouche » *a(i)iš*; de M. Pedersen sur le mot vénète *ekupe^haris* qu'il interprète par « Grabstein » en comparant *eku-* à gr. *νέκος* et *-pe^haris* à gr. *πέτρα*; de M. Krause sur le mot d'origine germanique *framea*, qui représenterait **framja* « die Vorwärtsdrin-

1. Je déplore les nombreuses fautes d'impression qui subsistent dans mon article : une seule épreuve m'a été soumise, et l'on n'a pas tenu compte de toutes mes corrections.

gende », dérivé de *frama-*, gr. *πρόμας*. Une bibliographie des écrits de M. Hirt et plusieurs index terminent le volume.

De ces articles si variés, on ne saurait attendre que se dégage une conclusion unique, ni même une conclusion nette. Les linguistes se sont montrés moins affirmatifs que les préhistoriens. Du côté des germanistes, on remarque néanmoins un effort sensible pour expliquer par un développement purement interne la principale innovation : la mutation consonantique. La théorie du substrat est fortement combattue. Ce qui empêche aussi de formuler une impression d'ensemble est que plusieurs portions du sujet n'ont pas été traitées : il n'y a rien ici qui se rapporte directement à l'indo-iranien, au grec, à l'arménien, au thracophrygien ni au slave ; le plan a été conçu, dans sa partie indo-européenne, sous un angle trop « occidental ». Enfin les rapports de l'indo-européen avec les autres langues sont examinés de manière très différente : en face de l'exposé très prudent de M. Friedrich sur l'apparition des Indo-Européens, la reconstruction, par M. Schott, d'une phonétique comparée du sémitique, du sumérien et de l'indo-européen frappe par sa hardiesse. Mais quelles qu'en soient les inégalités, fatales, et les lacunes, peut-être inévitables aussi, ce volume offre sur beaucoup de points un bilan exact de nos connaissances et apporte mainte suggestion neuve. On le recommandera vivement à tous ceux qui auront à traiter, à un point de vue quelconque, de l'histoire et des parentés de l'indo-européen ou du germanique.

E. BENVENISTE.

-
21. Emile BENVENISTE. — *Origines de la formation des noms en indo-européen*, t. I. Paris, Maisonneuve, 1935. 224 p. 8°.

La thèse de doctorat de M. Benveniste fera époque dans

l'histoire de la linguistique indo-européenne. Elle renverse les théories admises et enseignées depuis quarante ans sur la forme des racines, c'est-à-dire la base même de la morphologie. Elle remet en discussion toute la structure de la langue. La question du vocalisme indo-européen dans ses rapports avec la forme des mots pouvait sembler définitivement réglée. Cela est changé désormais. Les jeunes gens qui auront appris de M. Benveniste la linguistique nouvelle considéreront l'enseignement de leurs vieux maîtres des mêmes yeux dont ceux-ci regardaient l'alphabisme de Schleicher.

Il faut croire que le moment était venu d'une transformation aussi capitale. En même temps que la thèse de M. Benveniste, paraissait de M. Jerzy Kuryłowicz un premier volume d'*Études indoeuropéennes*, où une révision des doctrines en cours aboutissait à des conclusions assez semblables (voir *Bull. Soc. Linguist.*, XXXVI, p. 20). Sans s'être concertés, ces deux jeunes savants, travaillant indépendamment à une même tâche, se sont trouvés d'accord sur certains points essentiels qui touchent au fond même de la langue. C'est pour le résultat de leurs recherches une garantie de vraisemblance autant qu'une preuve d'opportunité.

A vrai dire, si hardi novateur que soit M. Benveniste dans ses conclusions, il se montre dans sa méthode rigoureusement traditionnaliste. Il est parti de la doctrine de F. de Saussure et de son maître Antoine Meillet. C'est en appliquant avec exactitude les principes qu'il a reçus d'eux, qu'il réussit à les dépasser. Son livre est le triomphe de la méthode comparative. Ce n'est pas un mince mérite d'avoir prouvé la vitalité toujours féconde du comparatisme en un moment où certains feignaient de le croire mort ou en tout cas frappé de stérilité. D'excellents esprits s'en détournèrent pour demander à d'autres méthodes le renouvellement de la linguistique. La méthode comparative semblait avoir porté tous ses fruits ; on n'en attendait plus que de menues retouches sur des points de détail en faisant usage des

recettes consacrées. M. Benveniste la remet en honneur de façon magistrale, et en tire des conclusions d'une portée insoupçonnée.

Comme M. Kuryłowicz, il a été grandement aidé dans sa tâche par la connaissance du hittite. Sans le hittite, la plupart de ses hypothèses seraient indémontrables : l'idée même ne lui en serait pas venue ; elles auraient paru fantaisistes aux linguistes d'il y a trente ans. Il est naturel qu'une langue nouvelle, d'un type si archaïque et si aberrant, s'ajoutant à celles que l'on connaissait déjà, ait singulièrement élargi le champ de la comparaison. Grâce au hittite, le caractère consonantique de l'*a*, qui avait été seulement pressenti par une vue géniale de Ferdinand de Saussure, est devenu une vérité assurée. Bien mieux, on a pu reconnaître deux, et même avec MM. Benveniste et Kuryłowicz, trois *a* différents. Cette découverte a transformé la théorie des racines et donné une idée tout autre de la morphologie primitive. L'indo-européen, dont l'enseignement habituel faisait une sorte de façade sans profondeur, apparaît désormais dans la perspective de l'histoire sur des plans qui en fragmentent le détail et qui en font saisir le développement. Ce n'est plus un répertoire de symboles immuables, produits d'un empirisme assez superficiel ; c'est un organisme en mouvement ; c'est « une langue en devenir, offrant dans ses formes la même diversité d'origine et de date qu'une langue historique et permettant à son tour, quoique restituée, une analyse génétique » (p. 2).

La façon dont l'ouvrage est composé n'en est pas le moindre intérêt. Les novices le jugeront difficile à lire, et il suppose en effet un lecteur déjà initié. Ce n'est pas l'exposé dogmatique d'une doctrine, c'est l'historique du cheminement d'une pensée. On assiste émerveillé à cette création continue qui se poursuit de déduction en déduction avec une rigueur quasi mathématique. Parti de l'alternance de *r* et de *n* dans certains thèmes nominaux, M. Benveniste a vu dans cet archaïsme un des traits les plus frappants de la morphologie indo-européenne ; il a reconnu que

la même alternance s'étendait à d'autres éléments comme *l*, *i* et *u*; il s'est appliqué à définir et à classer ces types d'alternance; ce qui l'a conduit à poser et à discuter le problème du locatif singulier et celui, qui est connexe, de l'infinitif. La liaison qu'il établit entre ces questions est rigoureusement déductive; c'est le fruit d'une logique irréprochable, soutenue d'une érudition solide et précise.

Chaque étape du développement est marquée par une critique décisive des doctrines antérieures et par un effort positif de construction progressive et ordonnée. On peut citer comme un modèle, pour l'élégance et la solidité de la démonstration, la critique qui est faite p. 31 du rapprochement de skr. *kraviḥ* et de gr. *κράζω*. Les deux formes semblaient se recouvrir exactement et on pouvait les considérer comme les survivances d'un même prototype. L'argumentation de M. Benveniste est convaincante et ne laisse pas subsister la possibilité d'un rapprochement. Il en va de même pp. 118 et 129 du cypriote *δρFεvzi* comparé au sanskrit *dāvāne*. En dénonçant les anomalies, la méthode met en évidence la rigueur du système. Ainsi elle impose de reconnaître (p. 163) dans skr. *kriṇāti* et irl. *crenaim* d'anciens dénominatifs et non d'anciens présents à infixe.

Le raisonnement culmine dans le chapitre ix, où se déploie une ample conception de la racine indo-européenne, avec une riche variété de prolongements. C'est le bouquet du feu d'artifice, qui retombe alors en traits lumineux, destinés à éclairer tous les replis secrets de la grammaire. L'auteur se réserve d'en étudier à loisir tous les effets; il n'en suit ici que quelques-uns, portant sur la valeur de l'affixe *dh* et sur la structure des plus anciens dérivés nominaux. C'est ainsi qu'il aboutit à constater que la flexion en *-n*, dont il est parti, n'est pas primitive en indo-européen. Archaïque à coup sûr, elle se laisse analyser et interpréter. C'est une tentative faite pour intégrer aux cadres nouveaux de la flexion de multiples dérivés anciens indépendants les uns des autres; c'est un assemblage hétéroclite de formes empruntées à des systèmes très

différents, unifiées après coup et souvent sans cohérence (p. 187).

On peut juger par cet exemple du point où l'application de la méthode comparative a conduit M. Benveniste. Il fait reculer l'indo-européen jusqu'à un passé tellement lointain qu'on en éprouve le vertige. Il va sans dire que la nouvelle perspective déforme singulièrement l'idée qu'on avait jusqu'ici de la structure de la langue. Plus de racines disyllabiques ! Plus de racines à voyelle longue ! C'est le résultat de la nouvelle conception de l'*ə*. Bien mieux. Plus de racines à diphtongue suivie de consonne ! Dans cette nouvelle théorie, certaines affirmations provoqueront sans doute des objections, en tout cas des étonnements. On peut juger surprenant que M. Benveniste ramène toutes les racines à une forme trilitère, de type consonne + voyelle + consonne, en excluant l'idée d'une comparaison avec le schème consonantique de la racine sémitique. Il y a cependant une différence de valeur entre les consonnes et la voyelle, par le fait que la voyelle reste sujette à alternance et même qu'elle peut manquer suivant les conditions morphologiques. On ne voit pas pourquoi l'état *e* de la racine bénéficierait d'un privilège, que rien ne justifie dans l'emploi que la langue en fait.

M. Benveniste a dû se créer une terminologie nouvelle pour distinguer le suffixe de l'élargissement. On peut regretter qu'en conséquence il appelle élargissement et non suffixe le *s* de l'aoriste sigmatique. N'eût-il pas mieux valu distinguer deux types d'élargissement, l'un avec alternance vocalique, l'autre sans alternance, en laissant le mot suffixe disponible pour l'usage qu'on en fait couramment. Mais ce n'est là qu'un fait de détail, et de pure nomenclature.

Voici qui est plus important. L'absence de discrimination entre voyelle et consonne dans la définition de la racine entraîne à considérer (p. 172) la voyelle thématique comme un simple élargissement. Mais comment soutenir que la voyelle thématique soit dépourvue de degré plein, puisqu'elle est elle-même sujette à alternance. La rigueur de ses prin-

cipes conduit l'auteur à créer des schémas algébriques dont on aimerait à se représenter la projection dans la réalité de la langue parlée. Sur ce point particulier, il semble qu'il n'ait pas suffisamment expliqué la différence qu'il établit entre la valeur phonétique de la voyelle *e* et son rôle morphologique.

Il faut laisser au temps et à M. Benveniste lui-même le soin d'accoutumer les esprits à une doctrine aussi nouvelle. Elle mérite des discussions qui appelleront des éclaircissements. Il faudra d'abord la compléter et en dégager toutes les conséquences qu'elle comporte sur des questions fondamentales que M. Benveniste laisse volontairement dans son livre à l'état diffus, sans se prononcer positivement : les rapports morphologiques et chronologiques du nom et du verbe, le développement des genres, la constitution de la flexion. Il faudra aussi la confronter avec les hypothèses en cours, d'ailleurs divergentes, sur la dispersion et les relations réciproques des dialectes indo-européens. Le livre suggère ainsi une longue série de recherches qui devront mettre au point de façon nouvelle, dans son extension complète et sa portée, l'histoire de l'indo-européen.

C'est l'indo-européen lui-même qui sort transformé de l'épreuve à laquelle il a été soumis. Les linguistes spécialisés dans l'étude d'un seul groupe de langues se demanderont avec inquiétude ce qui en reste d'intact, qu'ils puissent appliquer à leur discipline, après que M. Benveniste a passé. Devront-ils désapprendre leurs notions de grammaire comparée et rejeter les principes sur lesquels s'établissait jusqu'ici l'histoire de chaque langue ? On peut les rassurer d'un mot. Le désastre est moins grand qu'une première impression ne le ferait croire. Les indianistes pourront continuer à distinguer des racines *se-* et *ani-*, les hellénistes et les arménisants à parler de prothèses vocaliques, comme nos almanachs continuent à mentionner le lever et le coucher du soleil. On pourra partir encore de racines de type **sthā-*, **bheidh-* ou **(s)pek-* (celui-ci justifié d'ailleurs par le sanskrit *pácṣyati*), pour expliquer le système du verbe en grec,

en latin ou en germanique, même si l'analyse de M. Benveniste en démontre le caractère secondaire. Bien mieux. Les latinistes pourront continuer à voir dans *iungō* un infixé nasal par comparaison avec *iugum* et avec ζεύγνυμι. N'est-ce pas un véritable infixé que l'analogie a introduit dans *iunxī*, *iunctus*? Et ne parle-t-on pas de pronom infixé en celtique pour désigner un phénomène où il ne s'agit pas d'infexion? Ce sont là des termes commodes derrière lesquels se cache un passé lointain; interdit à toute érudition incompetente ou paresseuse. Il ne faut pas leur attribuer une réalité préhistorique quelconque.

Le recours à l'indo-européen ne sera plus aussi facile ni aussi simple qu'autrefois. L'indo-européen ne sera plus le dépôt commun où l'on projetait sans dire gare tout ce que l'on constatait dans chaque langue d'archaïque, d'anormal ou d'hétéroclite. Ce ne sera plus au rebours l'inépuisable arsenal où l'on allait chercher à l'aveuglette l'explication de tout ce que la structure de chaque langue n'expliquait pas. L'indo-européen de M. Benveniste s'est considérablement éloigné des langues, même les plus anciennes, sur lesquelles travaillent les philologues. Ceux-ci seront prudents en ne mêlant pas l'indo-européen à l'objet de leur étude. Antoine Meillet a fait observer depuis longtemps qu'en rapprochant deux formes aussi semblables que le sont skr. *ásati* et lat. *erit* ou skr. *ānámga* et irl. *-ánaic* on n'expliquait utilement ni l'une ni l'autre, car ces formes historiquement identiques n'ont plus dans leur langue respective ni le même sens, ni la même place, ni la même valeur. La stricte application de la méthode historique consiste à distinguer des états de langue et à faire prévaloir à chaque étape le point de vue statique.

C'est une conclusion que M. Benveniste ne contredit pas. Pour sa part il s'est tourné systématiquement vers l'indo-européen, dont il a reconstitué le développement en poussant l'investigation aussi loin qu'il est possible. Dans cette entreprise il a déployé une maîtrise peu ordinaire. Il faut souhaiter qu'il entraîne de jeunes linguistes à sa suite.

Ceux-ci toutefois devront se garder d'une imitation servile et routinière, qui serait périlleuse. En se mettant à son école, qu'ils apprennent de lui comment on doit travailler. Il y a encore de beaux jours en perspective pour ceux qui s'adonnent à la grammaire comparée.

J. VENDRYES.

22. Hjalmar FRISK. — « *Wahrheit* » und « *Lüge* » in den *indogermanischen Sprachen*. Einige morphologische Beobachtungen (Göteborgs Högskolas Arsskrift XLI, 1935, 3). Göteborg, Wettergren et Kerber, 1935. In-8°, 39 pages.

Le sujet de cette étude surprendra d'abord : il y avait des recherches à entreprendre sur des termes plus précis et constants que ceux de « vérité » et de « mensonge », dont on sait combien ils varient d'une langue à l'autre. Mais enfin, l'idée admise, on espérait une recherche approfondie qui eût pris pour objet non pas seulement les termes, mais les notions mêmes et les catégories. M. Frisk ne semble pas avoir seulement entrevu le problème. Il passe en revue, langue par langue, les mots pour « vrai » et « faux », « vérité » et « mensonge », d'une manière d'ailleurs exacte et qui semble complète, pour aboutir à constater que les deux séries ne sont pas parallèles. La « vérité » s'exprime par un abstrait secondaire ; le « mensonge », par un nom verbal primaire ; pour « dire la vérité », on emploiera surtout des locutions ; pour « mentir », surtout des verbes primaires ; c'est l'opposition de lat. *verum dico* et *mentior* ; gr. τὸ ἀληθὲς λέγω et ψεύδομαι, etc. Cette observation est juste, mais ne saurait d'aucune manière passer pour une explication. Ce n'est pas l'effort de M. Frisk qui est ici en cause, mais une méthode et des procédés dont il est temps de reconnaître l'insuffisance. Le problème est à reprendre par d'autres moyens et ne se laissera saisir que si l'on examine notam-

ment le rapport entre la notion de vérité et celle de réalité.

M. Morgenstierne a donné en appendice (p. 35-39) un relevé des mots dardes et kafirs pour « vérité » et « mensonge ».

E. BENVENISTE.

23. Georges DUMÉZIL. — *Flamen Brahman*. Annales du Musée Guimet. Bibliothèque de vulgarisation, tome 51. Paris, 1935. 113 p.

Le rapprochement de latin *flamen* et de sanskrit *brahmán* paraît s'imposer : il restait à appuyer la démonstration par une étude de faits particuliers ; c'est ce qu'apporte M. Dumézil.

Le détail de la démonstration linguistique demeure obscur. M. Dumézil ne dit pas par suite de quelles circonstances l'osco-ombrien n'a pas de correspondant de *flamen*, pas plus que l'iranien n'a le correspondant du skr. *brahmán* : on ne saurait pourtant en faire grief à l'auteur qui là se heurtait à des difficultés insurmontables.

Grâce à cette étude on voit à quel point l'image du *flamen* concorde avec celui de *brahmán* : le *flamen* est le prêtre d'une manière générale, de même que le *brahmán* préside à l'ensemble du sacrifice védique, et le rôle du *brahmán* dans la société védique concorde avec celui du *flamen* dans la société romaine. Ce qui demeure obscur c'est la façon dont on pourrait analyser *flamen* ou *brahmán*. M. Dumézil n'enseigne rien à ce sujet et le lecteur garde de ce côté une déception. Un fait au moins est sûr : on ignore le sens de l'élément radical **flah-* de *flamen* (sans doute ancien **flahsmen*) comme celui de *brah-* dans skr. *brahmán* ou dans *br̥haspátiḥ*. L'analyse linguistique du mot ne fournit aucun enseignement sur le sens.

Tout ce qui résulte de ce travail c'est la concordance de l'usage du skr. *brahman* et du latin *flamen*. A ce point de vue l'étude de M. Dumézil est excellente.

A. M.

24. ERNST BERNER. — *Lautgebärde und Schallbild im indoeuropäischen Sprachbau*. Erste Hälfte. — A. Krestas Buchhandlung, Troppau, čsr. 1936. In-12, 64 pages.

« Lautgebärde » et « Schallbild », ce sont les expressions de la « mimique sonore » dont certains (M. Oehl par exemple) s'efforcent de constituer la théorie. Pour M. Berner, de pareils éléments expliquent une grande partie du vocabulaire indo-européen. Passant directement à la démonstration, l'auteur entreprend de révéler les « Schallbilder » qui entrent dans la formation de diverses racines indo-européennes et les ramènent à l'unité. On apprendra ainsi (p. 8) que *ap-* « atteindre » remonte à une « Lallsilbe » signifiant « manger » ou « vouloir manger », qui se retrouve dans *capīō*, dans *āp-* « eau », et sans doute aussi (wohl auch) dans *abel* « pomme »; — que *upo-* « sous » (p. 24) se décompose en *u-* qui se rattache à *wē-* « souffler » et *po* qui appartient à la même famille que gr. *πυγή* et lat. *puppis*. De sorte que *upo* signifie à l'origine « jenseits des Hintern ».

Si dans la suite M. Berner expose les principes de morphologie et de sémantique qui l'ont guidé, nous les examinerons volontiers. Pour l'instant le matériel qu'il offre nous paraît inutilisable.

E. BENVENISTE.

25. L. DELAPORTE. — *Les Hittites*. Paris (La Renaissance du livre), 1936, in-8, p. x-370 (L'Évolution de l'humanité, VIII^{bis}).

A. GÖTZE. — *Hethiter, Churriter und Assyrier*. Oslo (Aschehoug), 1936, in-8, p. xv-194 mit Tafeln und Kartenskizzen (Inst. for sammenlignende Kulturforskning).

On est en général mal instruit des conditions dans les-

quelles s'est établie une langue indo-européenne nouvelle. L'apport du hittite, pour ancien qu'il soit, a eu lieu au début d'une période historique et l'on a des informations sur la partie ancienne de l'histoire des Hittites. Par malheur les faits historiques fournissent directement peu de choses utiles aux linguistes.

On remerciera néanmoins les collections qui apportent des indications sur l'histoire des Hittites. On aperçoit en gros quelles langues étaient parlées dans la région où se sont établis les Hittites, mais le linguiste ne trouve dans les ouvrages cités que des faits de caractère politique, et il ne peut utiliser ces faits que dans la mesure où des textes déjà publiés permettent de caractériser les langues parlées par ce peuple.

A. M.

AGNI-KOUTCHÉEN

(Voir aussi n° 20.)

26. ERNST SCHWENTNER. — *Tocharisch* (Geschichte der indogermanischen Sprachwissenschaft. Zweiter Teil, Fünfter Band, Lieferung 2). Berlin, W. de Gruyter, 1935. In-8°, 49 pages.

N. FUKUSHIMA. — *On the designation-problem of the so-called Tokharian language* (Memorial Volume dedicated to the late Professor Katsuji Fujioka, 1935, p. 7-72).

H. W. BAILEY. — *Ttugara* (Bulletin of the School of Oriental Studies, VIII, 4, 1936, p. 883-917).

La brochure de M. Schwentner répond exactement à l'objet du recueil où elle est publiée: c'est une histoire consciencieuse, bien documentée jusqu'en 1935 et clairement ordonnée, des recherches sur le « tokharien ». L'auteur présente l'état actuel des connaissances sur les divers

aspects du problème : découverte de la langue ; nature des documents ; dénomination du « tokharien » ; position ethnique des « Tokhariens » ; situation de la langue parmi les autres dialectes indo-européens et par rapport aux origines indo-européennes ; travaux sur la grammaire et sur la lexicographie. On ne cherchera ici ni un fait nouveau ni une idée personnelle, mais un inventaire très complet des résultats acquis ou qui semblaient l'être en 1935. A ce titre, l'étude restera longtemps indispensable aux comparatistes. Mais déjà la bibliographie doit s'augmenter : outre les deux travaux annoncés ci-dessous, il me sera permis de signaler une étude sur la position dialectale du « tokharien », parue en 1936 dans le recueil *Germanen und Indogermanen* (Festschrift für Herman Hirt), II, p. 227-240.

M. Fukushima ne s'occupe que du nom des « Tokhariens », pour rendre compte en détail et avec une application louable des récentes contributions à ce problème. Son exposé, plus développé sous ce rapport que celui de M. Schwentner, se lit facilement et montre une bonne connaissance du sujet, bien que les conclusions n'impliquent pas une prise de position très nette. Par contre sa bibliographie analytique (p. 43-72) n'a que le tort de venir après celle, notablement plus complète, de M. Schwentner.

Sur cette même question du nom de la langue et du peuple « tokhariens », M. H. W. Bailey nous apporte tout autre chose qu'un résumé ou une mise au point impersonnelle. C'est une contribution décisive qui transforme le problème en le simplifiant. M. Bailey montre excellemment que, le nom de Tokhārestān s'appliquant du IV^e au VII^e siècle ap. J.-C. à la Bactriane, la description de l'écriture tokharienne donnée par Hiuan-Tsang ne peut viser que l'écriture grecque adaptée par les Hephthalites et connue par les monnaies du Kuṣāna. Comme en outre Hiuan-Tsang dit qu'il y avait peu de différence entre la langue de Bāmiyān et celle du Tokhārestān, il s'ensuit que celle-ci était iranienne. Ainsi le terme « tokharien » ne vaut que pour le dialecte *iranien* parlé en Bactriane à l'époque. Comment

dès lors dénommer la langue des documents connus ? Par une série de recoupements ingénieux où se révèle une grande érudition, M. Bailey établit que le dialecte A s'appelait « agnéen » (skr. *agneya*), langue du royaume d'Agni connu par les sources sanskrites. Quant au dialecte B, il gardera le nom de « koutchéen » que S. Lévi lui a donné à bon droit. L'auteur termine par un relevé de divers emprunts indiens dans les deux dialectes. Ce lui est une occasion de prouver que le terme *ārśi* dont les savants allemands avaient fait le nom indigène du dialecte A, représente simplement, à travers un prākṛit d'Asie Centrale, skr. *ārya* et désigne le sanskrit. Cette discussion de l'ensemble des données aboutit donc à éliminer toute autre désignation que « agni » et « kuči » pour les deux dialectes de la langue faussement appelée « tokharien » ; elle réserve le nom de « tokharien » à un dialecte iranien noté en écriture grecque, dont quelques fragments recueillis à Turfan doivent être publiés par M. Junker. Bien que ces conclusions intéressent avant tout les historiens, elles devront être utilisées aussi par les indo-européanistes.

E. BENVENISTE.

INDO-IRANIEN

(Voir aussi nos 22, 23, 465, 466.)

27. *Indian and Iranian studies presented to Sir George Grierson* (Bulletin of the School of Oriental Studies, University of London, VIII, 2-3), 1936, in-8, viii-585 p.

On ne saurait rendre compte en détail ici de ce beau recueil, dont 51 articles, soit tous sauf un (Kramers, colonisation militaire du Caucase et de l'Arménie sous les Sassanides) ont un objet ou un intérêt linguistique. Il faut se contenter de les classer.

Indo-aryen :

Cuny, nasales finales en sanskrit (et latin). Debrunner, le type skr. *tudá-*. Rapson, *sá* et *sáh*. Pisani, véd. *yúh* « soi-même ». Wüst, *Gobhila*, cf. v. perse *gaub-* « dire ». J. Bloch, la charrue védique. Charpentier : *çakadhūma* « fumée de bouse », nom des Pléiades. Liebich, *mleccha*. Przyluski et Régamey, *sarsapa*, v. plus bas. Wackernagel, mélanges de sanskrit et de moyen indien : *subhṛtam bhṛ-*; *khād-/khid-*; *daivovāti-*; *upariçyena*, cf. av. *upāirisaēna*; 1 plur. *asṛnma* de *sr-*; pkr. *uvvūḍha*, *uvvīḍha* (rencontre l'article *abbūḥa* du dictionnaire pali signalé au n° 34). Oertel, les diverses façons d'exprimer « l'année se compose de 12 mois » dans la prose védique.

L. Gray, morphologie du moyen indien. Alsdorf, un prākṛit jaina archaïque. Edgerton, la base du sanskrit bouddhique (cf. du même auteur, Nouns of the *-a-* declension in buddhist hybrid sanskrit, dans le 1^{er} numéro de *Harvard Journal of Asiatic Studies*, avril 1936). Luigia Nitti grammairiens tardifs et dialectes du prākṛit. Sylvain Lévi, pali *māla vihāra* (le dernier article qu'il ait envoyé à l'impression). B. Saksena, *bhūnaha*. E. J. Thomas, *tathāgata*, pkr. *tahāgaya*. — Les documents kharoṣṭhi du Turkestan forment l'objet d'un groupe relativement important d'articles, où ceux qui ont pu entendre le dernier cours professé par Sylvain Lévi au Collège de France reconnaîtront quelques observations qu'il avait faites de son côté : Barrow, position dialectale (rapprochement avec le torwali actuel); Konow, phonétique et comparaison avec le Dhammapada D. de Rhins et le khotanais; Lüders, rectification de la lecture d'une graphie et conséquences; O. Stein, la numération; F. W. Thomas, interprétation de mots.

B. S. Pandit, le prétérit du vieux rajasthani. Gr. Bailey, les sens de *khaṇi boli*. Barannikof, l'hindi littéraire. S. K. Chatterji, légendes pouraniques et tradition prākṛite en bengali. Saldanha, histoire de la grammaire du concani. W. Geiger, étymologies singhalaises. Printz, le sort des palatales en singhalais. Turner, skr. *ākṣeti*, pa. *acchati* en moderne,

E. H. Johnston, noms d'oiseaux au Bihar. Morgenstierne, éléments iraniens en khovar.

Iranien :

Herzfeld, la mort de Cambyse (*hvāmršyus*). Benveniste, quelques dvandvas avestiques. Barr, deux ligatures du pehlvi. B. Geiger, pehl. *vēnōk* « pois ». Hansen, étymologies saces. Henning, mots sogdiens. Schaeder, un titre parthe (*vispuhr*) en sogdien. H. W. Bailey, yazdi. Christensen, awromani. Zarubin, yazgulami. Morgenstierne, v. plus haut.

Non aryen :

O. Schrader, l'élément ouralien en dravidien et en munda. Przyluski et Régamey, les noms de la moutarde et du sésame. — Butlin, phonétique du malayalam. Goda Varma, emprunts aryens en malayalam. Narasimhia : histoire de *p* en canara. Tuttle, préfixes dravidiens. — Lorimer, *nugae burushaskicae* (supplément au n° 165).

Enfin Firth, alphabets et phonologie dans l'Inde et en Birmanie (histoire et questions actuelles).

Le tout précédé de la bibliographie du maître dont on honore les 85 ans — bibliographie qui est récemment devenue incomplète.

Jules BLOCH.

28. E. BENVENISTE. — *Les infinitifs avestiques*. Paris (Adrien-Maisonneuve), 1935, in-8°, 115 p.

Si l'on regarde le dictionnaire de Bartholomae et tous les ouvrages qui ont été faits en prenant pour base les doctrines de Bartholomae, il apparaît que l'infinitif aurait tenu une grande place dans la langue de l'Avesta. Ce serait un fait surprenant, car l'indo-iranien ne comportait pas d'ordinaire un emploi et des formations d'infinitifs comparables à

ce qu'on observe dans les langues modernes de l'Europe ; l'Avesta aurait donc constitué un infinitif qu'ignoraient les langues iraniennes au début de leur histoire. Rien de moins vraisemblable. Au fond c'est bien ce que pense M. Benveniste lui-même : car la première partie du livre est consacrée à une discussion serrée des hypothèses qui ont été proposées pour introduire dans la langue de l'Avesta des infinitifs. Il montre que l'avestique a connu des substantifs verbaux qui se construisent comme tous les autres substantifs ; il met en évidence des cas comme celui-ci : *tā tōi izyā ahurā mazdā darštōišča hēm. parštōišča* (Y. XXXIII, 6). « C'est pour cela, ô Ahura Mazdāh, que je désire te voir et conférer avec toi. » De pareils exemples montrent comment a pu se constituer au début un infinitif. En fait le génitif n'a fourni aucune forme définitive et stable d'infinitif.

M. Benveniste, passant en revue plusieurs cas où des substantifs verbaux ont été qualifiés d'infinitifs, les écarte avec raison comme on le voit par l'exemple qui vient d'être cité. Il faut remercier l'auteur d'avoir fait table rase d'une foule de suppositions qui ont été avancées sans raison valable.

A. M.

29. T. HUDSON-WILLIAMS. *A short Grammar of Old Persian*, with a reader, accompanied by a word-for-word translation, notes and vocabulary. — Cardiff, The University of Wales Press Board, 1936, in-42, 51 pages.

Petit manuel très élémentaire, comprenant un abrégé de grammaire, quelques extraits des inscriptions achéménides et un court vocabulaire, le tout fondé sur la 2^e édition de la *Grammaire du vieux-perse* de A. Meillet.

E. BENVENISTE.

30. Hannes SKÖLD. — *Materialien zu den iranischen Pamirsprachen*. Wörterverzeichnis von H. SMITH (Skrifter utgivna av kungl. Humanistiska Vetenskapssamfundet i Lund, XXI). Lund, Gleerup, 1936. In-8°, VIII-319 pages.

H. Sköld est mort en 1930 sans avoir pu mettre au point les résultats de l'enquête linguistique qu'il avait menée au Pamir en 1928. Voici du moins sauvés pour la science les principaux matériaux qu'il avait recueillis. Sur l'initiative de la Société Royale des Lettres de Lund, MM. G. Morgenstierne et H. Smith se sont employés à préparer la présente publication avec un soin qui ne laisse rien à désirer et dont les iranistes leur seront reconnaissants. On trouvera ici, après une introduction (p. 1-25) qui définit avec précision la situation des langues au Pamir, un recueil de contes šugnis, suivis de textes rōšānīs et bājūīs. Les premiers sont accompagnés de traductions ; des autres, Sköld n'avait traduit que quelques morceaux ; sont donnés en transcription seulement des poèmes et contes, et un curieux récit des circonstances où s'est établi le pouvoir bolchéviste au Šugnān. Tous les mots de ces textes, traduits ou non, sont recueillis dans une série d'index qui occupent plus de la moitié du volume (p. 131-313) et que M. Helmer Smith a pris la peine de compiler : vocabulaire comparé de 616 mots dans les principaux dialectes pamiriens ; liste alphabétique des mots des divers parlers ; index allemand ; et enfin glossaire šugni avec indications bibliographiques, renvoi aux formes persanes et explication des termes importants. Ces index peuvent être proposés en modèle aux auteurs de semblables enquêtes : la masse des matériaux nouveaux devient immédiatement utilisable et par le procédé le plus commode. D'un index à l'autre, que ce soit pour la recherche d'une forme, pour une comparaison dialectale ou pour la lecture des textes, le lecteur est guidé à coup sûr et sans perte de temps, grâce au dévouement de M. H. Smith.

En dehors du šugni, H. Sköld avait exploré les dialectes waxī et iškāšmi. Ce qu'il en a rapporté sera publié par M. Morgenstierne au tome II de ses *Indo-iranian frontier languages*.

E. BENVENISTE.

31. *Indian Linguistics*. Lahore, in-8 ; V, 1935 (Grierson commemoration volume, pt. IV), 112 p. ; VI, 1936 (Grierson com. vol., pt. V), 150 p.

La *Linguistic Society of India* continue de dédier ses publications au même maître (cf. ce Bulletin XXXV, p. 42). Signalons dans le vol. V : Morgenstierne, pronoms personnels en darde et kafir ; Chatterji, la plus ancienne grammaire hindoustanie ; B. Saksena, langue de la Kīrtilatā ; Bagchi, les sifflantes dans les dohā bouddhiques ; Walleser, phrases affirmatives et interrogatives, et subordination en tibétain. — Et dans le vol. VI : S. Varma, le rudhari (N. de Jammu) ; Ramaswami Aiyar, phonétique tulu ; Sitapati, l'accent en telugu.

Jules BLOCH.

32. Walther Wüst. — *Vergleichendes und etymologisches Wörterbuch des Alt-indoarischen (Altindischen)*. Lieferung 1-3. — Heidelberg Winter, 1935. In-8, p. 1-208.

Ceux qui attendaient le dictionnaire étymologique du sanskrit que M. Walther Wüst annonçait depuis des années, — c'est-à-dire tous les comparatistes — se réjouiront de le voir enfin commencer à paraître. Sur l'utilité d'une pareille entreprise, il n'est pas besoin d'insister. Mais la satisfaction s'accompagnera d'étonnement devant les proportions promises à l'œuvre : on nous fait prévoir trois

volumes de 1 000 à 1 400 pages chacun à paraître en livraisons (dont la périodicité n'est malheureusement pas indiquée). La première livraison compte 208 pages. Mais le dictionnaire ne commence qu'à la p. 197 : les 196 premières pages sont occupées par la préface (125 p.), la liste des abréviations (8 p.) et la bibliographie (60 p.). Tout dans cette œuvre est de dimensions inusitées.

Je ne sais si beaucoup surmonteront, pour lire la préface, l'impression décourageante qu'elle fait naître, avec la compacité de ses 125 pages (62 lignes à la page !), avec des suites de sept ou huit pages sans un alinéa, avec les complications d'écriture que l'auteur semble rechercher. On y découvrira, mêlés à beaucoup d'inutilités, de polémiques sans intérêt et de déclarations superflues, quelques principes dignes d'approbation. L'auteur ne veut pas seulement recueillir l'ensemble du vocabulaire sanskrit ; il aura souci de distinguer, pour chaque mot, la couche linguistique à laquelle il appartient : indo-européen, indo-iranien, indien ou emprunt. Il note avec raison la nécessité de faire leur part aux éléments de substrat, austro-asiatiques ou autres. Avec les formes seront relevées toutes les particularités philologiques et textuelles qui en éclairent la valeur. On suivra également l'histoire des mots sanskrits passés dans les langues voisines ou dans les langues coloniales du monde moderne. Sous le rapport de la documentation et de l'interprétation, l'auteur utilisera aussi bien les ressources de la tradition indigène que celles de la science européenne, de manière à concentrer autour de chaque mot la totalité des indices propres à l'élucider. D'ailleurs il publiera parallèlement une série de « Wortkundliche Beiträge zur arischen Kulturgeschichte und Welt-Anschauung », dont il fournit ici (p. 86-112) un spécimen, dans l'ṛg védique *cākṣmā-* qu'il met en rapport avec av. *čaśman-* « œil ».

La bibliographie, imposante et bien classée, s'étend bien au delà de l'indien et de l'indo-européen. S'il n'est pas douteux que par elle-même elle doit rendre service, on n'en sera pas moins surpris de certaines lacunes : *aucun*

ouvrage de Bergaigne ni de S. Lévi ; pas de mention de la série *Zur Kenntniss der mittelir. Mundarten* de Bartholomae, ni des grammaires avestiques de Jackson ou de Reichelt, ni de certains ouvrages généraux comme les *Nomin. Klassifikations-Systeme* de Royen ou les *Langues du monde* ; le manuel sanskrit de Thumb, les *Dialectes indo-européens* et le *Slave commun* de A. Meillet ne sont signalés qu'en première édition ; etc.

Le début du dictionnaire n'occupe que les 12 dernières pages et comprend seulement *a-* démonstratif, *a-* augment verbal, *a-* privatif et *a* exclamation. C'est trop peu pour qu'on puisse juger de l'apport personnel de l'auteur. Mais c'est assez pour attester l'extrême richesse de sa documentation et le soin qu'il met à recueillir les opinions les plus fugitives et les rapprochements même les plus lointains. Ce souci de description et d'information exhaustives fera du présent ouvrage le plus complet dictionnaire étymologique qu'on possède d'aucune langue ancienne. Tous les indo-européanistes y recourront. Souhaitons seulement que M. Wüst, aidé par un éditeur courageux, puisse en assurer la publication rapide.

E. BENVENISTE.

33. L. RENOU. — *Etudes de grammaire sanskrite*. Première série. Paris, Adrien Maisonneuve, 1936, in-4, 146 p.

La première de ces trois études (p. 1-60) porte *sur l'emploi des participes* dans les Brāhmaṇa, dans la langue postérieure, enfin dans le Rgveda. On remarquera cet ordre, qui retire au Veda le rôle qu'on lui attribue ordinairement de point de départ et de test pour les développements subséquents : le décousu souvent volontaire, le goût pour des emplois qui « débordent les possibilités réelles de la langue », y rendent en effet particulièrement peu sûre de ses

conclusions une étude portant principalement sur des relations. Dans chaque série de textes, M. Renou étudie en principe (mais les faits sont d'une telle variété qu'on y trouve bien d'autres choses) l'emploi nominal et les possibilités de dérivation et de composition, l'usage des différents cas, le rôle de concaténation entre les phrases, l'entrée dans les périphrases, enfin le rôle de verbe personnel et la fonction de prédicat.

Plus courte, mais non moins poussée, l'étude *sur la place des mots accessoires dans le Rgveda* (p. 61-87), qui approfondit et précise le principe posé par M. Wackernagel dans un article fameux. On remarquera la distinction dominante d'enclise de mot et d'enclise de phrase, et la prépondérance de la structure du vers sur les considérations de sens et d'accent.

La troisième étude (p. 88-143) porte sur les « innovations » de la *grammaire de Candragomin* ; il s'agit de montrer comment au v^e ou au vii^e siècle de notre ère, un continuateur lointain de Pāṇini se comporte à l'égard des formules posées par l'ancêtre et commentées par la tradition, ceci indépendamment de l'élimination, faite par principe, des faits archaïques et de quelques remaniements de pure méthode. M. Renou réussit à force de science et d'ingéniosité, à se mettre dans l'attitude mentale de son auteur, en même temps qu'il précise les nouveautés de l'usage qui s'imposaient à lui, en comparant les données fournies par les textes tant bouddhiques que brahmaniques : ceci est cause qu'on trouve rassemblées ici non seulement de nombreuses formes qui n'avaient pas encore été utilisées, mais des suppléments importants à plusieurs chapitres de la grammaire sanskrite, et des précisions sur les variations de l'usage aux diverses époques et dans les différents styles.

On admirera dans ces Etudes la richesse probablement exhaustive des dépouillements, tant de la bibliographie que de textes nombreux et divers, la fermeté et la subtilité de la pensée. Le malheur des temps est cause que le livre n'est pas imprimé, mais reproduit, excellemment d'ailleurs, une

dactylographie ; le manque de variété dans le type rend plus malaisée l'utilisation d'un ouvrage où le détail importe beaucoup.

Jules BLOCH.

34. W. TRENCKNER, D. ANDERSEN, H. SMITH. — *A Critical Pāli dictionary*. Vol. I, part 7. Copenhagen, Levin et Munksgaard, 1936, in-4, 48 p.

Cette fois encore la couverture annonce de nouvelles abréviations, résultat de nouveaux dépouillements ; les éditeurs préfèrent la perfection à la vitesse. Mais ils prennent une précaution utile contre le retard en expliquant les deuxièmes termes de composés dont le premier terme est une négation ; on remarquera en particulier s. v. (a)*phāsu* « malcommode » une combinaison subtile, fondée sur le groupement de mots parents par le sens, et qui est incontestablement préférable aux hypothèses antérieures. De même, en attendant la grande liste de trouvailles nouvelles annoncée pour la fin du premier volume, on découvrira ici — si l'on cherche bien — quelques corrections aux fascicules précédents, s. v. *apassayati*, *appaghanaka*.

Ce fascicule, qui va de *apassaya* à *abbhum*, contient beaucoup de composés à premier terme négatif *a-*, *apa-* (hésitation entre celui-ci et *ava-*, comme on a déjà vu *adhi-* s'échanger avec *abhi-*), *appa-* (de *alpa-* ; composé verbal *appamaññati* « mépriser ») ; la liberté de composition en moyen indien est remarquable. La juxtaposition est à l'origine de *appekacca-* (à peu près constamment acc. pl.) « quelques-uns », et de *appaṭissa*, extrait du groupe *agā-ravo-appaṭiss(av)o*, par haplologie.

Sous *apeti* « s'en aller », on a recueilli une 1^{re} p. sg. d'im-pératif-subjonctif *apāyāmi*, soutenue par une variante précieuse 1 pl. *ayāma*, et remplaçant skr. *apa-ayāni* (pāli *apayāti* existe, mais non **apāyāti* ; et *apāya* a un sens tout différent).

Jules BLOCH.

35. T. N. DAVE. — *A study of the Gujarāṭi language in the 16th Century (V. S.)*. London, Royal Asiatic Society, 1935, in-8, x-197 pages.

Pourquoi sur le titre de cette thèse, écrite et publiée à Londres, une date en ère indienne? Le texte qui sert de base est en ère chrétienne de 1487, donc du xv^e siècle. C'est la paraphrase en prose, rédigée à l'usage de la pieuse femme d'un commerçant Jain, d'un traité en vers prākritis beaucoup plus ancien. Il est donné ici aux pages 72 à 112; devant, l'étude grammaticale; derrière, l'index.

Ce travail méthodique et consciencieux de notre jeune confrère éclaire, en la compliquant parfois, l'histoire de la langue en question. Par exemple il ressort (et il est dit à l'occasion, mais les faits signalés à leur tour alphabétique méritaient d'être groupés) que la nasalité était dès lors disparue dans les voyelles finales suivant une consonne, mais non dans celles qui suivaient une autre voyelle; soit *dāna* de skr. *dānam*, mais *pāsaũ* de **pārçvakam*; *ghĩ* de *ghṛtam*, mais *goyũ* de *gopitam*; *hāthĩ* de *hastena* mais *vāĩ* de *vātena* et *pāsaĩ* de **pārçvakena*. Mais déjà *thāmbhā* oblique pluriel (*stambhakānām*) a perdu sa nasalité comme *hātha* (*hastānām*); seul le participe absolu *karatā* « en faisant » garde l'état ancien (et un exemple peut être fautif de *ghanā* à côté de la forme fréquente *ghanā* « beaucoup »). Ce fait général méritait d'autant plus d'être souligné qu'il a des conséquences morphologiques graves, et qu'il explique indirectement des réfections; ainsi à *hāthĩ* (*hastena*) s'ajoute une deuxième désinence d'instrumental, celle des mots à radical vocalique, d'où *hāthĩĩ*; au féminin, *aṅgulĩĩ* s'est annexé la même désinence de masc.-neutre. La désinence agit donc comme une véritable postposition. La tendance se retrouve ailleurs. Ainsi au vocatif pluriel, notre texte a *aho uttamo* « ô excellents », *aho bhavyo* « ô respectables » (*loko* donné dans la grammaire est-il attesté? il manque à l'index); M. Dave aurait dû souligner la présence de *aho*, qui explique

la désinence; or cet *-o*, primitivement particule d'appel, est devenue la caractéristique du pluriel à tous les cas, et la désinence d'instrumental des thématiques *-e*, de skr. *-ebhiḥ*, qui dans notre texte forme déjà *āṅgulīe* « avec les doigts », a plus tard été reportée après cet affixe: d'où *bālak-o-e* « par les enfants ». M. Dave n'avait pas à écrire toute cette histoire, mais il aurait pu en indiquer les origines en même temps qu'il en reconnaissait et décrivait les éléments.

La nasalité disparaît aussi en position proclitique (M. Dave emploierait ici le terme « non emphatique »). De là la dénasalisation des finales dans les adjectifs (de la liste donnée p. 29 il faudrait retirer un certain nombre de neutres employés substantivement); de là *nāpitā nī didhī* (et non **didhī*) *vidyāi* « au moyen de la science donnée par un barbier » cité p. 61. C'est pourquoi aussi, M. Dave l'a entrevu, *sau* « cent » a perdu la nasale de skr. *ṣatam*.

P. 23-26 il est parlé de substantifs en *-āka-*, fém. *-ākā*; et pourquoi pas aussi *-ika-* et *-ūkā-* qui ont des antécédents en sanskrit? En tout cas les exemples sont mauvais: *vāu* est skr. *vāta-* et *mā*, skr. *mātā*.

P. 2, l. 1, il est parlé de *te* comme article défini; il n'en est plus question p. 32 et 147. C'est dommage, c'est là une grosse question.

Le chapitre sur les postpositions est intéressant; séduisante en particulier l'interprétation de *rahaī rhaī* « à » par une forme de *ghara-*, donc par un sens plus ancien de « chez ». Peut-être M. Dave aurait-il pu à ce propos poser au moins par allusion la question des adjectifs d'appartenance en *-ro* du marwari.

Dans la conjugaison, une intéressante hypothèse pour expliquer le passif moderne; mais les deux exemples d'indicatif allégués, et qui seraient en tout cas exceptionnels dans notre texte, manquent à l'index; et le participe *mūkāṇau* qui aurait le sens passé y est donné comme ayant le sens présent (la référence de *mūkāṇe* instr. plur. est inexacte; inexact aussi le renvoi à un article de M. Turner p. 47). Question à reprendre.

Jules BLOCH.

36. U. N. TIWARI. — *A dialect of Bhojapuri*. Extrait du Journal of Bihar and Orissa Research Society, XX-XXI. (Allahabad, 1936), in-8, 83 pages.

Pure description, méthodique et consciencieuse, due à un élève de M. Baburam Saksena. Il s'agit du parler de Ballia, dans le bec entre Gange et Ghogra ; le *Linguistic Survey of India* en avait donné deux spécimens, dont M. Tiwari ne rappelle pas l'existence ; quoique incomplets, ils consignaient certaines divergences d'avec le bhojpuri type que M. Grierson n'avait pas relevées lui-même. On y trouve en effet uniquement *ke* « de », *mē* « dans », *bārī* « sont », alors que le tableau enregistre aussi *kā*, *mo* et ne fournit que *bāṛan* : *bāṛin* avec une alternance de genre inconnue ici. D'autre part on ne trouve pas chez M. Tiwari *nū* « (ou) non » et surtout les formes de présent du type *rahā-lā*, *rahē-lē* « tu restes, il reste » dont les spécimens fournissent les exemples. Ce n'était pas entamer une polémique que noter les divergences, et tâcher d'en rendre compte ; on pouvait aussi se demander si l'extension d'une forme nominale *-asani* aux 3^e et 2^e personnes du pluriel des verbes est récente, ou manquait au *Survey* par suite de circonstances locales. M. Tiwari a bien noté que l'emploi de *mē* « moi » au lieu de *ham* (anciennement « nous ») n'est pas un signe d'humilité comme disait M. Grierson, mais appartient, dans la rare mesure où il existe, à la langue des femmes, et plus précisément aux chansons (exemple, p. 83 dans une chanson de mouture) : c'est donc un archaïsme.

On a, paraît-il, imprimé récemment des brochures dans ce dialecte ; il serait intéressant de savoir quelle sorte de sujets a mérité ce traitement exceptionnel.

Le caractère choisi pour rendre *r* cérébral, qui rappelle surtout *v* et *y*, n'est pas commode.

Malgré ces quelques imperfections, M. Tiwari a utilement contribué à enrichir la carte dialectologique de l'Inde.

Jules BLOCH.

37. Dharendra VARMA. — *La langue braj (dialecte de Mathurā)*. Paris, Adrien Maisonneuve, 1935, in-8°, 135 p.

Le braj a servi de langue littéraire à peu près unique dans l'Inde du Nord depuis le moyen âge jusqu'au xix^e siècle ; à présent il a cédé le pas dans la littérature et dans la vie urbaine à l'hindi, son parent ; il se réduit de plus en plus au rôle de patois campagnard : mais c'est le patois d'une région à peu près aussi grande que Belgique et Hollande réunies, et il est parlé de plus de 12 millions d'hommes. Il méritait une bonne description ; M. Varma l'a donnée.

Si l'usage de la langue a été continu, il ne remonte pas, ou du moins on n'en a pas de bons témoignages, avant le xvi^e siècle ; M. Varma s'est donc naturellement trouvé amené à renoncer à une tradition trop fréquente dans les études d'indo-aryen, en laissant de côté tout le développement ancien ; il a fait mieux en explorant à fond et en décrivant avec précision la langue littéraire ancienne et les formes variées employées aujourd'hui, et en y comparant constamment les formes analogues des langues apparentées ; il donne l'équivalent aussi approché que possible des cartes de faits dialectaux qui manquent encore. Le plan est traditionnel dans l'ensemble, mais souvent rajeuni par le souci de se mettre au plus près de la langue considérée dans sa vie actuelle et dans le sentiment de ceux qui la parlent.

M. Varma a eu en outre, le premier sans doute parmi ses compatriotes, le mérite de vouloir dans la mesure du possible relier la langue aux conditions géographiques, historiques, sociales et religieuses où se sont trouvés ceux qui l'ont transmise ; cette préoccupation caractérise l'Introduction relativement développée qui précède le tableau des faits et qui mérite d'être lue pour elle-même. C'est là une innovation qui tranche heureusement avec les banalités ordinaires sur le sanskrit, voire le pré-sanskrit, indo-européen ou barbare ; il faut espérer que cet exemple aussi sera suivi.

P. 106 en bas, *jaiāe* « tu dois aller », *paṛhiao* « vous

devez lire » ne sont pas des futurs en *-ihae*, *-ihao* qui auraient perdu (pourquoi ?) l'aspirée caractéristique, mais de vrais impératifs issus d'un ancien passif, pkr. 3 sg. *-zai*.

P. 131, § 259, il est dit que le braj ne s'oppose aux langues voisines que par l'association de faits dont chacun se retrouve ailleurs. C'est vrai sauf une exception : *bhayō* « devenu », cité p. 117, et pour lequel M. Varma ne donne aucun correspondant ailleurs, est donc le mot qui définit le braj parmi ses congénères.

Jules BLOCH.

38. P. BAHL. — *Étude de phonétique historique et expérimentale des consonnes injectives du Multani (dialecte Panjabi occidental)*, Paris, Adrien Maisonneuve, 1936, in-8°, 104 p., 12 planches.

Le terme d'injectives a été créé par M. Fouché, sous la direction de qui l'auteur a préparé ce travail, pour obvier à l'inexactitude ou à l'imprécision des termes jusqu'ici employés (implosives, inspiratoires, rec(o)ursives). Il désigne certaines occlusives sonores qui ont été observées en sindhi et que M. Bahl a reconnues dans son propre parler, qui est plus au Nord (de ce parler, quelques jolis textes p. 87-102). Elles se caractérisent par un appel d'air préliminaire, l'abaissement du larynx, enfin une occlusion de la glotte s'ajoutant à celle qui détermine l'articulation. M. Bahl compare ces consonnes à certains phonèmes de l'Afrique nègre ; peut-être aurait-il pu rappeler aussi les emphatiques sémitiques.

La description (pas toujours bien claire, et trop entachée d'esprit polémique) s'appuie sur un bon nombre de tracés, qu'on aimerait à voir commentés avec plus de précision. Ceci d'autant qu'on y aperçoit une certaine variabilité dans le caractère injectif des consonnes en question ; p. ex. pl. X, n^{os} 6 et 8 il n'y a pas trace de l'appel d'air, quoique

l'audition (j'en ai été témoin) ne révèle aucune différence avec les congénères. Ceci pose un problème, qui n'a pas été souligné; il y en a un autre encore, qui se dégage des deux pages consacrées à la morphonologie: 1° l'initiale de l'adjectif d'appartenance *dā* devient *d-* injectif après les pronoms personnels ou autres; 2° ceci sauf après désinence en nasale: donc *jal dā* « d'eau », mais *meḍā* « mien », (et *eḍā* « de cette grandeur ») et d'autre part *ūndā* « de lui »; le chapitre de phonétique historique, qui ne contient que des étymologies (dont certaines contestables) ne dit rien de ces problèmes.

Jules BLOCH.

39. *Bulletin international de l'Académie polonaise* (Classe de philologie, histoire et philosophie), n° 4-6, I-II, 1935. Cracovie.

Dans sa communication relative à *bṛhaspāti* et à *brahmanaspāti*, M^{me} Willman-Grabowska n'indique rien au sujet d'une différence entre *bṛh-* et *brah-*; elle parle de l'épithète *nīlaprṣtaḥ*; mais elle rapproche **prṣtaḥ* des mots signifiant « large »: c'est une étymologie erronée.

De la communication de M. Milewski on retiendra ce qui est dit sur la catégorie du nombre en hittite et en indo-européen. Les formes nominales du nombre sont en effet une nouveauté en indo-européen et une nouveauté remarquable.

A. M.

LANGUES CLASSIQUES

40. J. MAROUZEAU. — *L'année philologique. Bibliographie critique et analytique de l'antiquité gréco-latine*, tome IX. Paris (Belles-Lettres), 1934, in-8°, xxii-438 p.

Le linguiste trouvera dans ce dernier fascicule des

résumés précis et une orientation sur les résultats linguistiques de la philologie grecque et latine. Toutefois il était inutile d'apprécier avec des affirmations strictes l'état actuel de la recherche. Et l'affirmation que « nous sommes, mieux qu'il y a dix ans, à même d'apprécier la justesse de l'idée de M. Cuny, relative à la constitution des racines dans les langues historiquement attestées et de souscrire à la démonstration de la parenté de l'indo-européen et du chamito-sémitique » est sans doute excessive.

A. M.

41. *Supplément critique au Bulletin de l'Association Guillaume Budé*. — VII, année 1935 (Paris, 1936) in-8°, 175 p.

L'Association Guillaume Budé continue fidèlement à donner dans son supplément critique les comptes rendus qu'elle avait entrepris sur un plan inattendu : ces comptes rendus sont toujours anonymes et limités à des ouvrages parus à l'étranger.

Il n'y a lieu de signaler ici cette année que le compte rendu relatif au livre de M. Sommer sur la question des *Ahhijavā*, livre touffu et difficile, mais approfondi qui met au point un problème intéressant et de grande portée.

La rédaction de ce supplément prête parfois à la critique ; ainsi p. 13 « M. D. ne s'est pas laissée abuser » ; *laissée* au féminin surprend ; p. 15, « c'est pourquoi je me bornerai seulement », *seulement* est de trop ; p. 16, on ne voit pas ce que l'auteur du compte rendu veut dire par « Achéens indo-européens », tout au plus a-t-il le droit de parler d'Achéens de langue hellénique.

A. M.

GREC

(Voir aussi n° 69.)

42. LIDDELL and SCOTT. — *A greek-english lexicon*. A new edition revised and augmented throughout by H. St. JONES with the assistance of R. Mc KENZIE and with the cooperation of many scholars. Part 9 : σίτλλος -τραγάω. Oxford, Clarendon Press, 1936, in-4, pages 1601-1808.

Le Liddell-Scott continue à progresser : en voici l'avant-dernier fascicule. Les auteurs s'efforcent de se tenir au courant du travail philologique fait à ce jour. C'est ainsi que la liste des références se trouve grossie maintenant de la nouvelle édition d'Aétius publiée par M. Olivieri chez Teubner, des inscriptions crétoises réunies par M^{lle} Garducci, des derniers recueils papyrologiques, de revues comme *Hesperia*, *Istros*, *Etudes de Papyrologie*, ou même de mélanges comme les *Mélanges Navarre*.

C'est la précision des données philologiques qui rendra l'ouvrage particulièrement précieux aux linguistes : à propos de σπιῖδος, par exemple, attesté une fois en A 754 un bref article donne les variantes de la tradition homérique, les interprétations proposées par les commentateurs anciens, les rapprochements qui peuvent rendre une de ces interprétations plus vraisemblable. — Là même où il n'est pas fait appel à l'explication donnée par des linguistes, le classement même des sens peut apporter une confirmation à une doctrine linguistique : sous τελέθω la première traduction proposée, fondée sur H 282, 293 et sur un fragment d'Empédocle, « come into being », confirme l'analyse des savants qui attribuent au suffixe -θω une valeur déterminée.

La partie étymologique est rédigée, comme il convient, avec beaucoup de discrétion. Cette discrétion est parfois excessive. Le rapprochement de σπλήν avec σπλάγχνον n'est pas « probable », mais certain ; et si d'une langue indo-

européenne à l'ordre les noms de la rate offrent des ressemblances évidentes sans pouvoir se ramener à un original commun, le fait s'explique et n'affaiblit nullement la valeur des rapprochements.

A propos de σκῦτος, M. Mc Kenzie rapproche skr. *skunomi*, lat. *obscurus*, mais ne rappelle pas grec κύτος. L'omission est fâcheuse; d'autant plus que la lecture de cette partie du dictionnaire fait ressortir l'intérêt qu'offrirait une étude systématique de l's mobile, à l'intérieur même du grec.

P. CHANTRAINE.

43. VI. GEORGIEV. — *Die Etymologie des griechischen Verbums γαμέω und sein Gebrauch bei Homer und Hesiod* (en bulgare, avec résumé en allemand) extrait de l'Annuaire de l'Université de Sofia, Faculté historico-philologique, t. XXX, 6, Sofia, 1934, in-8°, 28 p.

Die Labiovelare vor Konsonnanten im Griechischen (en bulgare, avec résumé en allemand), même recueil, XXXII, 3, Sofia 1936, in-8°, 40 pages.

Ces deux articles, publiés dans un recueil que les hellénistes n'ont pas l'habitude de dépouiller, méritent l'un et l'autre d'être signalés. Dans le premier l'auteur s'appuyant sur certaines formules, comme celle d'Hérodote IV 78, καὶ οἷός τε ἐδείματο... καὶ γυναῖκα ἔγημε ἐς αὐτά, interprète γαμέω comme un factitif de la racine **g^wem-*, et suppose que le verbe signifiait originellement « faire entrer ». Il se serait donc employé en parlant de l'homme qui ramène une femme chez lui pour en faire sa femme¹. L'hypothèse ne manque pas d'attrait, mais elle se heurte à plusieurs difficultés d'inégale

1. Cette interprétation conduit M. Georgiev à défendre en I 394 de l'*Iliade* la leçon de la vulgate γαμέσσειται: « Pélée m'amènera une femme à la maison ». Les éditeurs adoptent généralement la variante d'Aristarque γε μάσσειται.

importance : le thème **g^wem-* n'est pas sûrement attesté en grec (où l'on a seulement βάλω et ἔβην); les factitifs en *-eye/o-* présentent normalement le degré *e*; enfin il faut supposer un traitement anormal de la labio-vélaire initiale.

C'est précisément à la théorie des labio-vélaires que s'attaque M. Georgiev dans son second mémoire. Il s'applique à montrer que (comme dans les autres langues indo-européennes) la labio-vélaire a perdu son appendice labial devant consonne. Les formes comme λείψω seraient donc dues à la pression de l'analogie et auraient remplacé des formes anciennes du type de *λειξω. Cette doctrine a déjà été exposée par l'auteur dans un article paru en 1932 dans le même périodique, elle a été suggérée par L. Havet dans un ancien article au tome II de nos *Mémoires*. M. Schwyzler semble l'accepter (p. 129 de sa *Griechische Grammatik*). Malheureusement elle ne peut se fonder, par définition même, que sur des mots isolés et dont l'étymologie est médiocrement établie : sur ὀκταλλος, par exemple, voir maintenant Benveniste, *Origines*, p. 48. On remarquera encore que l'hypothèse de M. Georgiev s'accorde avec l'interprétation que M. Kurylowicz donne des labio-vélaires dans le premier chapitre de ses *Études indo-européennes* : c'est par l'étude comparative et chronologique des labio-vélaires en indo-européen que les faits grecs ont chance de s'éclaircir définitivement.

P. CHANTRAINE.

44. M. BACHTIN. — *Introduction to the study of Modern Greek*. Cambridge, 1935, in-8°, 86 p.

M. Bachtin expose dans ce petit livre les principes du grec moderne; il en montre les caractères qu'il définit exactement. L'ouvrage est clair et bien informé. Ce qui lui donne un prix particulier, c'est que M. Bachtin connaît d'une manière sûre la structure de la langue et qu'il en fait ressortir

les origines ; ce qui lui a permis d'exécuter ce travail d'une façon pleinement satisfaisante, c'est que étudiant à Paris le grec moderne sous la direction de M. Psichari, puis de M. Mirambel, M. Bachtin s'est donné une formation complète de linguiste et que c'est en linguiste averti et rigoureux qu'il montre la formation du grec moderne.

A. M.

45. PSICHARI. — *Grande grammaire savante du roméïque*, vol. I et II (en grec). Livre du maître et livre de l'élève. Athènes (Kollaros)/Paris (Le Soudier), 1929-1935, in-8°, 328 p. et 433 p.

Comme il l'indique dans son avant-propos, l'ambition de notre regretté confrère a été durant toute sa vie d'écrire une grammaire savante du grec moderne. Il en a heureusement laissé une édition toute prête ; on regrettera la division en livre du maître et livre de l'élève, assez gauche. Tel qu'il est, le livre est d'une lecture difficile, car il est plein de théorie et rédigé dans le grec moderne, tel que l'écrivait Psichari. La présentation n'en sera accessible qu'à des Grecs ou à des linguistes déjà familiers avec le grec actuel.

A. M.

Ces deux premiers volumes (l'ouvrage entier en contiendra quatre) constituent le « livre du maître » ; si l'on excepte deux chapitres préliminaires (t. I, p. 80-116, et t. II, p. 3-44), réservés à des considérations historiques sur l'évolution du grec, ils sont essentiellement un exposé de la phonétique néohellénique.

La définition de l'état de langue décrit par l'auteur (t. I, p. 124 et suiv., t. II, p. 30-5), que l'on désigne d'ordinaire en Grèce sous le sobriquet de *μzλλizpḡ* et dont la réalité a parfois été contestée même par des vulgaristes, tend à montrer qu'au fond il n'y a pas lieu de distinguer la *δημο-*

τιχή de la *μαλλιαρή*, celle-ci n'étant autre que la langue démotique codifiée par des grammairiens qui en règlent l'usage écrit (t. II, p. 53) : la *Grammaire descriptive du roméique littéraire* de L. Roussel (Paris, De Boccard, 1922) peut, à cet égard, passer pour une grammaire de la *μαλλιαρή*.

Un fait que J. Psichari s'est attaché à mettre en lumière, et qui revient constamment dans l'ouvrage, même à propos de la description des phonèmes de la langue actuelle, est la continuité linguistique du grec : il n'y a guère de traits dans la phonétique néohellénique qui ne proviennent de tendances attestées dès le grec ancien ; la structure du vocalisme moderne, notamment (t. II, p. 258-269), s'explique par la tendance à la réduction de la quantité des voyelles, dont la première manifestation a été l'abrègement des anciennes longues, et dont la disparition du *i* et du *u* dans les parlers septentrionaux représente le développement extrême, les voyelles étant d'autant plus brèves qu'elles sont plus fermées (cf. A. Meillet, *MSL*, XI, p. 165 et suiv., et *Aperçu*³, p. 317) ; de même l'évolution du consonantisme en grec, caractérisé par l'affaiblissement de l'articulation, relève d'une de ces lois « spécifiques », propres à une langue, que signalait A. Meillet (*MSL*, XIX, p. 172-3). Le mérite de J. Psichari est d'avoir « situé » historiquement la langue démotique.

Par ailleurs, on lui saura gré d'avoir tenu compte, dans sa description phonétique, des parlers actuels : le t. II est, pourrait-on dire, une « phonétique comparée » du grec moderne, qu'on regrette, par endroits, de ne pas voir plus poussée ; on aurait ainsi une description plus complète et mieux ordonnée des traitements de chaque phonème, comme il a été fait pour le ρ et le λ (p. 74-132). L'auteur a eu raison de tenir compte des influences extérieures qui ont pu s'exercer sur le grec : il a trouvé ainsi l'occasion, à propos de la phonétique, d'esquisser quelques traits touchant la formation du vocabulaire, et, en particulier, d'utiliser les traitements phonétiques des mots d'emprunt roman pour la chronologie des faits, mais parfois

les faits généraux n'apparaissent pas suffisamment dégagés et les digressions ne contribuent guère à les éclairer.

Sur un certain nombre de points, l'auteur se borne à présenter ce qui est connu déjà, sans rien ajouter de personnel : on ne peut lui en faire grief dans un ouvrage de ce genre, qui est plus la somme de recherches antérieures au cours d'une longue vie scientifique, qu'un apport de découvertes, et où le souci d'utilité pédagogique n'a pas été le moindre.

Du point de vue de la doctrine, on pourrait discuter plusieurs points de détail, mais sans nécessité. Je voudrais seulement relever deux erreurs, graves, dans la présentation et l'interprétation de faits propres aux parlers de Naxos : p. 126, il est dit que le λ devient ρ dans les villages de Vothri et d'Apiranthos, et J. Psichari cite les formes $\theta\acute{\alpha}\rho\alpha\sigma\sigma\alpha$ ($\theta\acute{\alpha}\lambda\alpha\sigma\sigma\alpha$), $\mu\epsilon\gamma\acute{\alpha}\rho\omicron\varsigma$ ($\mu\epsilon\gamma\acute{\alpha}\lambda\omicron\varsigma$), $\xi\acute{\upsilon}\rho\alpha$ ($\xi\acute{\upsilon}\lambda\alpha$), etc. ; en réalité, dans ces régions, on n'a nullement affaire à un passage de λ à ρ devant voyelle, comme il en existe ailleurs devant consonne ($\acute{\alpha}\delta\epsilon\lambda\phi\omicron\varsigma > \acute{\alpha}\delta\epsilon\rho\phi\omicron\varsigma$), mais à une vélarisation du λ qui s'observe devant les timbres a , o , u dans toute la partie orientale de l'île ($\theta\acute{\alpha}\lambda\alpha\sigma\sigma\alpha$, $\mu\epsilon\gamma\acute{\alpha}\lambda\alpha$, $\xi\acute{\upsilon}\lambda\alpha$) ; il y a, d'ailleurs, à distinguer, dans l'aire des altérations du λ , entre la vélarisation (ℓ) observée à Apiranthos ($\kappa\alpha\ell\acute{\alpha} = \kappa\alpha\lambda\acute{\alpha}$), et la semi-vocalisation (w) qui commence un peu plus au Nord, à Vothri ($\kappa\alpha w\acute{\alpha} = \kappa\alpha\lambda\acute{\alpha}$), pour aboutir à la disparition totale du phonème, tout au nord de l'île, à Komiaki ($\kappa\alpha\acute{\alpha} = \kappa\alpha\lambda\acute{\alpha}$). P. 127, J. Psichari transcrit une forme $\kappa\acute{\alpha}\zeta\omicron$ ($= \kappa\alpha\lambda\omicron$), qu'il a recueillie à Apiranthos, et indique en note « avec deux accents ($\xi\tau\sigma\iota \mu\acute{\epsilon} \delta\upsilon\omicron \tau\acute{o}\nu\omicron\varsigma$) » : or, une enquête plus approfondie de ce parler révèle qu'il n'y a ni double accent, ni même déplacement d'accent, mais que ce qu'on observe est l'allongement de toute voyelle en syllabe pénultième, d'une manière constante, et indépendamment de l'accent, allongement simple et non accompagné d'une élévation de la voix, ce qui, à première audition, peut faire croire à un accent : $\kappa\alpha\lambda\omicron\varsigma$, $\theta\acute{\alpha}\lambda\alpha\sigma\sigma\alpha$, etc. ; c'est là un trait original du parler de ce village.

André MIRAMBEL.

46. D^r HECTOR SARAFIDI. — *Dicționar grec-român*.
Constanța, 1935, in-8, ix-447 pages.

La lexicographie du grec moderne n'est pas tellement riche que l'apparition d'un nouveau dictionnaire puisse passer inaperçue, fût-il, comme c'est le cas ici, publié en roumain.

M. Sarafidi a déjà publié, en 1922, un dictionnaire roumain-grec ; le présent volume constitue donc l'achèvement d'une œuvre de longue haleine.

Ce qui mérite d'être souligné, c'est l'attention que l'auteur a prêtée aux mots d'origine roumaine, employés dans les textes grecs concernant la Roumanie. Cela pourrait intéresser les linguistes qui s'occupent des emprunts de vocabulaire.

Le volume s'ouvre par une préface du maître de Bucarest, M. D. Russo — qui nous donne un historique de la lexicographie gréco-roumaine et qui corrige plusieurs étymologies roumaines — et il finit par une liste des verbes irréguliers.

A. GRAUR.

ITALIQUE

(Voir aussi nos 23, 69, 82.)

47. *Lateinisches etymologisches Wörterbuch* von Alois WALDE, dritte neu bearb. Aufl. von J. B. HOFMANN ; 9^e L., pp. 641-720 ; Heidelberg, 1936, C. Winter's Universitätsbuchh.

Le neuvième fascicule du précieux dictionnaire étymologique de Walde-Hofmann contient la fin de la lettre *h* (depuis *heres* à *hysex*) et le commencement de la lettre *i* (de *iacca* à *is*) ; le tout va de la page 641 à la page 720 ; dans la précédente édition la même partie occupait les pages 363-393 :

la comparaison des chiffres est suffisamment éloquente. On sait comment s'explique l'accroissement : d'abord par la présence d'un grand nombre de mots nouveaux, l'indication des dérivés et composés, la présence de brèves notices historiques et sémantiques ; et aussi par le souci scrupuleux de compléter la bibliographie de Walde en utilisant non seulement les travaux parus depuis 1910, mais aussi ceux que Walde n'avait pas signalés ou dont il n'avait pas tenu compte. Par exemple on trouvera cité le récent livre de M. Benveniste sur les *Origines de la formation des noms en indo-européen* (notamment sous le mot *instar*), ou l'édition des *Kleine Schriften* de Bücheler (sous *inciens*). Ainsi chaque nouveau fascicule représente un progrès sur le précédent ; l'unité de l'ouvrage en souffrira sans doute, lorsqu'il sera définitivement achevé ; mais, malgré ce défaut qui tient au mode de publication, on ne peut que savoir gré à M. Hofmann de mettre au service de la linguistique un instrument de travail aussi perfectionné. On regrette toutefois de n'avoir pas un index des abréviations employées, dont certaines sont malaisément déchiffrables. Quant aux étymologies proposées, elles sont toujours le fait d'un esprit prudent et judicieux, et on ne peut que souscrire à la plupart d'entre elles : je ne puis pourtant adopter l'explication de *insula* par une dérivation de **en salō* « ἡ ἐν ἀλὶ σῶσα » ; il me paraît invraisemblable que *salum* qui est un mot rare, de sens restreint et sans doute un emprunt technique au grec, ait pu servir à former le nom de l'île. Si l'île est « celle qui est dans la mer » (ce qui n'est vrai que partiellement), c'est un composé de *mare*, et non de *salum* que l'on attendrait.

A. ERNOUT.

48. Raimund PFISTER. — *Zum Aspekt der Verba des Sehens bei Plautus* ; VII-64 pp. in-8° ; München, 1936.

La dissertation inaugurale de cet élève de M. F. Sommer

a le mérite d'étudier dans une série de verbes bien déterminée le problème de l'aspect en latin. Cette question a déjà fait couler beaucoup d'encre ; mais les résultats auxquels on est arrivé ne sont ni très sûrs, ni très clairs, soit parce qu'on est parti d'une définition a priori de l'expression de l'aspect en latin, définition dans laquelle on a voulu faire entrer tous les faits envisagés ; soit parce qu'on a comparé l'état latin avec l'état d'autres langues qui ne lui sont nullement comparables. Le défaut des théories émises réside surtout en ce que l'on a considéré la notion de l'aspect comme étant toujours et partout présente à l'esprit des sujets parlants latins, et comme comportant toujours un mode d'expression invariable : ainsi l'on a considéré les verbes simples comme devant exprimer l'aspect indéterminé, les composés comme exprimant l'aspect déterminé ; les formations en *-ā-* comme étant duratives, et par conséquent comme s'opposant aux formations en *-yō* par exemple (type de l'opposition *conspicor/conspicio*). Or si le latin a des moyens d'expression pour noter l'aspect, comme le jeu des préverbes, ces moyens n'ont pas uniquement cette destination ; et d'autre part, à l'époque où le latin nous est attesté, il semble bien que la valeur originelle des formations ait été oubliée, et que des confusions d'emploi, échappant à toute règle, se soient produites. On ne peut donc, et c'est la conclusion importante de l'étude de M. Pfister, établir un système de l'expression de l'aspect en latin. Il n'y a que des cas d'espèce, dont chacun doit être examiné en soi, en dehors de toute prévention : il est possible de constater des tendances, qu'il serait dangereux de vouloir transformer en lois rigides et universelles.

A. ERNOUT.

-
49. Jean SAFAREWICZ. — *Études de phonétique et de métrique latines*. Wilno, 1936 ; 129 pp. in-4°.

Après tant d'autres M. Safarewicz a repris le problème de

l'abrègement iambique; et pour en aborder l'examen avec plus d'assurance, il a au préalable étudié le traitement des voyelles finales. Selon lui, on constate en latin, jusqu'au III^e siècle avant J.-C., une tendance à allonger l'articulation de la fin de mot, surtout à la fin de phrase. Puis, vers le milieu du III^e siècle, se produit un phénomène tout opposé : la tendance à la réduction de la finale. De là, l'abrègement des mots à structure iambique, et des mots à finale iambique, qui s'étendit à des mots d'une autre structure rythmique. Cette tendance à l'abrègement des finales fut favorisée par la valeur particulière accordée à l'initiale, qui eut pour conséquence un groupement des syllabes par tranches de deux mots, en commençant par le début du mot.

Toutefois ces courants phonétiques que M. Safarewicz croit pouvoir restituer ne furent pas de longue durée. Si l'abrègement des finales se maintint et se développa jusqu'à aboutir aux résultats que l'on sait dans les langues romanes, le groupement des syllabes en tranches de deux mots ne fut ni universel, ni durable; et dès l'époque de Plaute, il aurait cessé d'être vivace.

Comme on le voit, M. Safarewicz ne répugne pas aux hypothèses audacieuses; et l'apparition, puis la disparition brusques des phénomènes qu'il invoque ont quelque chose d'un peu inquiétant. Du reste, son hypothèse ne rend pas compte de tous les cas d'abrègement iambique. Mais on le lit avec intérêt, parce qu'il est précis, bien informé, et qu'il voit clairement les faiblesses et les lacunes des théories de ses prédécesseurs. Il a de Plaute une connaissance approfondie, et on trouve dans son livre plus d'une remarque de détail intéressante. Certaines de ses scansion, ou de ses prosodies pourtant ne m'ont pas convaincu; je ne crois nullement à la possibilité d'un *beneficium* dans Persa 719, et Tri. 430 (p. 15 note); de même la scansion de Pseud. 544^a (p. 21) me laisse sceptique. Page 22, ce qui est dit de la prosodie des groupes *voyelle brève + muta cum liquida* n'est pas complet, et l'hésitation que l'on observe dans ces groupes (*āgrī* ou *ūgrī*, etc.) ne provient pas uniquement des

conditions phonétiques du latin, et de la « division facultative du groupe de *muta cum liquida* entre deux syllabes, même dans la langue parlée de l'époque de Plaute et de l'époque postérieure » (p. 22). En fait chez Plaute on ne connaît d'autre quantité que la brève dans le type *agrī* ou *pātrēm*, la coupe syllabique étant *ā|grī*, *pā|trēm*. Mais dans les composés du type *abrumpō*, *abripīō*, le sentiment de la composition rendait une telle coupe impossible, aussi la syllabe initiale était toujours longue. Ceci, joint au fait qu'en grec une syllabe de cette nature était commune

κεῖται δὲ νῆκρός περὶ νῆκρῳ, τὰ νομικὰ¹

a contribué à répandre chez les dactyliques la scansion indifféremment longue ou brève du type *agrī*, *pātrīs*:

quae pātribus pātres tradunt ab stirpe profecta²

et, par une analogie abusive, on est arrivé, pour éviter des groupes amétriques, à des scansions comme *multiplex*, ce qui supposerait, s'il s'agissait d'une prosodie phonétique, une coupe absurde *multi-plex*. Les dactyliques scandent indifféremment *agrī* ou *āgrī*, mais les règles de l'hexamètre leur imposent *āgrīcōla*, comme elles leur imposent *prōficiō*, mais *prōficiscor*. A vouloir expliquer toute la prosodie latine par la phonétique et la prononciation, on s'expose à de singuliers mécomptes.

A. ERNOUT.

50. LINUS BRUNNER. — *Entwicklung der Funktionen der lat. Konjunktion* DUM; Tübingen, H. Laupp jr, 1936; 110 pp. in-8°.

Cette dissertation inaugurale, écrite sous la direction de M. Manu Leumann, apporte un utile complément aux tra-

1. Sophocle, Antig. 1240.

2. Lucrèce, De Rerum Nat. IV, 1222.

vaux précédemment parus sur l'emploi de la conjonction *dum*. M. Linus a utilisé tous les exemples de *dum* conjonction depuis les plus anciens textes jusqu'à Horace, et tous les exemples de *-dum* enclitique que fournit l'époque archaïque; fondée sur un dépouillement total, son étude atteint à une précision plus grande que ses devanciers. Le travail se divise en deux parties d'inégale importance : la première, la plus courte, est consacrée à *-dum* enclitique (pp. 7-21); la seconde examine les deux fonctions principales de *dum* conjonction : fonction temporelle (pp. 22-77), fonction logique (78-105). M. Linus introduit de nombreuses subdivisions dans ces deux chapitres; je ne sais s'il n'a pas un peu trop raffiné sur les divers sens qu'il donne à la particule, et son vocabulaire ne me paraît pas toujours heureux : je n'aime pas beaucoup notamment les termes *conterminativum* (p. 24) et *coeffectivum* (p. 81). Toutes les acceptions de *dum* conjonction s'expliquent en partant du sens fondamental de simultanéité dans la durée, et cette simultanéité implique facilement une idée de cause : *en voulant t'aider, j'ai failli me perdre*, comme Tér., Andr. 822, *dum siudeo obesequi tibi, paene inlusi vitam filiae*, etc. Le reste est question de nuances.

Le difficile est d'établir le pont entre *-dum* enclitique et *dum* conjonction. M. Brunner a remarqué ingénieusement que le premier s'emploie souvent avec des verbes d'état ou duratifs *manedum, tacedum, sinedum*, « reste, tais-toi, laisse un certain temps. » C'est d'un emploi paratactique comme celui de *manedum, redeo* que serait issu l'emploi syntaxique *mane, dum redeo* (ou *redeam*). L'explication est séduisante, mais elle suppose sans preuve que l'emploi de *dum* avec les verbes duratifs est antérieure à l'emploi avec d'autres verbes perfectifs (ex. *surgedum*), et surtout avec d'autres mots (*quidum, nedum, primumdum*) où *dum* apparaît comme simple particule de renforcement. M. Brunner soutient que *nedum* n'a pas à l'origine de valeur subordonnante; je suis heureux de voir que sa thèse rencontre celle que j'ai exposée dans l'article *nedum* du Dictionnaire

étymologique. Par contre je ne saurais approuver son explication de *dūdum* par une forme redoublée **dumdum*, et je crois que personne ne le suivra.

Il est regrettable que l'auteur n'ait pas traité des rapports de *dum* avec *cum*; sans doute cette question l'eût-elle entraîné trop loin. Elle mérite pourtant d'être examinée. Souhaitons que M. Brunner, qui vient de nous donner une étude qui permet d'espérer beaucoup de lui, nous apporte un jour prochain ce complément nécessaire.

A. ERNOUT.

51. JOS. SCHRIJNEN u. Christine MOHRMANN. — *Studien z. Syntax d. Briefe d. hl. Cyprian* I^r Teil (Latinitas Christianorum Primaeva, fasc. V); Nimègue, Dekker et van de Vegt, 1936; XII-191 pp. in-8°.

J'ai déjà signalé dans ce *Bulletin* (t. 33, p. 66 et 67) les principes suivant lesquels, d'après M^{sr} J. Schrijnen, on devait étudier le latin chrétien des premiers temps, et l'application que M^{lle} Christ. Mohrmann avait faite de cette méthode à propos de la langue des sermons de saint Augustin. Poursuivant leurs recherches, les auteurs se sont attaqués cette fois à l'étude de la syntaxe des lettres de saint Cyprien; et cette première partie comprend, outre une courte introduction générale, l'examen de la structure de la phrase (*Satzaufbau*), de l'emploi des formes nominales, des adverbes et des prépositions, du comparatif et du superlatif, du pronom. Comme le montre la bibliographie très copieuse (p. v-xv), les auteurs n'ont négligé aucun moyen d'information, et la lecture du livre montre qu'ils ne se sont pas contentés d'écrire une simple monographie, mais qu'ils ont voulu donner l'origine des tournures et des constructions qu'ils examinaient. Leur étude, historique et comparative, acquiert par là une valeur précieuse: qu'on lise par exemple ce qu'ils disent, p. 14, de la phrase nominale et de la phrase verbale.

La syntaxe est sans doute la partie de la langue où il est le plus difficile de déceler des particularités caractéristiques d'une langue spéciale ; et la difficulté s'augmente, dans le cas présent, du fait que saint Cyprien a reçu une forte culture rhétorique, et que le style de sa correspondance n'a en général rien de « vulgaire ». Aussi n'y trouve-t-on que peu d'influences grecques ou hébraïques, et les différences avec la syntaxe classique sont le plus souvent celles qu'on rencontre un peu partout chez les auteurs contemporains, chrétiens ou profanes. Mais, à côté de ces phénomènes communs qui sont les plus nombreux, les auteurs ont relevé avec beaucoup de finesse certaines façons de parler plus particulières : ainsi *credere in* ; certains emplois de génitifs (p. 86), la recherche de l'abstraction, l'emploi fréquent de l'adjectif au lieu du génitif. Certaines remarques, comme par exemple sur l'emploi du pluriel, relèvent plus de la stylistique que la syntaxe proprement dite ; il est vrai que la limite est parfois difficile à tracer entre les deux domaines. Les recherches, nouvelles par leur tendance et leur esprit, de M^{sr} Schrijnen et de M^{lle} Mohrmann, méritent d'être suivies avec le plus grand soin par les philologues ; elles apportent une contribution précieuse à l'histoire de la langue latine.

A. ERNOUT.

52. *Passio Sanctarum Perpetuae et Felicitatis*, Vol. I, éd. Dr Cornelius Ioannes Maria Joseph VAN BEEK ; Neumagen, Dekker et van de Vegt S. A., 1936 ; 166* et 159 pp. in-8° + planches.

Historiens de la littérature chrétienne, hagiographes et latinistes seront reconnaissants à M. van Beek de l'édition qu'il apporte d'un texte célèbre de la martyrologie. Il y donne des collations corrigées des manuscrits déjà connus, il a pu trouver des manuscrits nouveaux ; il possède admirablement la bibliographie de son sujet, et aucune des ques-

tions que soulève celui-ci ne lui est étrangère, comme on le voit par le *conspectus librorum* méthodique qu'il donne pp. 1*-15* de la préface. Le texte latin et le texte grec sont publiés face à face pp. 5-53 ; puis viennent les deux rédactions des Actes, pp. 58-73 ; et enfin des *indices* complets : index des passages de l'Écriture, index des noms propres, index des mots grecs et latins. Ces derniers seront les bienvenus des philologues : sans apporter rien de bien nouveau, la langue des textes n'en contient pas moins nombre de particularités intéressantes : je note par exemple dans les Acta (Texte A), ch. III. 6 *et aspiciens ad nos vocavit ad se et dedit nobis omnibus de fructu lactis* (texte B *et dedit nobis de fructibus gregis*) ; ch. VI, 1 *cum parvulo eius qui erat ad lac* « avec son petit enfant qui était à la mamelle » (le texte B dit seulement *cum parvulo suo*, le texte de la Passio porte *filium infantem ad ubera*). On sait que la Passio proprement dite est un texte composite (cf. de Labriolle, *Hist. de la littér. latine chrétienne*, p. 144 et s.) ; une partie est due aux martyrs Perpétue et Saturus eux-mêmes ; le prologue et la péroraison sont d'un auteur différent, qui sans doute n'est autre que Tertullien. Il est curieux de voir dans un même texte le mélange de deux styles et presque de deux langues. Je ne sais si M. van Beek n'a pas cédé à un purisme excessif en éliminant du texte les « vulgarismes », attestés par les manuscrits, et dont il donne la liste, tant pour le latin que pour le grec, pp. 31*-42* ; certaines des formes qu'il cite comme incorrectes sont du reste à maintenir : ainsi *bucella* qui est à *bucca* comme *mamilla* à *mamma*.

M. van Beek, tout en réservant pour un second volume la question des rapports du texte latin avec le texte grec, nous indique dès maintenant la conclusion à laquelle il est arrivé : il est persuadé que les deux rédactions sont d'un même auteur (Préface, p. 90*). S'il parvient à le démontrer, il mettra fin à un débat qui a fait couler beaucoup d'encre, jusqu'ici sans grand résultat.

A. ERNOUT.

LANGUES ROMANES

(Voir aussi nos 47, 49.)

53. W. MEYER-LÜBKE. — *Die Schicksale des lateinischen I im Romanischen*, 82 pages, Hirzel, Leipzig, 1934 (Extrait des Berichte über die Verhandl. d. Sächs. Ak. d. Wissensch. zu Leipzig, Ph.-hist. Kl., 86 Band, 1934).

Excellente monographie d'un problème bien connu, exposé avec la maîtrise de l'auteur suivant la méthode qui a présidé il y a près de cinquante ans à sa *Grammatik der Romanischen Sprachen*. Si cet exposé n'apporte rien d'essentiellement nouveau, il pose le problème dans toute sa complexité et explique les développements dans la mesure où les données le permettent, suivant une méthode linguistique qui n'a rien perdu de son efficacité, comme on peut en juger par le présent travail.

O. B.

54. I. LAHTI. — *La métathèse de l'r dans les idiomes romans*, 244 pages, Helsinki, 1935.

M. Lahti, pour son premier travail, s'est attaqué à un problème délicat de phonétique générale et, en s'appuyant essentiellement sur des faits romans, a su poser les bases d'une construction à la fois solide et simple. Dans une première partie l'auteur définit nettement les divers types de métathèse et, après une critique judicieuse des explications qui ont déjà été proposées, avance les siennes propres. Il serait trop long de les reprendre ici ; nous renvoyons donc le lecteur à l'ouvrage. Les conclusions qui les résument p. 68 sq., sont appuyées sur un très riche relevé de formes

qui constitue la seconde partie. Ce relevé qui est critique manifeste certes quelque inexpérience : ainsi la forme *mor* (ou ses variantes), citée p. 190, issue de latin *molere*, ne remonte pas, comme il est dit, à *moudre*, mais s'est développée sans consonne épenthétique, les réserves faites sur *kro* « corbeau », p. 113, sont fondées; car c'est un mot d'origine germanique, cf. francique *hrôk*; *escargol*, *escarbol* n'ont rien à faire avec un latin *coculium*; il est à croire qu'il y eu quelque accident dans la mise en ordre des fiches, c'est évident pour *berloque*, etc. classé sous le mot gaulois *brennos*, p. 105, lequel *brennos* est d'abord cité quelques lignes au-dessus sous la forme *-brenno-* comme type étymologique d'anc. fr. *brenier*; ce qui est exact; mais le type *brin-* de la page suivante dont on ne nous dit pas d'où il vient est inutile, car *embrener*, *breneux*, etc., appartiennent aussi au type *brennos*. On aurait voulu en outre que M. Lahti renvoyât plus souvent dans sa discussion à cette seconde partie qui est à la base de ses raisonnements, sans qu'il le dise toujours assez précisément. Quoi qu'il en soit, l'essai de M. Lahti est une contribution utile à un problème important et un début prometteur.

O. B.

55. L. SAINÉAN. — *Autour des sources indigènes, études d'étymologie française et romane*, Firenze, Olschki, 1935, VIII-652 pages.

Ce gros livre posthume est une sorte de complément du grand ouvrage de Sainéan, *Les sources indigènes de l'étymologie française*, en deux tomes publiés en 1925, et déjà complété par un troisième publié en 1930. On connaît les principes que Sainéan a posés à la base de ses recherches. A côté du fond héréditaire que les langues romanes et spécialement le français doivent au latin, augmenté d'un lot important de mots d'origine germanique introduits par les

invasions, il existe une masse considérable de mots pour lesquels les étymologistes se sont évertués à trouver une origine soit latine, soit étrangère, et qui sont réellement de formation autochtone et populaire. Sainéan a vivement reproché aux linguistes, romanistes et autres, de s'attacher aveuglément à une méthode livresque, s'ingéniant à restituer des types imaginaires qui ne seraient réellement que des calques phonétiques des mots qu'ils étudient, et de ne pas saisir la vie profonde du langage. Métaphore usée (c'est-à-dire qui n'est plus sentie par la langue qui l'a reçue du parler populaire d'où elle est venue), création spontanée, toutes deux de caractère universel, par conséquent agissant aussi bien en tout lieu qu'à toute époque ; nature particulière du phonétisme des mots de cette origine, caractérisée par l'alternance des voyelles et de certaines consonnes, indépendance de ces mots à l'égard des règles phonétiques auxquelles ont été soumis les mots du fonds héréditaire, situation particulière de ces mots par rapport à la chronologie, un mot dû à une métaphore usée étant souvent attesté avant le mot populaire, qui lui a donné naissance et qui vit encore dans les parlers : tels sont les principes qui ont guidé Sainéan dans ses recherches et qu'il ne s'est pas lassé de répéter et d'opposer à la méthode dont il condamne la stérilité. En vérité il pose ces principes plus qu'il ne les développe, car sa dialectique est assez pauvre. Mais c'est sur ces principes qu'il a fondé les nombreuses explications étymologiques qui sont la matière de ses quatre gros livres et qui l'ont également inspiré dans ses études sur la langue de Rabelais et autres.

Le dernier volume paru l'an dernier, grâce à la piété filiale, est donc en somme le testament scientifique de Sainéan. A lire la table des matières, le titre des seize séries et des subdivisions de ces séries, où ne figure aucun nom propre, pourrait-on croire que l'on a à faire à un ouvrage de théorie ? En réalité c'est une suite de discussions provoquées par des livres nouveaux et que Sainéan venait de lire. Ce sont donc surtout des sortes de comptes rendus

critiques où Sainéan a examiné ces livres en les confrontant avec ses propres ouvrages, et, souvent, à la suite, des études de vocabulaire, pour montrer ce qu'il faut faire et ce que n'ont pas fait les auteurs visés. Sainéan a promené ainsi sa curiosité sur des domaines très nombreux, dépassant de beaucoup le domaine français et roman.

Il se plaint à maintes reprises d'avoir été méconnu et le livre a, en conséquence, souvent le caractère d'un plaidoyer *pro domo*. Mais Sainéan ne s'en tient pas à une défense légitime ; il est bien naturel qu'un savant défende ses idées. Il juge les autres, ce qui est également son droit, mais il le fait avec une sévérité exemplaire. Tout le monde en prend pour son grade, et les pages qu'il a consacrées à mon dictionnaire étymologique dans la treizième série ne sont certes pas adoucies par une petite note d'éloge de la page 462. Même si Sainéan vivait encore, je pense qu'une discussion serait inutile ; mais il serait inconvenant aujourd'hui de répondre. J'ai du reste la consolation d'être en fort bonne compagnie ; tout le monde n'a pas la chance d'être mis dans un même sac avec MM. Meyer-Lübke et Jud. Toutefois, ce qu'il faut dire, c'est que le présent volume n'apporte pas grand-chose de nouveau après les trois précédents, qu'il ne fait que répéter, aussi bien pour les principes, cela va de soi, que pour les exemples, sauf quelques faits nouveaux, de-ci de-là. Si les principes si souvent invoqués par Sainéan ne sont pas essentiellement faux, on sait que l'application qu'il en a faite soulève de grandes réserves. Sainéan s'est laissé entraîner par le maniement d'un matériel énorme et utilisé avec une critique insuffisante ; avec cela une complaisance sans frein à admettre comme évidentes des explications rapides. Faut-il en donner des exemples ? Sainéan critique l'étymologie que j'ai proposée avec de grandes réserves du mot *bourriche*. Il n'a peut-être pas tort de la repousser ; mais qui croira que *bourriche* soit une forme provinciale de *bourrique* ? C'est une forme imaginée et suivant une méthode que ne se permettraient pas ceux mêmes que Sainéan critique ; car les plus hardis reconstituteurs savent

qu'on ne fabrique pas du patois. A propos de *choyer*, que Sainéan considérait comme dérivé d'un nom de la chouette, qui serait connue pour sa tendre sollicitude pour ses petits, il rapproche l'allemand *den Kauzen streichen* où il est bien certain que *den Kauzen* ne signifie pas « la chouette ». Il est inutile de multiplier des genres d'exemples. Il ne faudrait pas méconnaître les services que Sainéan a rendus. Il y a beaucoup à retenir et de ses critiques et même de ses explications. Mais Sainéan a vu trop grand et il lui a manqué d'avoir un sens plus sûr de la réalité linguistique et d'être plus philologue.

Oscar BLOCH.

56. *Où en sont les études de français*. Ouvrage en six parties publ. sous la direction de M. A. DAUZAT, Paris (D'Artrey), 1935, in-8°, 344 p.

La revue « Le Français Moderne » a eu un bon succès. En partie grâce à la collaboration du maître de l'analyse du français moderne qu'est M. Leo Spitzer, les derniers fascicules étaient originaux et substantiels ; le programme faisait prévoir des exposés des travaux les plus récents publiés sur le français. Ces articles ont été demandés aux savants les plus compétents ; M. Dauzat, qui conduit la publication, a décidé de réunir ces articles en un volume à part. Le recueil ne répond malheureusement pas aux promesses de l'avant-propos et du titre. Les auteurs n'avaient pas été prévenus qu'on ferait un jour de leurs articles un recueil présentant un caractère systématique. On n'y trouvera pas de renvoi à des publications qui sont les plus neuves et les plus importantes de ces dernières années ni de programme pour les travaux les plus urgents. Les pages que M. Dauzat a consacrées au français régional et populaire ne fournissent aucun enseignement précis sur le travail à faire dans ce domaine et c'est une grave lacune. Car il suffit d'une obser-

vation superficielle pour reconnaître que d'une province à l'autre la prononciation et même en partie la grammaire, présente des différences appréciables : il y a là une doctrine à établir. L'étude de M. Brun sur le français de Marseille n'est pas signalée malgré ses mérites et bien qu'elle fournisse aux travailleurs un modèle du genre.

A propos des recherches étymologiques, M. Oscar Bloch aurait dû mentionner les hypothèses de M. Hubschmied et de M. Bertoldi, qui sont pleines d'originalité.

A. M.

57. F. BRUNOT. — *Histoire de la langue française des origines à 1900*. Tome VIII, 2^e et 3^e partie (Le français hors de France au XVIII^e siècle), Paris (A. Colin), 1935, in-8°, p. x-1209.

Ce volume amène l'histoire du français hors de France jusqu'au seuil de la Révolution. Deux traits caractérisent cette histoire. D'une part l'« universalité » du français a été constatée : il y a eu la question posée par l'Académie de Berlin et la réponse qui y a été faite par le discours de Rivarol qu'a couronné cette Académie ; d'autre part le rôle du français dans la préparation, la discussion et la rédaction des traités internationaux. M. Brunot, en parlant du discours de Rivarol et des ouvrages connexes, est amené à préciser le caractère de l'« universalité » du français : on voit que l'« universalité » consistait dans le fait que le français était admis et avait une situation dominante dans les cours de l'Europe. La ruine de la monarchie capétienne a été funeste à ce rôle du français ; mais elle avait laissé subsister l'usage du français comme langue diplomatique universelle ; cet usage a persisté durant le XIX^e siècle et jusqu'au traité de Versailles. On regrettera que cet usage du français n'ait pas été mentionné et critiqué, car les inconvénients qui sont résultés de cet abandon auraient

mieux que toutes les louanges fait ressortir l'utilité d'une langue diplomatique commune.

La façon dont M. Brunot possède et domine l'histoire externe du français le conduit à en couper l'exposé de la manière la plus propre à faire ressortir les faits essentiels. Il s'arrête au moment où le français va cesser, par le fait des événements, d'être la langue des cours, et, par là, de la haute société dans la plus grande partie de l'Europe et, en conséquence, des hommes les plus distingués et les plus cultivés. Comme dans les volumes déjà parus de son histoire, il a opéré sur des faits nombreux, précis et éclairant toutes les faces de la réalité.

A. M.

58. G. GOUGENHEIM. — *Éléments de phonologie française. Étude descriptive des sons du français au point de vue fonctionnel*. Strasbourg (publ. de la Faculté des Lettres), 1935, in-8°, 134 p.

Les voyelles françaises offrent en grand nombre des nuances dont les analyses délicates de la phonologie montrent l'importance dans la langue. Le petit livre de M. Gougenheim répond à un besoin ; rien de pareil n'avait encore été fait. Il sera utile aux étudiants qui s'intéressent à la structure du français. Un défaut qu'on y pourrait signaler consiste en ceci que les détails de la langue actuelle n'y sont pas mis suffisamment en valeur. Il lui arrive de se servir de faits périmés ; ainsi, p. 27, il recourt à des prononciations dont il constate le caractère archaïque. Un Français qui aujourd'hui prononcerait *kroyās*, *āvoyé*, *noyé* comme le voulait Littré surprendrait ; l'auteur déclare lui-même que pareil usage est abandonné. Il a cité une prononciation *siué*, qui n'existe plus et ceci le justifie de n'avoir pas invoqué une prononciation *süeur*, à laquelle on aurait pu penser, mais qui est périmée ; la formation de *süeur* avec le

suffixe *-eur* ne répond pas au sens actuel du français ; un suffixe *-eur* ainsi employé ne joue pas de rôle dans le français d'aujourd'hui où *douleur* ne se trouve en face d'aucun verbe et où *chaleur* n'est pas analysable.

A. M.

59. *Conférences de l'Institut de linguistique de l'Université de Paris*, III, année 1935. Paris, Boivin, in-8°, 56 pages.

Les trois conférences de 1935 touchent au français, mais toutes trois posent des questions de méthode générale.

En tête, une page de A. Meillet rappelle le fait important des ressemblances de structure qu'on observe entre des langues d'une même région, même lorsqu'elles n'appartiennent pas au même groupe génétique.

L'exposé d'Édouard Pichon est intitulé *Structure générale du français d'aujourd'hui*. Ce n'est pas un tableau complet, pour lequel la place aurait manqué ; mais sur chaque catégorie de faits, structure phonétique, structure « morpho-syntactique », lexique, l'auteur met en relief ce qui lui paraît le plus important, et aussi ce qu'il a spécialement étudié de manière neuve dans son grand ouvrage descriptif en collaboration avec J. Damourette. On a ainsi, heureusement, une espèce de vue cavalière très brève sur cet ouvrage touffu et, comme on sait, hérissé de termes techniques nouvellement inventés : Éd. Pichon montre ici (comme il l'a fait aussi ailleurs) qu'il peut expliquer clairement ses idées et ses constatations sans recourir à cette nomenclature rébarbative.

Retenons comme un exemple heureux de la méthode de l'auteur le développement sur les désinences verbales du français : il montre que les pronoms courts préposés ne sont pas aussi agglutinés qu'on le dit souvent, qu'ils manquent dans d'assez nombreuses circonstances, et qu'en consé-

quence les finales *-ons*, *-ez* ont leur pleine utilité et n'ont pas de raison d'être menacées de disparition.

Éd. Pichon a une idée d'ensemble, à savoir que le français normal est essentiellement la chose de la classe cultivée ; que celle-ci, inconsciemment, innove souvent ou perpétue d'anciens tours non admis par la grammaire scolaire ; et que c'est précisément à elle de s'opposer à l'académisme, aussi bien pour la grammaire que pour le vocabulaire. En fait, il faudrait élargir la notion de classe cultivée, et non pas la borner, comme a tendance à le faire l'auteur, à la « bonne société ». Tout individu ayant le français non dialectal comme langue maternelle et qui a acquis l'usage correct de la langue écrite est un sujet valable d'observation et un acteur valable de l'évolution, même s'il doit être rangé par ailleurs dans le « menu peuple ». Les oppositions de classe, qui existent, restent à étudier ; il semble qu'elles se manifestent avant tout dans l'usage de l'orthographe, et dans le vocabulaire qu'on peut dénommer intellectuel, non dans l'usage grammatical. Il se produit des « contagions », des « influences d'ambiance » même chez de jeunes bourgeois ne fréquentant pas l'école primaire et vivant beaucoup plus avec leurs parents qu'avec le personnel domestique.

Au total, tous ceux qui s'intéressent au français « langue vivante » devront prendre garde aux études résumées ici.

L'exposé d'Oscar Bloch sur la *Dialectologie gallo-romane* donne une bonne orientation sur les explorations déjà faites, et en particulier sur l'œuvre capitale de Gilliéron, et montre ce qui reste à faire. Les exemples pris à l'expérience propre de l'auteur, qui est précise et variée, sont souvent savoureux, toujours instructifs. Un point important (p. 37-8) est que le recul des patois devant le français n'est pas aussi rapide et radical qu'on le croit généralement.

Ajoutons que par la suite O. Bloch a inauguré à la radio, de manière très claire, de petits exposés, et que l'Institut et la Société de linguistique auront désormais à persévérer dans ce contact avec le public.

La mise au point de A. Dauzat sur *La toponymie française, ses méthodes, ses résultats* est claire de plan et éclairée de bons exemples : ici aussi on a, utilement, un aperçu sur tout ce qui n'est pas encore fait, alors que la méthode de travail est déjà suffisamment au point.

Marcel COHEN.

60. Miss M. K. POPE. — *From latin to modern french with especial consideration of anglo-norman, phonology and morphology*, Manchester University Press, 1934, xxix-571 pages.

L'ouvrage de Miss Pope est digne de tout éloge. La matière qui en fait l'objet, à savoir la phonétique et la morphologie du français depuis l'origine de la tradition littéraire, est étudiée avec une précision et une richesse de faits qui feront de cet ouvrage un livre de chevet. Après une première partie de 48 pages qui donne l'essentiel sur l'histoire externe du français, vient l'étude de l'évolution phonétique du français, minutieuse et complexe comme est la réalité. Mais pour en faciliter la compréhension, miss Pope a d'abord consacré une importante introduction à la classification des sons, à un bon exposé des causes diverses des changements phonétiques et à un résumé des principaux changements aux principales périodes de l'histoire du français. Ceux-ci sont ensuite étudiés suivant les conditions qui les ont causés, changements spontanés, changements conditionnés par l'accent, la palatalisation, la nasalisation, etc. Puis vient un exposé utile de l'histoire et de l'importance de l'orthographe. Le plan de l'étude morphologique s'imposait et n'appelle aucune observation. Deux tableaux des changements phonétiques et des verbes avec leurs principales formes, accompagnés de références aux paragraphes qui traitent des sons, des mots ou des formes, constituent d'excellents résumés synoptiques.

Ce n'est donc pas tant le plan de l'ouvrage qui en fait l'intérêt que la qualité du détail. Une histoire du français, comme l'est celle de Meyer-Lübke, est plus originale. Mais il est visible que cet ouvrage de miss Pope a été préparé de longue main. C'est le résultat d'une longue pratique de la matière. Miss Pope a eu l'heureuse idée de faire aux dialectes une place importante dans le cours de l'ouvrage et de le terminer par un résumé de leurs particularités, en s'arrêtant davantage sur l'anglo-normand, comme le titre l'annonce. La connaissance que miss Pope a acquise de notre ancienne littérature et des nombreuses études de détail qui ont été consacrées à l'histoire du français contribue à donner à son ouvrage un caractère vivant qu'ont rarement les manuels de ce genre. On peut ne pas partager l'opinion de miss Pope sur l'explication de tous les faits qu'offre la matière. L'histoire du français et de ses dialectes est chose terriblement complexe, et si riches que soient nos sources, sur beaucoup de point elles sont, on le sait, insuffisantes à beaucoup d'égards. Par habitude d'esprit miss Pope voit plus l'histoire des sons que celle des mots. Mais telle réserve qu'on pourrait faire sur un point de détail, comme cela arrive du reste à propos de toute étude, ne diminue en rien la valeur de cet ouvrage dont le plus bel éloge qu'on puisse en faire, c'est que de toute évidence c'est l'œuvre de toute une vie.

O. B.

-
64. V. BUBEN. — *Influence de l'orthographe sur la prononciation du français moderne*, Travaux de la Faculté des Lettres de l'Université Komenský à Bratislava, 1935, 244 pages

Personne n'ignore l'influence considérable que l'orthographe du français moderne exerce sur la prononciation; personne n'ignore les insuffisances et les incohérences de cette orthographe et les troubles qui, par suite, altèrent la

prononciation. Mais la lecture de l'excellent ouvrage de M. Buben sera une sorte de révélation pour le lecteur même averti. En effet M. Buben a fait un relevé très riche de mots dont il a analysé et classé les divers signes orthographiques; et, en étudiant ces divers signes, il en montre les imperfections et le retentissement de ces imperfections sur la prononciation. Non seulement celle-ci a depuis le xvi^e siècle subi des modifications imputables uniquement à l'orthographe, ce qui est déjà en soi assez grave, mais dans un nombre considérable de mots elle est dans un état d'incertitude presque incroyable. Pour le prouver, M. Buben a utilisé les indications données par un certain nombre de lexicographes et de phonéticiens; s'il en avait allongé la liste, il n'aurait fait que multiplier la liste des désaccords. Sans doute toute grande langue présente nécessairement quelque flottement dans sa prononciation; mais à ce flottement dû à la nature des choses s'ajoute pour le français celui qui résulte de l'orthographe incohérente établie peu à peu depuis le xvi^e siècle et dont M. Buben nous fait défiler tous les avatars. Certes il y a une grande part de vérité dans la réflexion de M. Bally que le français est une langue faite pour l'œil, mais M. Bally sait par expérience que l'œil est pour notre langue trop souvent un traître; je fais allusion à l'incertitude qui règne sur la prononciation du nom même de M. Bally, en raison de son orthographe. Sans doute aussi cette incertitude atteint en grande partie des mots rares, vieux ou des noms propres, souvent étrangers. Mais n'est-ce pas pour ces mots que l'orthographe devrait nous renseigner le plus exactement? Pour être juste, il faut dire que M. Buben s'est laissé parfois entraîner et attribue à l'influence de l'orthographe des faits de prononciation qui ont une autre origine. Le doublet *Faure* et *Favre* dans le Midi est certainement dû à un double développement phonétique, et l'on croira difficilement que le futur *aurai* vient probablement d'une fausse lecture pour *avrai*, bien que cela ait déjà été soutenu, cf. p. 104, note 158. Ce qui est dit p. 92 de la terminaison *-ine*, en face de *-in*, terminaison qui aurait

tendu à devenir *-èn-* comme dans *humain, humaine*, et qui aurait été rétablie en *-in-* sous l'influence de l'orthographe ; paraît peu vraisemblable. Dans la masse des matériaux réunis par M. Buben quelques-uns ne sont pas exacts ; je ne sais où M. Buben a appris que beaucoup de français prononcent le *t* final dans *il cherchait* et *ils avaient constitué*, cf. p. 200 ; il est inexact que l'*f* de *neuf* tombe dans *neuf haches*, cf. p. 174 ; ce qui est indiqué p. 122, note 199, p. 123 et p. 124 sur la prononciation de *x* dans les noms de lieu lorrains et franc-comtois, à propos de *Laxou, Maxéville, Xertigny, Pouxoux* et *Luxeuil* n'est pas conforme à l'usage local ; je n'ai rien à dire concernant les deux premiers noms contre ce qu'en rapporte M. Bruneau, mais il est certain que la seule prononciation de *Xertigny, Pouxoux* et *Luxeuil* est avec *ks* ; il en est de même de la place *Maxonrupt* à Remiremont et du petit village de *Maxonchamp*, dans le voisinage de cette ville ; je n'ai jamais entendu une autre prononciation dans cette région où j'ai été élevé, et l'on rirait au nez de celui qui prononcerait ces noms avec un *s* (dans *Xertigny* *s* s'entend aussi). La conclusion du livre est aussi sage que le livre est bien fait ; il complète heureusement l'ouvrage de M. Beaulieux, *Histoire de la Formation de l'Orthographe Française*.

Oscar BLOCH.

62. K. MICHAËLSON. — *Études sur les noms de personne français d'après les rôles de taille parisiens* (rôles de 1292, 1296-1300, 1313) ; II, *Lexique raisonné des noms de baptême* : A-B ; Uppsala, 1936 (Recueil de travaux publié par l'Université d'Uppsala), viii-157 pages.

Dans un premier fascicule publié en 1927, M. Michaëlsen a montré l'intérêt et l'importance de ces précieux rôles pour l'histoire des noms de personne français où l'on voit en effet le nom personnel tendant à se fixer comme nom de famille et le surnom tendant à devenir nom ; on y voit aussi quels

étaient les noms préférés à cette époque et comment cette préférence, en multipliant les personnes portant le même nom, devait amener l'établissement du nom de famille joint au prénom. Dans le deuxième fascicule M. M. commence l'étude détaillée et étymologique de chacun des noms de baptême, en laissant de côté ceux des Lombards et des Juifs qui n'ont en effet qu'un intérêt secondaire dans le cas présent. Le travail de M. M. est à la fois fondé sur une solide information et construit suivant une méthode prudente qu'on ne peut que louer. Vouloir trouver une étymologie à tous les mots est particulièrement dangereux en matière d'onomastique et l'auteur se garde prudemment de ce danger. Du reste la plupart des noms étudiés dans ce fascicule permettent une explication assez sûre. On ne manquera pas d'être frappé du grand nombre de noms d'origine germanique que contient la série des noms commençant par A et B ; comme il est probable qu'il en est de même dans la suite, il en résulte que, à la fin du ^{xiii}^e siècle, les Français de la région parisienne (et il doit en être de même dans les autres régions de la France du Nord et sans doute aussi dans celle du Midi) continuaient à donner une préférence marquée pour les noms importés par les conquérants germaniques ; on remarquera aussi que depuis beaucoup de ces noms ont disparu en partie devant les noms du calendrier chrétien. Quand M. M. aura achevé l'étude raisonnée de chacun des noms, il en tirera un certain nombre de conclusions qui ne peuvent manquer d'être importantes. Pour y arriver, il sera sans doute obligé de raccourcir les notes consacrées à chaque nom ; il pourra le faire sans dommage, car il semble que, dans ce premier fascicule, il se soit laissé entraîner dans des discussions parfois un peu longues et qui prennent le caractère de digressions ; en tout cas il n'est pas nécessaire de citer et de discuter toutes les hypothèses qui ont été émises, même celles qui ont été jetées à la légère : il ne faut pas avoir la superstition de l'imprimé.

O. B.

63. O. BLOCH et GEORGIN, *Grammaire française* (classes de 6^e et de 5^e); Paris, Hachette, 1936, in-12, 176 p. — BRU-NEAU et HEULLUY, *Grammaire française* (classe de 6^e); Paris, Delagrave, 1936, in-12, 287 p.; (classe de 5^e), 415 p. — MICHAUT et SCHRICKE, *Grammaire française*, Paris, Hatier, 1936, in-12, 596 p. — *Grammaire Larousse du XX^e siècle*, Paris, Larousse, 1936, in-12, 467 p.

Ceux qui ont fait leurs études il y a une cinquantaine d'années et même plus récemment doivent se rappeler quelle sorte de grammaire française leur a été enseignée aussi bien dans l'enseignement secondaire qu'à l'école primaire. Les exercices portaient principalement sur les exceptions ou les difficultés orthographiques, le pluriel en *-x* des noms et des adjectifs en *-al*, etc., celui des noms composés et des noms propres, celui des adjectifs *même*, *quelque*, *tout*, naturellement les règles d'accord des participes passés, l'orthographe du féminin des noms et des adjectifs terminés au masculin par *t* ou *n*, celle des différentes formes des verbes en *-eler* ou *-eter*, etc. C'est l'époque où règne la grammaire de Larive et Fleury, qui peut servir de symbole. N'oublions pas que l'étude de la phrase consiste alors dans l'analyse logique qui ramène tous les verbes au verbe substantif et au participe présent du verbe décomposé et restitue dans tous les groupes qualifiés de propositions tous les termes non exprimés.

Bien que la pédagogie ait suivi lentement les progrès de la linguistique, et qu'aujourd'hui même elle les ignore en partie, que même, pour des vues d'ordre pratique, elle ait apporté dans la terminologie des modifications malheureuses (par exemple l'exclusion des mots substantif et voix), cependant elle n'est pas restée complètement sourde à l'enseignement de Bréal, de Brunot et d'autres maîtres. Les auteurs des grammaires destinées à l'enseignement secondaire ont appris à ne plus confondre le fait orthographique et la réalité linguistique. La plupart signalent les insuffisances et

les défauts de l'orthographe du français. Quelques-uns osent dire que l'*e* dit féminin et l'*s* du pluriel ne marquent plus le genre et le nombre qu'orthographiquement. L'histoire du français est mieux connue et contribue à présenter les faits grammaticaux sous un aspect plus intelligible. L'excellent philologue qu'était L. Sudre a publié chez Delagrave il y a une cinquantaine d'années une série de grammaires où l'explication historique tenait une place appréciable. Cependant M. Brunot faisait une critique sévère de la classification traditionnelle des faits grammaticaux et proposait dans *La Pensée et la Langue* une méthode fondée sur les notions que la langue cherche à exprimer grammaticalement et non plus sur les formes auxquelles elle a recours. Cette méthode hardie et, à certains égards, féconde, n'a pas été suivie complètement ; ce n'est pas seulement parce qu'elle renversait la méthode antérieure ; mais l'adaptation aux besoins de l'enseignement en est très délicate, et elle soulève une grave question de principe. Toutefois, en mettant l'accent sur le sens des formes et des constructions, M. Brunot a rendu un immense service et fait reculer le vieux formalisme. Des incompetents lui ont reproché d'accueillir toutes les innovations, même les plus vulgaires. C'est tout à fait inexact ; mais un observateur de la langue, qui n'écrit pas un ouvrage dogmatique, ne peut pas fermer les yeux sur la réalité, même celle qu'il n'approuve pas. Ainsi les auteurs de grammaire ont appris à ne pas se contenter de formuler des règles, mais à les expliquer, et à analyser d'une façon plus réaliste les usages de la langue écrite et à en rapprocher ceux de la langue parlée que les anciennes grammaires ignoraient à peu près complètement. Dans la langue écrite elle-même ils ont appris à rechercher la valeur des constructions. D'autre part le développement de la stylistique, grâce aux ouvrages de M. Bally notamment, a exercé une action heureuse et amené les auteurs de grammaires à considérer les diverses manières d'exprimer les mêmes notions, c'est-à-dire à se rapprocher du point de vue de M. Brunot. Ainsi la grammaire de Radouant

(Hachette), celle de M. Yvon (Belin), les toutes récentes de M. Bruneau (Delagrave) et la Grammaire Larousse du ^{xx}^e siècle font une large place à l'étude des équivalents. Il n'est pas douteux que ces nouvelles grammaires soient plus vivantes. On a en outre renoncé au moins en partie à construire les exemples pour justifier les règles, et l'on s'efforce d'appuyer les prescriptions normatives sur l'usage observé chez les écrivains, en faisant une place substantielle à ceux du ^{xix}^e et même du ^{xx}^e siècle. Sur ce point, M. Michaut, dans la grammaire qu'il a publiée chez Hatier, s'est contenté de trop peu, au point de donner des exemples d'auteurs sans nommer ceux-ci. La grammaire de l'Académie française, dont nous avons parlé ici-même lors de sa parution, n'avait pas à procéder ainsi, et son infériorité ne vient pas de là. Toutefois les auteurs de grammaires feront bien de ne pas se laisser entraîner par le goût de l'actualité et de choisir des exemples qui auront un autre mérite que d'être signés d'auteurs contemporains. Traditionnellement la grammaire française à l'usage des classes secondaires étudie l'origine du vocabulaire et notamment la formation des mots. Sur ce point le progrès de la grammaire historique se fait sentir; mais on se contente encore trop de rapprochements formels, surtout en ce qui concerne les suffixes et les préfixes, et l'on continue à mêler les mots formés en français même et ceux qui ont été repris tels quels au latin. La distinction est souvent délicate à faire, mais elle est faisable et doit être faite. D'autre part, sous l'influence de l'étude du latin, on se défait difficilement de la mauvaise habitude d'interpréter les faits du français d'après leurs correspondants latins; c'est notamment sensible dans la manière dont on expose l'interrogation indirecte. Il est une habitude traditionnelle, ailleurs que dans les grammaires scolaires, d'étudier successivement les diverses espèces de mots au point de vue morphologique, puis, leurs emplois syntaxiques, et en dernier lieu la phrase. Au contraire la plupart des grammaires françaises exposent ensemble, avec raison, dans la mesure du possible, les

formes et leurs emplois. En ce qui concerne la phrase, M. Bruneau et la grammaire Larousse, partant du principe qu'on parle par phrases et non par mots, étudient la phrase avant les mots. Ni scientifiquement ni pédagogiquement je ne crois que cela s'impose, ni que cela présente de grands avantages. Aussi, dans la grammaire que je viens de publier chez Hachette avec M. Georgin, nous avons jugé inutile de ne pas nous conformer à l'ordre habituel. On sait que l'étude de la grammaire française est liée étroitement à celle de l'analyse. Analyse grammaticale et analyse logique, c'est-à-dire analyse des mots isolés et celle des éléments de la phrase, appelés propositions, sont considérées comme fondamentales. Elles constituent en effet un exercice d'une valeur incontestable pour donner aux élèves des habitudes de précision et de finesse. Mais on sait aussi que le langage n'est pas uniquement logique, que l'analogie joue un rôle prépondérant dans le développement de la syntaxe et qu'ainsi l'analyse se heurte à des constructions que l'histoire explique, mais dont les éléments ou les rapports ne se laissent pas ramener à des formules de caractère logique. Déceler ce que cachent les nombreux *que* du français est à peu près impossible quand on s'en tient à l'état présent de la langue. On sait aussi quelle difficulté offrent les phrases à verbe dit impersonnel ou pris impersonnellement avec ce qu'on appelle le sujet réel et le sujet apparent. L'analyse des propositions est particulièrement ardue. Les auteurs ne sont pas même d'accord sur ce qu'il faut entendre par le terme proposition. La décomposition d'une phrase en propositions apparaît singulièrement arbitraire. On fera sans doute un notable progrès le jour où on renoncera à ce terme et où on décomposera la phrase en sous-phrases. Encore faudra-t-il s'entendre sur la portée à donner à ce terme. Il y a aussi bien du désaccord sur ce qu'il faut appeler une ellipse.

En tout cas, on peut constater que la grammaire française qu'on enseigne aujourd'hui a fait des progrès importants. Sans oublier qu'elle doit être normative, puisqu'elle

est destinée à des élèves, elle s'efforce de donner de la langue une image plus vivante que par le passé et d'apprendre aux élèves à la fois les richesses et un maniement sûr de notre langue. Mais il importe qu'on n'oublie pas que toute langue a une grammaire fondée sur des formes particulières qui entraînent des emplois particuliers et que la stylistique et la psychologie ne sont pas de la grammaire. Sans aucun doute ces deux sciences apportent à l'étude de la langue un précieux appoint. Mais il y aurait danger à noyer la grammaire dans les explications psychologiques et les finesses stylistiques. Les immenses services que rendent les travaux de MM. Damourette et Pichon doivent être connus des maîtres. Mais l'enseignement destiné à des élèves doit être clair, ramené à des principes simples; il doit éviter une subtilité qui n'est pas faite pour l'esprit de jeunes élèves, ni même de grands, parce qu'elle risque de faire perdre de vue l'essentiel, et d'amener une confusion entre la règle générale et l'usage individuel.

O. BLOCH.

64. *Studier i modern Sprakvetenskap (utgivna av Nyfilologiska Sällskapet i Stockholm)*, XII, 210 pages, Uppsala, 1934.

Parmi les articles qui forment le volume de 1934, il convient de citer spécialement celui de M. A. Lombard sur *le groupement des pronoms personnels en italien*, groupement qui prend dans cette langue des formes très variées, que M. L. étudie avec un grand soin dans leur histoire, un deuxième de M. Nordfelt sur *les emprunts français en suédois* (qui a l'inconvénient pour les romanistes d'être rédigé en suédois) et enfin, de M. Staaff, quelques notes (qui auront une suite) sur des difficultés que présente la fameuse farce de Maistre Pierre Pathelin.

Oscar BLOCH.

65. MIS FL. EDLER. — *Glossary of mediaeval terms of business, italian series 1200-1600*, The mediaeval Academy of America, Cambridge, Mass., 1934, xx-430 pages.

Important travail fondé essentiellement sur un lot considérable de livres de commerce provenant de la famille Medici de Florence et déposé par un généreux Américain à la bibliothèque de l'Université de Harvard. Ces livres s'étendent du début du xv^e siècle au milieu du xvi^e siècle. L'auteur du glossaire a enrichi les renseignements que fournissent ces documents par d'autres sources dont la liste est donnée en tête de ce glossaire. Étant donné le rôle que les commerçants et les banquiers italiens ont joué en Europe au moyen âge et à l'époque de la Renaissance, ce glossaire rendra de grands services pour l'histoire des termes dont ils se servaient et en Italie et dans les pays voisins. Ainsi, *accomandita* qui a donné le français *commandite* est attesté en 1492, et *accomandigia* l'est déjà en 1345, ce qui confirme l'explication (que j'ai admise dans mon DE.) que *accomandita* est refait d'après *accomandigia*, celui-ci pris au français *commandise*. Monte au sens de « capital », que contient notre mot *mont-de-piété*, est courant depuis le xv^e siècle. L'emprunt de *commandise* montre que les commerçants italiens établis en France empruntaient aussi au français; on en voit d'autres preuves dans ce Glossaire, ainsi l'emprunt de *quitanza*, attesté en 1305, et créé en français dès le xii^e siècle au sens de « exemption ». On est surpris de ne trouver pour le mot désignant la banque que le masculin *banco*, alors que *banque* est attesté depuis 1458 en français et représente un féminin *banca*. Cette forme devait être usitée surtout dans les milieux génois. L'absence du mot dans le glossaire étonne, de même que celle de *banca rotta*; cela tient sans doute à ce que le glossaire est fondé sur des documents de Florence et que ceux de Gênes, sans en être absents, y ont moins de place.

O. B.

66. G. BOTTIGLIONI. — *Atlante linguistico etnografico italiano della Corsica*. Introduzione, 229 p. in-8. L'Italia Dialettale, Pisa, 1935.

M. Bottiglioni a commencé en 1932 la publication d'un atlas à la fois ethnographique et linguistique de la Corse, dont quatre volumes sont déjà parus, et qui occupera une place considérable dans la série des atlas linguistiques nés de l'œuvre de Gilliéron. On sait qu'il avait commencé lui-même à publier un atlas de la Corse dont l'enquête, bien que plus étendue que celle de l'*Atlas linguistique de la France*, était fondée sur les mêmes principes que ceux qui sont à la base de celui-ci, et dont l'enquêteur avait été aussi Edmont. 499 cartes, dont la dernière est *l'étain, étamer*, avaient été publiées avant la guerre de 1914-1918 ; on ne prévoit pas en ce moment quand et si la suite paraîtra. C'est pourtant l'existence de l'enquête faite par Gilliéron qui a décidé MM. Jaberg et Jud à ne pas comprendre la Corse dans le champ de leur enquête pour l'établissement de leur atlas de l'Italie. M. Bottiglioni a pensé au contraire qu'on ne pouvait pas attendre une publication problématique ; de plus la conception notablement différente qu'il a de ce que doivent être la préparation et l'établissement d'un atlas linguistique justifie sans plus son entreprise. Aux 44 points que Gilliéron avait choisis, M. Bottiglioni n'en a ajouté que cinq, et, par la force des choses, bien qu'il connût mieux le terrain, la majorité des centres enquêtés est la même. M. Bottiglioni a étendu l'enquête non seulement, comme l'avait fait Gilliéron, à la partie voisine de la Sardaigne, Gilliéron s'en étant tenu à un seul point, M. Bottiglioni en ayant visité deux ; mais il l'a en outre complétée par les parlers de l'île d'Elbe et de quatre points de la province de Lucque et de la Versiglia, en Italie, en face de la Corse. En effet un des problèmes soulevés par les parlers de la Corse, c'est leurs rapports avec ceux de la Sardaigne d'une part et de la Toscane de l'autre.

Ce qui fait la nouveauté de l'ouvrage de M. Bottiglioni, c'est la méthode qu'il a suivie pour son enquête et le but qu'il s'est proposé. Et précisément l'importante introduction que nous signalons est destinée en partie à les justifier. M. Bottiglioni appartient à l'école italienne de M. Merlo (dont l'organe est l'*Italia dialettale*), école qui soutient que l'atlas linguistique d'un pays doit être préparé non pas par un seul enquêteur, comme a été fait celui de la France, mais par une série de spécialistes régionaux, particulièrement versés dans la connaissance de la région dont ils relèvent les parlers. D'autre part, quelles que soient les améliorations que MM. Jaberg et Jud ont légitimement apportées au questionnaire en vue d'atteindre plus d'exactitude et de richesse d'informations, la méthode de leurs enquêteurs est en principe la même que celle d'Edmont, telle que l'a conçue Gilliéron. On s'efforce de saisir le premier jet spontané du patoisant, quitte à signaler ses hésitations et ses rectifications, mais en se proposant de ne l'influencer d'aucune manière. Enfin la plupart des questions portent sur des mots isolés pour que le patoisant donne son attention sur la notion ordinairement concrète qui est l'objet de chacune d'elles. Au contraire M. Bottiglioni ne veut pas se contenter de relever le parler individuel du témoin choisi dans telle localité ; il veut atteindre à travers le parler de ce témoin la moyenne du parler de la localité dont il a été choisi comme le représentant. Par conséquent, M. Bottiglioni admet les corrections faites par le témoin ou d'autres personnes qui assistent à l'enquête, et cette enquête d'une durée d'environ une semaine permet évidemment de pousser loin l'étude de chaque parler. De plus pour que le parler soit le plus proche possible de la réalité, M. Bottiglioni a fondé son enquête uniquement sur des phrases qui sont publiées dans l'introduction et qui atteignent le nombre de 1950. Il n'est pas contestable qu'à certains égards cette méthode a des avantages, car la phrase est plus naturelle que le mot isolé. Toutefois, après avoir moi-même fait de nombreuses enquêtes, je ne puis pas passer sous silence les dangers que comporte

le principe de la rectification admis par M. Bottiglioni. Tout ce qui me paraît admissible, c'est que l'on rejette purement et simplement une réponse qui paraît fautive et qu'on ramène la question à un autre moment plus propice. M. Bottiglioni montre bien les inconvénients que peut présenter l'utilisation des gestes ou des dessins ou photographies. Mais on ne saisit pas toujours nettement comment lui-même opère avec ses témoins. Il est sous-entendu, je pense, qu'il propose à chacun d'eux la phrase à traduire dans leur patois, exception faite de certains proverbes dont il a demandé l'équivalent ou de phrases à compléter. M. Bottiglioni a adopté l'italien comme langue d'enquête, alors qu'Edmont avait pris le français; peu importe, du reste, pour la Sardaigne et la Toscane, l'italien s'imposait.

L'introduction contient en outre sur les localités et sur les témoins des précisions illustrées par des photographies des lieux et des personnes.

Quant à l'atlas lui-même, il est admirable. Les réponses données en phrases ou portions de phrases et accompagnées d'utiles commentaires et de nombreux dessins (il y a même de grands dessins de la dimension d'une carte qui donnent des scènes de la vie locale, comme le fameux vocero) sont transcrites sur des cartes qui donnent d'une façon discrète pour l'œil le relief et les principaux cours d'eau.

Ainsi se poursuit avec les progrès dus à l'expérience et les différences dues aux pays étudiés et aux conceptions des auteurs l'œuvre créée par le génie de Gilliéron et dont la fécondité s'avère toujours plus grande.

O. BLOCH

67. *Buletinul Institutului de filologie română « Alexandru Philippide »*. Director : Iorgu Iordan. Volumul II (1935). Iași, in-8, iv-317 pages.

Comme il arrive pour la plupart des revues, le deuxième volume est en progrès sur le premier : augmentation du

nombre des pages, collaborateurs nouveaux, problèmes abordés plus variés.

M. Găzdaru publie des notes trouvées parmi les papiers du regretté Philippide : Témoignages sur le roumain avant le xiv^e siècle. M. H. Mihăescu discute les rapports entre quelques variantes « vulgaires » dans les manuscrits latins et leurs reflets romans. M. Gr. Scorpan passe en revue les différentes opinions émises sur la prononciation de la graphie *ea* en roumain du xvi^e siècle (mais sans mentionner l'important article de M. Rosetti, *B.S.L.*, XXIX (86), p. 24 et suiv.); il n'en dégage aucune conclusion ferme. (On trouve, p. 36, note, des idées erronées sur le védique : ce serait « une langue écrite à une époque ignorant le pédantisme et sans tradition littéraire ».) M. Iordan étudie, dans un long article de 80 pages, les « formes mixtes dans la conjugaison roumaine » : bon nombre de verbes ont des formes appartenant à deux et même à trois conjugaisons en même temps. Il s'agit de formations analogiques, mais aussi d'une tendance à simplifier et à unifier la flexion verbale.

M. Gr. Ivănescu étudie l'histoire de la diphtongue *au* en roumain. On y trouvera des vues qui concordent en partie avec celles que j'ai exprimées *B.L.R.*, III, p. 22 et suiv. Les deux articles devront être utilisés parallèlement. Le même auteur veut établir une corrélation entre le changement de *br*, *bl* en *ur*, *ul* et celui de *mn* en *un*, qui apparaissent en roumain. Il rappelle que *mn* > *un* se retrouve en gascon et en arménien (il faut y ajouter le danois) et que si *br*, *bl* > *ur*, *ul* apparaissent dans les mêmes idiomes, ce serait une preuve en faveur de sa thèse. Malheureusement, il n'en est rien. Je dois ajouter que M. Ivănescu a une tendance fâcheuse à trop généraliser : à propos d'un simple changement phonétique, il trouve l'occasion de discuter tous les problèmes de linguistique générale que l'on peut poser ; il explique l'évolution des langues par le changement de race, et il va jusqu'à affirmer que les différences de traitement d'un son entre les dialectes d'une même langue

supposent une différence de race. C'est là un abus que l'on doit dénoncer.

Suivent des notes linguistiques de MM. L. Spitzer, I. Iordan, P. Ciureanu et Gr. Scorpan, et de riches comptes rendus.

A plusieurs reprises, M. Iordan se déclare adversaire de la reconstruction (p. 173, note ; p. 198 ; p. 201). Mais cela ne veut-il pas dire qu'il rejette la méthode comparative, la seule méthode scientifique qui existe en linguistique ?

Le *Bulletin Philippide*, si riche de faits et d'idées, appelle bien d'autres commentaires, qui ne sauraient trouver leur place ici. Ce qui a été dit suffit pour en indiquer les préoccupations et les résultats.

A. GRAUR.

68. TH. CAPIDAN. — *Meglenoromânii, III : Dicționar meglenoromân*. București (Academia română, Studii și cercetări, VII), sans date, in-8, 340 pages.

Travailleur infatigable, M. Capidan, qui est professeur à l'Université de Cluj, ne laisse guère passer d'année, sans nous donner quelques gros ouvrages sur les dialectes roumains du Sud. Après son substantiel volume sur le dialecte aroumain, il complète maintenant son œuvre en trois volumes sur le dialecte mégléno-roumain. Le premier volume, paru en 1925, contient l'histoire des Mégléno-roumains et la description de leur parler ; le second, qui date de 1928, présente des textes populaires recueillis par l'auteur ; le troisième, qui vient de paraître, et qui est le digne couronnement d'une vaste œuvre, est formé par le dictionnaire.

M. Capidan n'a pas utilisé les matériaux qui avaient déjà été publiés par d'autres chercheurs ; il a tenu à ne donner que des faits contrôlés par lui-même. Il a donc dépouillé les textes de son deuxième volume, complétés par un petit

livre anonyme sur la culture des vers à soie, et il y a ajouté les résultats d'une enquête qu'il a faite chez les Mégléno-roumains établis en Roumanie. Les mots communiqués par ses correspondants sont marqués des initiales de leurs noms. Ils sont accompagnés d'une ou de plusieurs phrases où ils figurent, parfois un peu trop simples (par exemple pour *sirac* « pauvre » il faut se contenter de : *rau sirats* « ils étaient pauvres »), mais la faute en est aux matériaux qui ne sont pas très riches. Enfin, M. Capidan a cité l'étymologie des mots.

J'ai eu l'occasion d'utiliser les textes de M. Capidan il y a quelques années, en préparant un travail sur les *noms d'agent*. Je revois maintenant dans le dictionnaire les mots que j'ai étudiés d'après les textes, et je constate que les obscurités n'ont pas toujours été écartées. Remarquons d'abord l'absence de mots comme *poteț* (cité pourtant I, p. 190) ou *vearnic* (II, p. 197). Ensuite, on a l'impression qu'il n'a été fait aucun effort pour préciser si les mots tels que *căvainic* sont bien des adjectifs, ainsi qu'il est affirmé. Le singulier de *blăzeainiț* devrait être *blăzeainic*, mais M. Capidan écrit *blăzeainit*. Serait-ce une erreur (on cite lat. **acrus*, **tenerus*, **socrus*, s. v. *acru*, *socru*, *tinir*)? Les indications étymologiques sont réduites au strict minimum, de sorte que parfois on n'est pas suffisamment éclairé : on voudrait savoir, par exemple, comment M. Capidan fait venir *stricătoari* de **stricor*, *spinzur* de **pendio*, ou *vin-tur* de *vint*.

Mais ce qu'il faut dire, c'est que M. Capidan était sûrement la seule personne capable de décrire le mégléno-roumain, et il est heureux que ce soit chose faite, puisqu'il n'est pas certain que ce dialecte pourra se maintenir encore longtemps. Il y a donc des chances pour que les trois volumes de M. Capidan restent à jamais la seule source complète pour le parler des Roumains du Méglen.

A. GRAUR.

LANGUES CELTIQUES

69. *Rivista indo-greco-italica*. — Dir. F. RIBEZZO. Anna
XIX (1935) fasc. 3-4. Napoli (v. Scarlatti 8).

Dans un article sur les rapports du grec et du celtique, M. Bonfante insiste sur les concordances entre le traitement des labio-vélaires dans les deux langues. Ces concordances sont peu probantes ; on en trouve de pareilles dans des langues très diverses.

A signaler la note de M. Ribezzo, relative à σωλούς, ombr. *surum*.

A. M.

70. G. MELVILLE RICHARDS. — *Llawlyfr Hen Wyddeleg*.
Caerdydd, 1935, vi-136 pp.

M. Melville Richards, en composant ce « Manuel de Vieil-Irlandais », se proposait de mettre entre les mains de l'étudiant gallois un instrument commode, également éloigné de l'excessive concision des *Old-Irish Paradigms* de Strachan-Bergin, et de la richesse, parfois embarrassante pour le débutant, du *Handbuch* de M. Thurneysen. Il y a bien réussi et il serait à souhaiter que nous possédions un manuel analogue dans une langue plus accessible.

On peut relever quelques assertions un peu sommaires : p. 135 : « les noms propres sont, en règle générale, invariables ». Ceci est vrai de la plupart de ceux qui figurent à l'index de ce *Llawlyfr*, car, étant donné le caractère des textes choisis, ces noms sont pour une grande part étrangers (bibliques), mais il va de soi que ce n'est pas exact en ce qui concerne les noms irlandais.

Faire descendre le moyen-irlandais jusqu'à la fin du

xvi^e siècle (p. 1) paraît excessif. Peut-on même dire que la traduction de Maundeville, qui est de 1475, soit encore du moyen-irlandais ? Plus on étudie cette période de la langue qui couvre la fin du moyen-irlandais et l'irlandais moderne archaïque, plus on est amené à faire remonter dans le temps les débuts de l'irlandais moderne.

La bibliographie en tête du volume est bien sommaire. On peut s'étonner de n'y pas voir mentionnée la « Grammaire du Vieil-Irlandais » de M. Vendryes.

M. L. SJOESTEDT-JONVAL.

71. Henry LEWIS. — *Llawlyfr Llydaweg Canol*. Caerdydd, 1935. P. vi-100.

Ceci est une nouvelle édition, très remaniée, du « Manuel de Moyen-Breton » que M. Henry Lewis avait fait paraître en 1922. Petit livre dense et lumineux, où l'on trouvera, avec des éléments de grammaire, des morceaux choisis de moyen-breton et un Glossaire.

La partie grammaticale est un peu sommaire, particulièrement en ce qui regarde le verbe, ce qui est d'autant plus regrettable que le verbe moyen-breton présente déjà des développements originaux. Le riche système des formes composées n'est abordé qu'en passant (p. 39, § 48, cf. aussi § 56). On aurait souhaité également trouver quelques indications quant au sens et à l'emploi des formes simples, d'autant plus que le nom de ces temps et modes ne correspond pas toujours à leur emploi breton, et risque d'égarer : ainsi du *Gorberffaith* (forme en *-senn*), qui n'est pas un plus-que-parfait, mais un conditionnel, par opposition au nouveau plus-que-parfait périphrastique (Cf. Le Roux, *Verbe Breton*, p. 218 sq.), ou du subjonctif, présent et imparfait (formes en *-i'ff* et en *-henn*), avec leur valeur de subjonctif futur et conditionnel (*op. cit.*, p. 224 sq.).

P. 44, dans la conjugaison du verbe *être*, la forme de l'imparfait habituel, rare à vrai dire, mais attestée, en moyen-breton (3^e p. sg. *beze*, *Mirouer*, 333-334) est omise. Est-ce intentionnellement ?

Dans la liste d'abréviations, en tête du volume, qui tient lieu de bibliographie, ne figure pas l'ouvrage, capital, de M. P. Le Roux sur *Le Verbe Breton*, cité plus haut.

M. L. SJOESTEDT-JONVAL.

72. *Hessens Irisches Lexikon*. — Zweite Lieferung. Halle, Max Niemeyer, 1935.

Ce deuxième fascicule, qui va de *ascnai* à *cennaid*, marque un progrès sur le premier, qui était déjà des plus satisfaisants. Le nombre des références est sensiblement plus élevé; celles-ci renvoient là, où il est possible, non aux textes eux-mêmes, mais aux glossaires et *indices* existants: excellent compromis, qui concilie l'exactitude philologique avec la brièveté essentielle à un ouvrage de ce genre. On ne saurait faire mieux, sous un format aussi maniable.

Les éditeurs annoncent que le deuxième volume (lettre I et suivantes) va commencer de paraître, en même temps que le premier.

M. L. SJOESTEDT-JONVAL.

73. Michel HONNORAT. — *La langue gauloise ressuscitée. Dictionnaires Cambrien, Gaélique et Basque avec les mots français ou gaulois correspondants prouvant l'identité des trois dialectes celtiques avec le gaulois moderne*. Paris, Leroux, 1935, xii-188 pp.

Précisons que, dans le sous-titre ci-dessus, il faut bien comprendre par « les trois dialectes celtiques » le « Cam-

brien », le Gaèlique *et le Basque*, et que l'expression « Gaulois moderne » désigne la langue que nous avons l'habitude d'appeler, abusivement, français. Ceux qui pousseront la lecture du livre de M. Honnorat plus loin que la couverture y découvriront d'autres révélations non moins sensationnelles sur cette « moitié du vocabulaire hébraïque: soit 1 500 mots sur 3 000 » qui « se retrouve dans le gaëlois » (p. 149), sur la « parenté de l'arabe avec le gaël irlandais » (p. 177), etc., sans compter d'innombrables étymologies du type: « Aton- Réchauffé- dans Rog-aton, « Mets (?) réchauffé », Breton Astom, réchauffé » (p. 162).

M. L. SJOESTEDT-JONVAL.

74. Carl Hj. BORGSTRØM. — *The dialect of Barra in the outer Hebrides*. Tirage à part du *Norsk Tidsskrift for Sprogvidenskap*, 1935.

M. Borgstrøm apporte là une contribution de première importance à la dialectologie gaèlique, contribution d'autant plus précieuse que, tandis que nous possédons des descriptions totales ou partielles des principaux dialectes irlandais, il n'existait jusqu'à présent rien d'analogue pour le gaèlique d'Ecosse, dialecte qui a d'autant plus à nous apprendre qu'il est plus aberrant. Par l'ampleur de l'information, la minutie des analyses, la rigueur d'une méthode mise au courant des dernières recherches, cette monographie mérite de servir de modèle aux travaux de ce genre.

La rigueur même avec laquelle l'auteur distingue dans son exposé les différentes méthodes, synchronique, diachronique, phonologique, par lesquelles nous pouvons approcher une même réalité linguistique, si elle lui permet de pousser très loin l'analyse du système, en obscurcit peut-être quelque peu la synthèse. Ainsi de ce système des

occlusives, qui présente une grande originalité et en soi et par rapport au gaélique d'Irlande, originalité que le lecteur ne peut appréhender qu'au prix d'un effort de coordination entre les différents paragraphes où l'auteur met successivement en lumière les différentes faces du problème (§§ 103, 125, 195, 237). Mais sans doute n'était-il pas possible de procéder autrement : le papier n'a que deux dimensions. On mesurera le bouleversement accompli si l'on songe qu'à la seule opposition *sourde-sonore* de l'irlandais, à la fois phonétique et phonologique, initiale, médiane et finale (complétée, à vrai dire, à l'initiale par la corrélation phonologique *sonore-nasale*) répond en gaélique d'Ecosse : à l'initiale, une opposition phonétique : *forte aspirée-douce aspirée-douce non aspirée*, recouvrant deux corrélations phonologiques : l'une, *forte aspirée-douce aspirée*, de valeur morphologique ; l'autre, *forte aspirée-douce non aspirée*, de valeur lexicale ; en position médiane ou finale, une opposition purement phonétique, entre sourdes non-aspirées et préaspirées, le gaélique confondant phonologiquement ce que distingue l'irlandais, et inversement.

P. 75, l'auteur indique que l'hiatus des formes prépositionnelles *l'e:ə* « avec eux », etc. peut peut-être s'expliquer par le *-th-* de formes vieilles-irlandaises comme *lethu* ; l'existence dans l'irlandais de Munster de formes comme *l'e:hə* « avec elle », *l'o:hə* « avec eux », *fu:hə* « sous eux » vient à l'appui de cette explication. Signalons, p. 76, l'analyse instructive et approfondie de la tension dans le groupe *voyelle + consonne*, et p. 128 sq. l'étude des conditions de développement de la voyelle svarabhaktique. P. 131, faut-il rapprocher de *γuām* « de moi », la forme *uām*, qui se rencontre en irlandais de Kerry là où il ne saurait être question de dépalatalisation des labiales, et qui paraît supposer une forme ancienne *uamm* à côté de *uaimm* ? Pp. 154 et 159 (§§ 248 et 260) la formule concernant l'alternance entre formes non-palatales et palatales des consonnes finales ne tient pas compte de l'alternance des consonnes médianes devant voyelle svarabhaktique (type *t'a-rav* « taureau »,

t'ò-r'ev (§ 263), qui n'est qu'un cas particulier de cette alternance ; simple question de rédaction. P. 196, il est dit que « dans quelques verbes » la forme du futur simple peut exprimer le présent perfectif. On aimerait voir préciser quels sont ces verbes. Les deux verbes cités sont, comme on pouvait s'y attendre, des verbes exprimant une opération intellectuelle ou sensorielle (« je vois », « je comprends »), c'est-à-dire ceux mêmes dont, en irlandais, le présent simple peut être employé avec valeur de présent d'actualité. Ces verbes sont à part, au point de vue de l'aspect. Le système de l'aspect, tel que le décrit M. Borgstrøm, paraît très différent du système irlandais, ce qui n'a d'ailleurs rien de surprenant étant donné ce passage du présent simple au sens de futur, que le gaèlique d'Ecosse a en commun avec le brittonique, et par lequel il s'oppose au gaèlique d'Irlande. Il semble que l'aspect parfait, si important en irlandais, ne joue ici qu'un rôle réduit (cf. §§ 357 et 391). Malheureusement ces questions sont traitées très sommairement, ainsi que tout ce qui regarde la syntaxe. Les quelques indications données sont précieuses et font regretter que l'auteur n'ait pas approfondi cette partie de sa description, comme il a fait pour la phonétique. Les pages consacrées à l'opposition entre le verbe substantif et la copule sont instructives (p. 202 sq.), et moins sommaires. Peut-être l'analyse eût-elle gagné à être moins formelle. Dire que le choix entre le verbe substantif et la copule est « largely dependant on formal criteria » (p. 204), n'est-ce pas voir une conséquence là où il n'y a qu'une corrélation ? Ce n'est pas parce que l'attribut est (en anglais), déterminé, qu'on a la copule, et non le verbe d'existence, c'est parce que la nature même de la relation envisagée est toute autre. Il n'est rien dit de la phrase complexe, en dehors du paragraphe concernant la phrase relative (p. 180),... mais cette monographie nous apporte trop pour qu'il n'y ait pas de l'ingratitude à lui reprocher ce qu'elle n'apporte pas.

M. L. SJOESTEDT-JONVAL.

LANGUES GERMANIQUES

(Voir aussi nos 16, 20, 64.)

75. W. STREITBERG, V. MICHELS und H. JELLINEK. — *Germanisch I. Allgemeiner Teil und Lautlehre*. Zweite (Schluss-) Lieferung (Geschichte der indo-germanischen Sprachwissenschaft II, 2), Berlin, W. de Gruyter, 1936, in-8°, pp. 186-455.

W. Streitberg avait conçu et en partie rédigé cette Histoire de la linguistique germanique. Après sa mort en 1925, V. Michels s'était chargé de mettre au courant et de publier en 1927 le premier fascicule (Bibliographie, Vocabulaire, Dialectologie); il devait en poursuivre la publication : la mort l'en a empêché et c'est M. Jellinek qui, à son tour, a repris le manuscrit de Streitberg, l'a complété, mis à jour et publié. Outre un chapitre qui est entièrement de sa main (pp. 186-259 : Schriftsprache, Gemeinsprache, Kunstsprache), M. Jellinek a dû faire de considérables additions pour inclure tout ce qui est paru depuis douze ans. Ce volume, pourtant déjà gros, ne traite cependant que des généralités, du vocabulaire et de la phonétique.

Il resterait à examiner la morphologie et la syntaxe. Poursuivra-t-on les recherches? On ne le dit pas. L'entreprise serait vaste et somme toute assez ingrate. Pour la mener rapidement à bien, il faudrait la confier non pas à un savant mais à une équipe de spécialistes. Car à l'échelle où il est conçu, un tel ouvrage dépasse la compétence d'un seul homme. Ceci est déjà sensible dans le fascicule dont nous avons à parler. Le chapitre de M. Jellinek sur la formation de la langue commune et littéraire est une synthèse remarquable faite par quelqu'un qui connaît fort bien la question pour l'allemand. Mais il ne traite que de l'allemand à l'exclusion de toutes les autres langues germaniques.

De même dans la partie consacrée à la phonétique (et divisée en : Consonantisme, Accent, Vocalisme, Fin de mot, Initiale) ce qui a trait au germanique continental ou à l'allemand est fort développé. Les phénomènes qui intéressent l'anglais ou les langues scandinaves sont parfois à peine esquissés.

Comme il fallait s'y attendre dans un historique des recherches fait avec objectivité, l'exposé aboutit assez souvent à conclure que la solution d'un problème reste encore à trouver : ainsi pour l'*Umlaut* (p. 378 et suiv.). Il apparaît que Streithberg s'en tenait assez souvent aux explications traditionnelles et se défiait des innovations. M. Jelinek a dû faire un effort considérable pour passer au crible toutes les publications récentes et il faut dire à sa louange qu'il réussit presque toujours à présenter exactement le dernier état d'une question. Notons pourtant que p. 335, à propos des géminées expressives, l'affirmation : « In den übrigen indogermanischen Sprachen findet sich keine Spur davon » aurait mérité un sérieux correctif que la note de la p. 326 ne rendait pas superflu.

F. MOSSÉ.

76. S. KACNELSON. — *K genezisu nominativnogo predloženiija*. Moscou-Leningrad, 1936, in-8, 112 p. (*Trudy* de l'Institut du langage et de la mentalité de l'Académie des Sciences de l'U. R. S. S., IV, série *Romano-germanica*, n° 1).

L'auteur s'est proposé d'identifier les vestiges de la construction avec ergatif dans les langues germaniques, ce qui l'amène à traiter, de façon générale, de l'origine de la proposition à nominatif. Le livre est suivi d'un résumé en allemand.

B. UNBEGAUN.

77. Erik Rooth. — *Det primära i-omljudet och frågan om muljerade konsonanter och i-epentheser i väst- och nordgermanskan* (Tirage à part de Vetenskaps-Societeten i Lund. Arsbock, 1935, in-8°, 34 p.).

On sait que les opinions sont assez partagées en ce qui concerne l'origine et le mécanisme de l'inflexion en germanique. Les uns (van Baeringen, Grammont) y voient un phénomène d'anticipation articulatoire ou de « dilation » dans lequel les consonnes ne jouent aucun rôle. Les autres, tel Sievers, considèrent au contraire que l'action des consonnes est essentielle et que c'est par la « mouillure » de la consonne intermédiaire que la voyelle radicale a été amenée à changer de timbre. M. Erik Rooth s'était fait le champion de cette dernière explication dans un important appendice de ses *Nordfriesische Streifzüge* (1929). Il reprend à nouveau la question et essaie de réduire les objections qui furent faites à ce genre d'explication. Je crains qu'après avoir lu l'intéressant article de M. E. Rooth les adversaires de la mouillure ne restent sur leurs positions. Pour le germanique ancien, il est impossible d'administrer une preuve qui emporterait la conviction : l'existence de consonnes mouillées sur certaines parties du domaine germanique actuel ne prouve rien pour le passé. D'autre part M. E. Rooth est bien obligé de limiter à l'inflexion par *i* ses remarques sur la mouillure. Faudrait-il alors admettre une explication différente pour les inflexions par d'autres voyelles? Ceci n'est pas exclu : dans les phénomènes complexes que comprend l'inflexion germanique, rien ne prouve que le même processus explique tous les changements.

F. Mossé.

78. L. E. van WIJK. — *De Klinkers der oegermaanse stamsyllaben in hun onderling verband*. Tegal (Java), J. D. de Boer, 1936, 426 p.

On sait que le vocalisme du germanique commun confond i.-e. *a* et *o* en *a* et i.-e. *ā* et *ō* en *ō* et fait apparaître un nouvel *ē* dit *ē*₂ qui ne continue pas, comme *ē*₁ l'*ē* indo-européen. Depuis longtemps on a cherché à rendre compte de ces changements, soit en les rattachant à des phénomènes analogues dans les autres dialectes indo-européens, soit en essayant d'en fournir une explication systématique (ainsi Collitz et Prokosch). Mal satisfaite par ces tentatives, M^{me} van Wijk propose une nouvelle hypothèse fort ingénieuse mais, je le crains, un peu artificielle. La voici résumée et réduite à l'essentiel.

La rupture d'équilibre du système vocalique du pré-germanique serait due à deux phénomènes qui représenteraient la persistance de tendances qui existaient déjà en i.-e., à savoir le passage de *a* à *e* et l'apparition de *ē*₂. En germanique commun *ē* < *a* et l'ancien *ē* d'une part, *ē*₁ et *ē*₂ d'autre part, se différencièrent. En s'ouvrant *ē*₁ se trouva trop proche de *ā* lequel se déplaça dans la direction de *ō*. En conséquence *ō* qui dans le système faisait pendant à *ē* < *a* se dirigea vers *ā* et se confondit avec lui, entraînant à son tour *ē* < *a*. Une seconde conséquence de la différenciation des *ē* fut le mouvement de *ē* < *ē* vers *ī*. En germanique occidental et en nordique, cette fermeture de *ē* fut empêchée par l'apparition de l'inflexion par *a*. Dans ces dialectes, le mouvement de *ē*₁ vers *ā* se poursuit et *ō* devint, dans le système, le pendant de *ē*₂. Par contre, en gotique, où il n'y a pas d'inflexion par *a*, la tendance de *ē* à la fermeture ne rencontra pas d'obstacle et se poursuit jusqu'à la confusion de tout *ē* avec *ī* (sauf devant *h*, *hv* et *r*) et d'autre part *ē*₁ revint en arrière et se confondit avec *ē*₂.

On voit que cette hypothèse, qui n'est pas sans avoir été influencée par les théories phonologiques, repose en der-

nière analyse sur l'idée que i.-e. *a* a pu passer en pré-germanique à *e*. Mais, en regard des autres dialectes indo-européens, cela paraît, pour l'instant, bien problématique.

F. MOSSÉ.

79. L. L. HAMMERICH. — *Inledning til tysk grammatik*.
Copenhague, Gads Forlag, 1935, 78 p.

— *Kortfattet tysk lydhistorie ved* Eli FISCHER-JØRGENSEN.
Copenhague, Gads Forlag, 1935, 86 p.

Ces deux petits ouvrages ont été rédigés à l'intention des étudiants allemands à l'Université de Copenhague. Ils ne visent pas à introduire de nouvelles idées mais à présenter clairement les faits connus et à servir de première initiation. Dans le premier, M. Hammerich donne une esquisse de la grammaire générale, dans le second l'essentiel de la phonétique historique de l'allemand, de l'indo-européen à l'allemand moderne. Ces deux ouvrages sont excellents.

F. MOSSÉ.

80. S. FEIST. — *Vergleichendes Wörterbuch der Gotischen Sprache*. I u. II lief., 3^e éd. Leiden (E. J. Brill), 1936, xxviii-224 p.

Le dictionnaire étymologique de M. Feist est si riche, si abondant et si bien au courant qu'une nouvelle édition en est devenue promptement nécessaire. On n'y trouve guère qu'à louer. Voici quelques observations de détail. Beaucoup de verbes ne sont signalés que sous une forme munie de préverbe et ce n'est pas commode, car on ne peut prévoir à priori sous quel préverbe il faut chercher le verbe.

Le *bi*, de *bi-mamjan* par exemple, est interprété sans

discussion ni explication par le rapprochement usuel de skr. *abhi*, gr. ἀμφι, vx sl. *obi*, mais on ne sait ce que veut dire M. Feist quand il voit dans le *b* de got. *b-nanan* une « Nullstufe » par rapport à ces formes. Sous *arman* il signale ἐλαεινός en ajoutant « keine sichere Etymologie ». On est surpris de ne pas voir donné comme certain le rapprochement pourtant évident avec arm. *otormim* « misereor » et avec hitt. *ermas*, *ermalas*. Quant à cette dernière forme il n'est pas indiqué comment il convient de la couper et de l'analyser.

Dans l'ensemble le dictionnaire est bien au courant et bien à jour.

A. M.

81. Wilhelm BRAUNE. — *Althochdeutsche Grammatik* 5, Auflage bearbeitet von Karl HELM. Halle, Max Niemeyer, 1936, x, 326 p. in-8.

Chargé de remanier la grammaire des parlers vieux-haut-allemands de Braune, M. Helm a cru sage de n'y apporter que de légères modifications de détail. Les travaux parus dans les vingt-cinq ans qui se sont écoulés depuis la précédente édition, malgré leur importance, ne lui ont pas paru nécessiter une véritable refonte. De-ci, de-là, on trouvera des retouches ou quelques compléments bibliographiques. Sans bouleverser l'économie du livre, M. Helm a réussi à introduire plus d'exactitude dans la présentation de la flexion nominale des thèmes en *-u* et des féminins en *-i*. Dans l'ensemble la grammaire de Braune reste la description solide et précise qu'elle était.

F. Mossé.

82. Werner BETZ. — *Der Einfluss des Lateinischen auf den althochdeutschen Sprachschatz. I. Der Abrogans* (Germanische Bibliothek, II, 40). Heidelberg, C. Winter, 1936, in-8°, 70 p.

C'est un fait bien connu que le vocabulaire du vieux-haut-allemand doit beaucoup au latin; bien connu, mais insuffisamment étudié. Et comme à son tour l'allemand a exercé une profonde influence sur le vocabulaire abstrait des autres langues germaniques à l'exception de l'anglais, il serait très utile de connaître aussi exactement que possible l'étendue des emprunts faits par le vieux-haut-allemand au latin.

M. W. Betz a eu l'heureuse idée d'en faire l'essai sur le plus ancien glossaire haut-allemand dit *Abrogans*. On trouvera dans son travail, outre une introduction où les problèmes sont fort bien aperçus, un classement méthodique (d'après le système adopté récemment par M. Dornseiff dans son *Deutsche Wortschatz nach Sachgruppen*) de ce qu'il y a de latin dans ce glossaire. M. Betz a tenté de faire la répartition entre emprunt pur et simple (soit direct, soit indirect), calque, formation analogique, création de mot; il indique aussi, dans la mesure du possible, la fortune du mot et s'il a survécu jusqu'en moyen-allemand. Enfin son travail se termine par une statistique qui peut avoir son utilité.

C'est toute à la littérature du vieux-haut-allemand qu'il faudrait étendre cette enquête. Il y a là une mine encore peu exploitée et qui peut être riche en résultats positifs.

F. MOSSÉ.

83. *Deutscher Sprachatlas auf Grund des von Georg Wenker begründeten Sprachatlas des Deutschen Reichs in vereinfachter Form bearbeitet, beim Deutschen*

Sprachatlas begonnen von Ferdinand WREDE, fortgesetzt von Walther MITZKA und Bernhardt MARTIN. 7. und 8. Lieferungen. Marburg, N. G. Elwert'sche Verlagsbuchhandlung, 1934-1935.

Nous avons déjà dit ce que nous pensions de cet atlas linguistique, *Revue Critique* 65 (1931), pp. 566-570, lors de la publication des premiers fascicules. Nous ne le répéterons pas ici.

La publication se poursuit assez lentement. Depuis 1926, il n'a paru que huit livraisons faisant un total de 50 cartes. Il est vrai que les cartes complémentaires, résultat de l'extension de l'Atlas à toute l'aire germanophone d'Europe occidentale, sont maintenant publiées. Ferdinand Wrede étant mort en février 1934, ces deux dernières livraisons ont été élaborées par MM. Mitzka et Martin, qui assument désormais la charge de cette publication. Elle est entre de bonnes mains.

La présentation matérielle a peu changé. Auparavant chaque carte était fournie en deux états : une carte géographique en grisé sur laquelle les phénomènes étudiés étaient imprimés en couleur et un tirage sur papier calque de cette impression en couleur. Ces calques qui permettaient de superposer plusieurs cartes étaient, nous l'avions dit, une très heureuse innovation. Ils sont maintenant supprimés et l'impression est uniformément en noir, ce qui rend moins aisée la lecture des isoglosses. Malgré tous ses inconvénients, cet Atlas est extrêmement précieux : il faut donc souhaiter que sa publication puisse se poursuivre assez régulièrement, bien que les conditions économiques soient évidemment peu favorables à une entreprise aussi désintéressée, mais coûteuse.

F. MOSSÉ.

84. *Nothkers des Deutschen Werke nach den Handschriften* neu hrsg. von E. H. SEHRT und Taylor STARK. IBd, 3.

Heft, Boethius de consolatione philosophiæ iv-v (1934, pp. 245-403); II Bd. Marcianus Capella, De nuptiis philologiæ et Mercurii (1935, VIII, 220 p.). Halle, Max Niemeyer.

L'excellente édition des œuvres de Notker se poursuit à la cadence d'un fascicule par an. Après la fin du Boece, voici la traduction et le commentaire des deux livres de Marcianus Capella. Pour la présentation critique du texte, on a suivi les mêmes règles que dans les fascicules précédents.

F. MOSSÉ.

85. Gerhard Lebrecht WIENS. — *Die frühchristlichen Gottesbezeichnungen im Germanisch-Altdeutschen*. Berlin, Junker und Dünhaupt, 1935, in-8°, 96 p.

Cette intéressante monographie étudie les différentes appellations chrétiennes de Dieu et du Christ en germanique occidentale. C'est un bon résumé des nombreux travaux consacrés à la conversion des Germains avec cette différence que jusqu'ici on avait utilisé le vocabulaire pour en tirer des conclusions historiques, tandis que M. Wiens se sert des données historiques pour essayer d'éclairer les faits de vocabulaire. Que *god* et *fro* aient été des termes païens avant d'être employés pour désigner le Dieu des Chrétiens, c'est l'évidence même. Mais il est beaucoup plus douteux que des formations participiales telles que *uualdand*, *skeppiand* remontent à l'époque du paganisme comme le soutient M. Wiens.

F. MOSSÉ.

86. George O. CURME. — *A Grammar of the English language*, Vol. II. Parts of Speech and Accidence, Boston, D. C. Heath & Co; London, G. G. Harrap & Sons, 1935, in-8°, xiii-370 p.

M. Curme publie sa grande Grammaire anglaise en commençant par la fin. Il y a trois ans, nous avons eu la syntaxe, voici maintenant la morphologie ; et c'est M. H. Kurath qui nous donnera ensuite la phonétique.

On possède déjà de l'anglais moderne trois grandes grammaires, toutes trois écrites par des étrangers : celles de Jespersen, Poutsma et Kruisinga. Une quatrième était-elle nécessaire ? On cesse de se poser la question quand on a lu M. Curme. Il n'ignore rien du travail de ses prédécesseurs et l'utilise à l'occasion ; mais ayant passé sa vie à réfléchir sur la structure grammaticale des langues germaniques et surtout de l'allemand et de l'anglais, on n'est pas étonné de constater que sa façon de présenter les choses, même les plus connues, reste toujours originale et suggestive. On l'avait bien vu à la lecture de sa Syntaxe. La même impression se dégage du présent volume : l'information est riche, la pensée nette, l'expression et la présentation savoureuses.

L'idée générale, la thèse si l'on peut dire, qui domine cette morphologie est la suivante : l'anglais a perdu ses morphèmes jusqu'au moment où, vers le xv^e siècle, il ne lui en restait plus guère. Mais depuis le xvi^e et de plus en plus l'anglais se recrée une morphologie, à sa manière naturellement, et pas du tout suivant les anciens procédés. Ce développement, dit M. Curme, nous pouvons parfaitement en suivre les progrès ; c'est ainsi que les formes pronominales et surtout les formes verbales ont reçu un enrichissement sensible.

On comprend que pour montrer ce développement, M. Curme est assez souvent obligé d'abandonner la description pour l'histoire. Mais le lecteur ne s'en plaindra pas.

Si l'on veut voir ce que peut être l'évolution récente d'une langue qui, issue de la famille indo-européenne, en avait perdu presque tous les caractères, si l'on veut voir comment se crée une morphologie, il faut lire le volume de M. Curme.

F. Mossé.

87.. Ernest WEEKLEY. — *Something about words*. London, John Murray, 1935, VIII-233 p.

Ce volume, le dernier en date, est le huitième de ceux que M. Weekley a écrits pour vulgariser les connaissances étymologiques. Le public est toujours friand de cette sorte d'ouvrages et les livres de M. Weekley ont eu du succès.

Dans ce recueil on trouvera une série d'articles déjà parus dans des périodiques et qui touchent à des sujets divers, mais qui se rapportent tous au lexique de l'anglais, à l'étymologie et aux étymologistes. Qu'il s'agisse de l'avenir de la langue anglaise, du dictionnaire d'Oxford, de l'influence de Walter Scott sur l'anglais, des mots empruntés aux langues de l'Inde ou de la société de toponomastique anglaise, M. Weekley fait preuve de la même érudition sûre.

F. Mossé.

88. Mary SERJEANTSON. — *A history of foreign words in English*. London, Kegan Paul, Trench, Trubner & Co, 1935, IX, 354 p.

M^{lle} Serjeantson reprend dans ce livre le sujet exposé par W. W. Skeat en 1891 dans le 2^e volume de ses *Principles of English Etymology*. Il avait en effet besoin d'être renouvelé. Les mots d'emprunt dans les langues modernes de l'Europe ont souvent fait l'objet de nombreuses études

de détail. Mais il est aussi utile de posséder pour les langues des travaux d'ensemble qui montrent l'interpénétration des civilisations et des vocabulaires. Récemment le regretté Elof Hellquist l'a fait pour le suédois. L'anglais est, naturellement, un exemple encore plus typique. Par ses origines et son extension mondiale, l'anglais est peut-être la langue moderne qui s'est montrée jusqu'ici le plus perméable aux influences étrangères. D'autre part, le *Oxford English Dictionary* offre une mine inépuisable d'information. M^{lle} Serjeantson s'en est largement servie pour établir la chronologie de ces emprunts. Elle a délibérément laissé de côté les locutions, les appellatifs tirés de noms de lieux étrangers, les emprunts internes et les calques linguistiques (qui, à eux seuls, mériteraient un livre). Les mots d'emprunt proprement dits sont classés historiquement. Chaque vague successive fait l'objet d'une étude et le livre reflète ainsi fort bien l'histoire du vocabulaire anglais d'origine étrangère tel qu'on peut l'écrire à l'heure actuelle.

M^{lle} Serjeantson n'a pas cherché à faire un inventaire complet du vocabulaire anglais d'emprunt. Là où les mots sont surabondants (français moderne, vocabulaire scientifique grec) elle s'est contentée d'un choix. Sans doute était-il difficile de faire autrement, mais un choix a toujours quelque chose d'un peu subjectif.

Un semblable ouvrage montre combien il est difficile de classer rigoureusement les mots d'emprunt. En principe on devrait appeler « mots d'emprunt français », par exemple, tous les mots, quelle que soit leur origine ultérieure, qui sont passés immédiatement du français en anglais. M^{lle} Serjeantson applique souvent cette règle : *protein* bien que mot savant grec est classé emprunt allemand pour cette raison ; de même *manganese* se trouve aux emprunts français, *barouche* aux emprunts allemands, bien que les deux mots soient italiens. Mais cela ne va pas sans quelque inconséquence. Où classer un mot voyageur comme *apricot* ? Et pourquoi mettre *vermouth* aux emprunts alle-

mands, alors que c'est le français qui l'a fourni à l'anglais ou bien va, *cūsc* « chaste » parmi les mots d'emprunt latin quand tout porte à croire que le mot a été pris au v. sax. *kūskō* (du lat. vulg. **cōsciūs*)? En réalité, c'est le fait de civilisation, l'élément social dont le mot d'emprunt n'est que la manifestation qui devrait être pris comme facteur déterminant. Mais ceci suppose que les études sur les mots d'emprunt soient poussés aussi loin que possible. Nous n'en sommes pas encore là.

F. Mossé.

89. R. E. ZACHRISSON. — *Anglic, An international language with a survey of English spelling Reform*. 2nd edition enlarged. Uppsala, Almqvist och Wiksell 1932, 88 p.

— *An English pronouncing dictionary and spelling list in Anglic*. Uppsala, Almqvist och Wiksell 1933, xxiii, 90 p.

O. C. LENDLE. — *Die Schreibung der germanischen Sprachen und ihre Standardisierung*. Copenhagen, Levin og Munksgaard, 1935, 166 p.

M. Zachrisson, bien connu des anglicistes pour ses travaux de phonétique historique et de toponymie, a lancé voici quelques années, avec l'aide d'un mécène suédois, ce qu'il appelle l'*Anglic*. Dissipons tout de suite une équivoque. L'*Anglic* n'est pas une langue internationale; l'*Anglic* est simplement l'anglais ordinaire écrit suivant une graphie normalisée. M. Zachrisson, convaincu de la nécessité d'une langue internationale, est persuadé que les langues artificielles sont vouées à un échec. Étant donné la diffusion de l'anglais dans le monde et la simplicité de sa structure grammaticale, cette langue lui semble toute désignée pour servir de langue internationale à la condition de régulariser son orthographe de façon à faire apparaître la prononciation.

Pareille entreprise pose, on le voit, un grand nombre de problèmes trop connus d'ailleurs des linguistes pour qu'il soit utile de les rappeler ici : on trouvera dans la brochure de M. Zachrisson les arguments usuels contre les langues artificielles et en faveur de l'anglais. On y trouvera aussi un excellent résumé des diverses tentatives de réforme de l'orthographe anglaise et enfin la graphie proposée par M. Zachrisson sous le nom d'*Anglic*. Le dictionnaire publié à part contient la transcription de plus de 12 000 mots.

La proposition de M. Zachrisson mêle deux questions distinctes : l'une est la réforme de l'orthographe anglaise, l'autre l'apprentissage de la prononciation de l'anglais par les étrangers. Sans entrer dans le détail, ce qui mènerait trop loin, on présentera quelques observations.

Il est tout à fait exact que l'orthographe anglaise est très désuète (elle correspond à peu près à la prononciation du ^{xiv}^e siècle) et qu'elle aurait grand besoin d'être simplifiée. Il faut espérer que cela se fera un jour. Déjà aux États-Unis, quelques menues simplifications sont entrées dans l'usage. Mais le jour où cela se fera, il est douteux que les peuples de langue anglaise acceptent sur ce sujet les conseils des étrangers. S'ils font une réforme de l'orthographe, ils la feront pour eux et non pour les étrangers. En tout cas, il paraît peu probable qu'on aille jamais aussi loin que l'*Anglic*. Et puisqu'il s'agit de considérer l'anglais sous son aspect international, est-il souhaitable de modifier profondément l'orthographe de l'immense vocabulaire anglais d'origine gréco-latine ? Il est désirable et somme toute facile de simplifier les mots anglais d'origine germanique, et d'écrire *nite* au lieu de *night*, *frend* au lieu de *friend*, *bild* au lieu de *build*, *enuf* au lieu de *enough*, et (comme on le fait déjà aux États-Unis), *thru* au lieu de *through* (l'*Anglic* écrit *niet*, *thruu*, *frend*, *bild*, *enuf*). On peut somme toute faire bon marché des rapports étymologiques avec les autres langues germaniques. De même pour les mots romans anciens de forme populaire on arrivera peut-être à écrire *sine* au lieu de *sign* ; il est aisé de marquer la différence de

prononciation des finales entre *granite* et *parasite* en écrivant *granit* le premier. Autrement dit, on conçoit une série de simplifications dont beaucoup d'ailleurs devraient avoir un caractère empirique. Car normaliser *tout* le vocabulaire anglais aboutit à rendre méconnaissable une grande partie du lexique d'origine gréco-latine ou romane. Il suffit pour s'en convaincre de citer au hasard quelques exemples des graphies proposées par M. Zachrisson : *disoner* (*dishonour*), *ur* (*err*), *surmen* (*sermon*), *siekl* (*cycle*), *juj* (*judje*), *terer* (*terror*), *langwij* (*language*), *speshl* (*special*), *uezhoal* (*usual*), *aejent* (*agent*).

Le caractère international d'une grande partie du vocabulaire anglais réside dans son orthographe. Subordonner complètement la graphie de ces mots à leur prononciation en anglais, c'est isoler délibérément cette langue. Il est à craindre qu'à ce point de vue l'*Anglic* ne soit une entreprise chimérique. Le grand obstacle, on le voit, vient de la position très particulière du système phonétique anglais. Mais qu'y faire ? D'ailleurs il ne faudrait pas exagérer. Grâce aux méthodes modernes de l'enseignement des langues, apprendre à prononcer l'anglais est chose assez facile, en particulier pour le vocabulaire savant. Une réforme modérée de l'orthographe anglaise aplanirait les difficultés. Celles qui subsisteraient existent aussi bien pour les Anglais. C'est un fait connu (et frappant) qu'une bonne partie du vocabulaire savant ou écrit de l'anglais n'a pas de véritable prononciation. Un seul exemple : M. Zachrisson transcrit le mot *gaseous* « gazeux » par *gasius*, mais il ne peut ignorer qu'il existe quatre ou cinq autres façons de prononcer ce mot qui, créé par des savants pour des savants (c'est-à-dire pour la langue écrite), n'a pas encore réussi à fixer sa prononciation depuis qu'il est passé dans la langue parlée.

En résumé, considéré comme réforme de l'orthographe anglaise, l'*Anglic* va beaucoup trop loin pour être commode et utile ; considéré comme auxiliaire pour l'apprentissage de l'anglais, l'*Anglic* marque un recul, parce qu'il procède du souci de ménager certaines habitudes anglaises : une transcription

phonétique pure et simple vaut beaucoup mieux que ce compromis. Comme langue internationale, ce n'est pas du tout une solution. A cet égard, les bizarreries de l'orthographe de l'anglais et les difficultés de sa prononciation ne sont qu'un faible obstacle à son extension à travers le monde.

Cependant la réforme de l'orthographe des grandes langues de civilisation européennes est un problème qui demeure à l'ordre du jour, bien que certains linguistes qui vivent dans leur tour d'ivoire et dédaignent les applications pratiques de la linguistique, semblent s'en désintéresser. Cette réforme a suscité et suscite encore des travaux et des efforts louables que, pour les langues germaniques, on trouvera très commodément résumés de façon claire et impartiale dans le livre de M. O. C. Lendle, partisan convaincu de la simplification de l'orthographe. Toutes ces langues, on le sait, se servent de l'alphabet latin avec l'addition, pour certaines, de quelques signes diacritiques. L'état actuel de leur orthographe est très variable. Pour un nombre de sons avoisinant quarante, on aboutit à 206 graphies pour l'anglais, 92 pour l'allemand, 81 pour le suédois et seulement 57 pour le *landsmål* norvégien (*riksmål* : 77). C'est dire que certaines langues germaniques sont encore très loin d'avoir une graphie phonétique. M. Lendle est persuadé qu'une simplification concertée serait possible qui donnerait aux langues germaniques en quelque sorte une unité de graphie. Joignant l'exemple au précepte, il a fait imprimer son livre, écrit en allemand, dans l'orthographe réformée qu'il préconise et qui se rapproche beaucoup de celles que l'on a proposées en Allemagne même dans ces dernières années. Une simplification de l'orthographe serait d'ailleurs bien plus facile à réaliser pour l'allemand que pour l'anglais. Mais le projet de M. Lendle suppose beaucoup de bon vouloir et beaucoup d'esprit international. C'est dire que sa réalisation, sans être impossible, paraît encore assez éloignée.

F. MOSSÉ.

90. C. Reinold NOYES. — *The Institution of Property. A Study of the Development, Substance and Arrangement of the System of Property in Modern Anglo-American Law*. London, Humphrey Milford, 1936, xiv, 645 p.

Cette grande étude de la notion de propriété dans le droit anglo-américain moderne est précédée de chapitres où l'auteur faisant l'historique de cette idée est amené à étudier les termes du droit civil romain qui l'expriment. La nouveauté, qui mérite d'être signalée ici, c'est la place importante que M. C. R. Noyes fait à l'étymologie. Il consacre même un appendice de quarante grandes pages à la discussion étymologique des termes qui se rattachent à l'idée de propriété.

A cet égard, l'auteur estime qu'on tourne dans un cercle vicieux : les étymologistes, dit-il, se fondant sur les conclusions des historiens et les historiens de leur côté s'appuyant sur les reconstructions des étymologistes. Aussi M. C. R. Noyes n'hésite-t-il pas à briser ce cercle vicieux et à proposer de nouvelles étymologies et de nouveaux rapprochements. On est bien obligé de constater deux faits : si l'auteur est bien informé et manie avec aisance les dictionnaires étymologiques, ses connaissances linguistiques sont de seconde main. Ainsi p. 541 il approuve un autre historien du droit qui écrit que *domus* est dérivé de *dhāman* ; à la page suivante, voulant discuter l'étymologie de *domus* proposée par Ernout-Meillet, *Dict. Étym. de la Langue latine*, l'auteur écrit tranquillement que *domāre* est apparenté à *domus* ! Ou encore p. 558 si j'ai bien compris, il croit que *-ōd* de v. h. a. *al-ōd* « alleu » est apparenté à v. h. a. *adal* « noblesse ».

D'autre part, M. C. R. Noyes estime qu'on a fait fausse route en cherchant à préciser le sens le plus ancien des mots indo-européens. Il estime qu'au contraire les notions sémantiques devaient être « vagues et indifférenciées ».

Au nom de ce principe l'auteur n'hésite pas à rattacher des termes que l'on s'est au contraire efforcé de séparer (ainsi *pater* et *potestas*, *ius* et *deus*) et à reprendre des étymologies abandonnées depuis longtemps parce qu'elles étaient en l'air. Il ne semble donc pas que, sur ce point, le livre de M. C. R. Noyes représente autre chose qu'un recul.

F. MOSSÉ.

91. H. L. MENCKEN. — *The American Language, An inquiry into the development of English in the United States*, 4th edition, New-York. A. A. Knopf, 1936, xi-769-xxix.

Dans sa nouvelle édition, l'ouvrage célèbre de M. Mencken est considérablement augmenté, ou plus exactement enrichi. Comme on le verra tout à l'heure cette édition ne diffère des précédentes, en ce qui concerne les thèses de l'auteur, que sur un point, mais qui est d'importance.

Lorsqu'il parut pour la première fois, en 1919, le livre de M. Mencken étonna et réjouit bien des gens. Qu'un critique renommé comme lui, pas du tout philologue ou linguiste, consacra son temps à écrire sérieusement un gros ouvrage sur l'anglais d'Amérique, voilà qui était nouveau.

L'excuse de M. Mencken — s'il en fallait une — c'est qu'il écrivait ce livre justement parce que linguistes et philologues semblaient se désintéresser d'une question qu'il trouvait, lui, passionnante. Et le succès du livre montra que l'auteur avait raison.

Dix-sept ans après la première édition, on peut mesurer l'influence considérable que ce livre a eue : les faits qu'il rapportait et ceux qu'il omettait ont donné lieu à une foule d'articles, de remarques et de controverses. S'il existe depuis 1925 un périodique *American Speech* consacré uniquement à l'anglais d'Amérique, si le *Historical Dictionary of American English*, pendant du Murray, commence à

paraître dès maintenant, si l'on prépare activement un atlas linguistique des Etats-Unis, et d'une façon plus générale si l'on s'intéresse vivement à l'anglais d'Amérique, on peut dire que c'est en grande partie grâce à l'impulsion donnée par le livre de M. Mencken.

En retour, les recherches et les travaux poursuivis depuis la première édition expliquent qu'avec la quatrième le livre ait plus que doublé de volume ; il en a largement profité.

Tout comme précédemment, M. Mencken montre que les formes actuelles de la civilisation amènent une compénétration rapide de l'anglais de Grande-Bretagne et de celui d'Amérique. Les pages où l'auteur s'efforce de délimiter ces deux formes de l'anglais sont aussi curieuses qu'instructives.

Il devient en effet de plus en plus difficile de distinguer les briticismes des américanismes. Là même où M. Mencken affirme, on pourrait parfois douter, tant les deux formes empruntent l'une à l'autre. Et ceci amène M. Mencken à voir dans l'anglais (indifférencié) non seulement la grande langue mondiale de demain (sur ce point p. 692 et suiv., l'auteur aurait eû intérêt à faire état des statistiques précises de M. Tesnière dans les *Langues dans l'Europe nouvelle*, 2^e éd.) mais surtout, et c'est là ce qu'il y a de vraiment nouveau dans le livre, il prédit que d'ici peu, l'anglais britannique ne sera plus qu'une variété de l'anglais américain. M. Mencken, on le sait, aime à présenter ses idées sous forme paradoxale ; mais, du train où vont les choses, l'avenir pourrait bien, sur ce point, lui donner raison. Car c'est un fait indéniable que si les deux langues se compénètrent, c'est l'anglais d'Amérique surtout qui envahit de plus en plus la langue de Grande-Bretagne.

F. MOSSÉ.

92. *A Dictionary of American English on historical principles*, edited by Sir William CRAIGIE. Part I, A.-Baggage. Chicago University Press ; Oxford University Press, 1936, in-4°, XII-116 p.

Avec ce dictionnaire, les Etats-Unis viennent de donner un bel exemple de réalisation. En 1925, à peine le grand dictionnaire d'Oxford était-il en voie d'achèvement que l'on faisait venir à l'Université de Chicago Sir William Craigie, qui depuis la mort de James Murray avait dirigé la publication du *New English Dictionary*. Il apportait sa très grande expérience de lexicographe. On trouva les fonds nécessaires, on lui adjoignit une équipe de savants et de secrétaires et l'on se mit au travail. Onze ans après paraît la première livraison.

Ce n'est pas un recueil d'américanismes (il en existe déjà). C'est un dictionnaire de l'usage américain depuis le début du XVII^e jusqu'à la fin du XIX^e. Il enregistre tous les mots anglais créés pendant trois siècles dans le Nouveau Monde et tous les sens nouveaux ajoutés pendant le même temps. Un système de symboles fait apparaître clairement les rapports du mot américain avec le mot anglais correspondant. Les citations sont copieuses et datées. Par contre, la prononciation et l'étymologie, sauf de rares exceptions, ne sont pas indiquées pour éviter tout double emploi avec le dictionnaire d'Oxford. Le premier fascicule fait augurer une splendide publication qui sera le digne complément du *New English Dictionary*. Le seul regret, c'est que l'on ait fixé la limite à 1900 : Tous les mots entrés en américain depuis le début du XX^e siècle, toutes les créations récentes sont ainsi laissés de côté. Mais il paraît que cela aurait entraîné des retards dans la publication.

F. MOSSÉ.

93. E. C. LLEWELLYN. — *The Influence of Low Dutch on the English vocabulary* (Publication of the Philological Society, XII), Oxford, University Press ; London, H. Milford, 1936, in-8°, XII-23 p.

La question des mots d'emprunt bas-allemand en anglais est fort délicate. Il y a des emprunts dont l'origine est évidente, ceux du type de *cruise*, *yacht*, *furlough*, *boer*. Mais il y en a beaucoup d'autres pour lesquels il est extrêmement difficile, dans l'état actuel des connaissances, de dire s'ils sont venus par le bas-allemand ou le haut-allemand (mots du type de *swindler* « escroc » : all. *Schwindler*, holl. *zwendelaar* ou de *blockhouse* : all. *blockhaus*, holl. *blockhuys*) ou encore par le scandinave (type de *reef* « ris » : m. holl. *reef*, *rif*, v. norr. *rif*).

M. J. M. Tall a étudié cette question pour le moyen-anglais et M. J. F. Bense poursuit depuis dix ans la publication d'un vaste *Dictionary of the Low-Dutch Element in the English Vocabulary* où se trouvent réunis et discutés tous les emprunts possibles dans toutes les couches de l'anglais.

L'objet du livre de M. Llewellyn est assez différent. Il a dépouillé le *New English Dictionary* et groupé les emprunts bas-allemands probables selon le genre d'activité auquel ils correspondent. On sait que ces emprunts portent sur de nombreux domaines : guerre, marine, pêche, agriculture, industrie textile, beaux-arts, etc. ; ils se sont exercés d'abord en Angleterre, puis aux États-Unis, en Afrique du Sud et dans d'autres colonies. L'aspect social et la perspective historique apparaissent bien dans le livre commode et bien informé de M. Llewellyn. Mais l'auteur n'a guère fait progresser l'étymologie proprement dite.

F. Mossé.

94. Willem PÉE. — *La géographie linguistique néerlandaise* (Extrait de la *Revue belge de Philologie et d'Histoire*, tome XIV, n° 3, 1935), 29 p. et sept cartes hors texte.

Signalons à tous les intéressés la fort utile bibliographie de M. W. Pée. On y trouvera outre l'historique de la géographie linguistique néerlandaise, l'énumération des travaux en cours ou à paraître. Aucun ouvrage d'ensemble n'a réussi jusqu'à présent à voir complètement le jour et bien des entreprises sont restées à peine amorcées, mais on s'est orienté sur le domaine néerlandais et flamand vers une série d'atlas de dialectes qui pourront rendre les plus grands services.

F. Mossé.

95. T. J. HAARHOFF. — *Afrikaans, its origin and development*. Oxford, Clarendon Press, 1936, in-16, 80 p.

L'afrikaans, on le sait, est la forme prise par le hollandais en Afrique du Sud. Méprisé pendant longtemps, l'afrikaans est aujourd'hui une langue nationale littéraire, avec des poètes et des romanciers de talent.

Dans les deux conférences faites à l'Université d'Oxford en février 1936 M. T. J. Haarhoff, humaniste distingué autant qu'ardent apôtre de sa langue maternelle, a donné une esquisse fort agréable de l'afrikaans, de la constitution de la langue et du développement considérable de la littérature depuis un quart de siècle.

Le linguiste verra avec intérêt comment, sans grande influence extérieure et simplement par suite de son isolement, le néerlandais du xvii^e siècle s'est rapidement simplifié au point de vue grammatical pour aboutir à l'afrikaans du xix^e siècle.

F. Mossé.

96. *Nordisk kultur XIX. Folketru.* — Publié par Nils Lid. Stockholm (Bonnier), Oslo (Aschehoug), Copenhagen (Schultz). 1935. In-8, 171 p.

Ce volume de la grande collection de la *Nordisk kultur* contient un exposé du folkore nordique. M. Lid traite des croyances magiques, M. Ohrt des formules magiques et M. von Sydow des êtres surnaturels. Il va de soi que le livre est d'importance pour l'étude du vocabulaire scandinave. On y trouvera la plupart des mots scandinaves pour les croyances en question avec une définition de leur contenu et quelquefois aussi des notes étymologiques.

Alf SOMMERFELT.

97. BRØNDUM-NIELSEN (Johs.). — *Gammeldansk grammatik i sproghistorisk fremstilling. III. Substantivernes deklination.* Copenhagen (Schultz), 1935. In 8, II et 312 p.

Voici le troisième volume du grand ouvrage de M. Brøndum-Nielsen dont j'ai déjà signalé les deux premiers. Comme toujours, M. Brøndum-Nielsen travaille à fond. Dans ce troisième volume on trouvera une étude minutieuse de la déclinaison des noms dans les documents du vieux danois, précédée et suivie de remarques de caractère plus général. L'évolution du danois est parallèle à celle que l'on connaît du norvégien et du suédois, mais s'est accomplie un peu avant celle de ces derniers.

L'auteur retrace l'histoire des formes jusqu'à l'indo-européen. Sur les reconstructions dont il se sert il y a lieu quelquefois de faire des réserves. Ainsi il n'est pas nécessaire de compter avec une désinence *-so* au génitif des thèmes en *-i*. Dans ce cas, la désinence indo-européenne était *-s*, l'élément prédésinentiel étant vocalique. De même, il n'est pas

sûr que le datif des thèmes en *-i* soit tout simplement un locatif (cf., en dernier lieu, Meillet, *Introduction*, 7^e éd., p. 294).

Dans l'exposé consacré aux questions générales posées par l'évolution du genre, il aurait été intéressant de faire remarquer que certains parlers danois et le danois commun sont retournés à la distinction des genres animé et inanimé.

Une remarque de l'auteur est apte à être mal comprise. Il dit, p. 1, que l'ancienne différence entre le nom et le verbe se perd. Il se constituerait une forme générale indépendante des catégories grammaticales qui ne se distinguerait pas du nom; *glæde* signifie à la fois « joie » et « faire joie à ». Toutefois, le nom et le verbe sont nettement distingués dans les langues scandinaves comme en anglais, ou bien par des procédés de flexion ou bien par la construction grammaticale.

Alf SOMMERFELT.

98. SKOUGAARD (J.). — *Norsk-fransk ordbok*. Publié par E. Løseth. 1^{er} volume (*a-låve*). Oslo (Aschehoug), 1936. In-8, 593 p.

Voici enfin le premier volume du dictionnaire norvégien-français que Skougaard avait commencé et que M. Løseth a refondu et complété après la mort de Skougaard. C'est un dictionnaire riche et précis. Par un grand nombre de renvois on a essayé de faciliter la lecture des ouvrages écrits dans les orthographes antérieures, mais l'on devrait publier, dans le dernier volume, un bref exposé des principes orthographiques différents pour l'usage des étrangers. M. Løseth a admis un grand nombre de mots nouveaux usités dans la littérature moderne et par la langue parlée, mais il y a quand même des lacunes, surtout vers la fin du volume.

Alf SOMMERFELT.

99. Trygve KNUDSEN og Alf SOMMERFELT. — *Norsk Riksmåls-Ordbok*. Fascicules 18 à 20. Oslo, Aschehoug og Co, 1936, in-8°, col. 2205-2780.

Ce dictionnaire dont on a annoncé les précédents fascicules et caractérisé l'envergure, progresse avec régularité; ces trois nouvelles livraisons terminent la lettre *i*, embrassent la lettre *j* et une grande partie de *k* (jusqu'à *kurér*). Cette dernière lettre, particulièrement riche en norvégien, comprend, outre beaucoup de mots germaniques, tous les vocables des langues classiques ou romanes commençant par *c*-. Ainsi la première moitié de ce dictionnaire, dont l'éloge n'est plus à faire, touche à sa fin.

F. MOSSÉ.

BALTIQUE ET SLAVE

100. J. ENDZELIN et HAUZENBERG. — *Papildinājumi un labojumi K. MÜLENBACHA Latviešu valodas vārdnīcai*, fasc. V et VI, Riga, 1935-36, in-8°, p. 321-480.

Avec la constance et la force de travail qu'on lui connaît, M. Endzelin continue à faire paraître les additions et les améliorations au dictionnaire de Mülenbach. Comme pour le précédent, les additions consistent en mots nouveaux composés ou dérivés qui, pour la plupart, sont des mots expressifs. Il n'y a pas d'explications historiques nouvelles.

A. M.

101. *Prilozi za književnost, jezik, istoriju i folklor*, XVI, 1, Belgrade, 1936.

Dans ce fascicule de la revue publiée par P. Popović, la

grammaire comparée est représentée par un article de H. Barić sur ἄνθρωπος et sl. *čelověkŭ* (pp. 78-93). La forme du slave commun ne peut avoir été que **č(i)lověkŭ* (v. sl. *člověkŭ* usuel dans Supr.), de quelque façon qu'on l'interprète. Pour expliquer l'aspirée du mot grec, M. Barić l'analyse en ἄνδρ- et ὁρός (en supposant ἐπ-, de **soh^w-*, sl. *sokŭ*), ce qui donne le sens de « sève d'homme ». Nouveau tâtonnement autour d'une difficulté dont la solution pourrait être en liaison avec le *h* indo-européen et son rôle, encore obscur, dans la formation des consonnes aspirées (désinence **-tha*, de **-t-ha*). La racine de gr. ὄψομαι semble avoir eu la forme i.-e. **hok^w-*, d'après skr. *ikṣate*, de **hi-hk^w-* (type *didrkṣate*). *prátikam*, lat. *antiquus*, hom. ἐνιπρή, de **-i-hk^w-*; le hittite *sakwa* « yeux », qui suppose une métathèse dans la forme à élargissement *-s-* de skr. *ákṣi*, ne renseigne pas sur l'initiale. Le groupe *nr* de ἄνδρ- se serait ainsi accompagné d'une aspiration dans le composé ἄνθρωπος, sûrement ancien et qui garde le ton sur l'initiale des composés possessifs, à la différence du type ἄρρενωπός.

André VAILLANT.

102. Ellen HERMELIN. — *Über den Gebrauch der Präsens-partizipien von perfektiven Verben im Altkirchenslavischen*. Inauguraldissertation. Uppsala, Almqist & Wiksells boktryckeri, 1935, in 8, xvi-155 p.

M^{lle} Hermelin a pris la peine de relever, dans les textes vieux-slaves, tous les participes présents des verbes perfectifs, ce qui constitue déjà un travail fort utile. Mais elle ne s'est pas contentée d'un enregistrement pur et simple des formes du participe : dans chaque cas particulier elle s'applique à les interpréter. Travail extrêmement délicat et plein de pièges : il s'agit d'une langue morte où le sentiment linguistique, le meilleur guide dans des questions d'aspect, est imparfaitement suppléé par une connaissance

approfondie des textes. M^{lle} Hermelin s'est acquittée de sa tâche difficile avec un succès qui fait honneur à elle-même et à l'école qui l'a formée. Son travail marque incontestablement un pas en avant dans nos études sur l'aspect en vieux-slave.

B. UNBEGAUN.

103. *Tolkovyj slovar' russkogo jazyka*, tome I: A-Kjuriny. Moscou, « Sovetskaja enciklopedija », 1935, in-8, LXXVI-1568 colonnes.

Ce *Dictionnaire raisonné de la langue russe*, entrepris par un groupe de linguistes russes sous la direction de D. N. Ušakov, et dont le premier volume seul a paru, se limite à la langue littéraire moderne prise au sens large du mot, c'est-à-dire à la langue parlée et écrite des Russes cultivés. Il répond donc à un besoin précis de la lexicographie russe et n'entend nullement remplacer ni le dictionnaire de Dahl avec son précieux fonds dialectal, ni le dictionnaire de l'Académie (en cours de publication) dont le but est de consigner toute la richesse du vocabulaire russe depuis le XVIII^e siècle. Le vocabulaire de toute langue de civilisation est nécessairement hétérogène et se dispose en différentes couches stylistiques: il ne suffit donc pas de savoir le sens exact du mot, il faut connaître également sa valeur stylistique, autrement dit, les conditions dans lesquelles ce mot peut être employé. La nouveauté et le grand mérite de ce dictionnaire est précisément d'avoir réussi à déterminer pour tous les mots comportant une nuance stylistique la place exacte qui leur revient dans l'ensemble du vocabulaire russe. Les déviations de la prononciation sont soigneusement notées. L'étymologie n'est donnée que pour les emprunts récents et sentis comme tels.

On regrettera que ce bel ouvrage n'ait pu échapper aux rigueurs d'un contrôle politique, d'ailleurs loyalement avoué

dans la préface et pesant normalement sur tous les dictionnaires soviétiques. Tels paragraphes consacrés aux mots *anarchisme* ou *boy-scout* pourraient nous donner une idée suffisante de ce que peut être un pareil contrôle.

Sur le plan purement linguistique non plus, le dictionnaire n'est pas à l'abri de toute critique. Pourquoi, par exemple, avoir considéré des mots tels que *Moscovites* comme des noms propres et les avoir par conséquent pros crits du dictionnaire, alors que les noms de peuples (*Anglais*, *Danois*, etc.) y ont trouvé hospitalité? Les noms d'habitants de villes qui offrent, même pour des Russes cultivés, des difficultés autrement plus grandes que les noms banaux de peuples, auraient dû cependant trouver tout naturellement leur place dans un dictionnaire normatif. Pourquoi, dans le paragraphe consacré au mot *velikij* « grand », tous les emplois de ce mot sont-ils soigneusement signalés à l'exception de l'emploi postposé du type « Alexandre le Grand »? L'affirmation que l'accend *bléjat* « bêler » soit plus rare que *bleját* n'est-elle pas contredite par l'usage? Avouons cependant que ces défauts et d'autres encore que l'on pourrait trouver sont bien peu de chose par rapport à tous les services que peut rendre ce remarquable instrument de travail.

B. UNBEGAUN.

104. F. P. FILIN. — *Issledovanie o leksike russkich govorov po materialam sel'skochozjajstvennoj terminologii*. Moscou-Leningrad, 1936, in-8, 208 p. (*Trudy* de l'Institut du langage et de la mentalité de l'Académie des Sciences de l'U. R. S. S., VI, série *Slavica*, n° 1).

L'ouvrage que M. Filin vient de consacrer à la terminologie agricole des parlers russes mérite doublement notre attention: par l'importance du sujet lui-même et par la méthode japhétique que l'auteur, admirateur fervent de Marr, a essayé d'y appliquer. Celle-ci s'y traduit surtout par le côté étymologique.

M. Filin commence par classer le vocabulaire agricole russe en différentes couches historiques, ce qui est parfaitement légitime. Pour expliquer les termes de la couche la plus ancienne, celle dont la constitution remonterait d'après M. Filin au stade de la « mentalité totémique diffuse », il les fait passer par le « laboratoire de l'analyse paléontologique » (p. 10). Sortis de ce laboratoire, les mots accusent généralement des parentés pour le moins imprévues. Ainsi M. Filin arrive à affirmer une origine commune pour les mots *plug* « charrue », *pachat* « labourer », *pasti* « paître », *pachnut* « sentir », gr. ψυχή, abkhaze *ɟsə* « âme », *Argimaspa*, nom d'une divinité scythe, et *Volos*, nom d'un dieu slave (pp. 43-44); ou encore: *derevnja* « village », *selo* « sol, village », gr. πόλις, lat. *urbs* (pp. 55-56). On aurait cependant tort de juger le livre d'après des exercices de ce genre qui n'y occupent en tout qu'une trentaine de pages environ. Là où M. Filin ne se voit pas obligé de recourir à la « mentalité diffuse », il abandonne allégrement les lisières japhétiques pour devenir un observateur consciencieux et pénétrant. Les chapitres où il traite, par exemple, de la répartition territoriale du vocabulaire agricole, ou encore de son évolution moderne, apportent des données extrêmement riches et instructives. Cette partie de son ouvrage qui demeurera et qui rendra de réels services nous fait oublier le début japhétique dans lequel il ne faut peut-être voir qu'un hommage rendu à la mémoire d'un grand savant disparu.

B. UNBEGAUN.

105. V. A. BOGORODICKIJ. — *Obščij kurs russkoj grammatiki (iz universitetskich čtenij)*, 5^e édition revue, Moscou-Leningrad, 1935, in-8, 356 p. (*Trudy po grammatike russkogo jazyka*).

Les Éditions d'État ont pris l'excellente initiative de rééditer, à défaut de travaux récents, les ouvrages les plus

représentatifs sur la grammaire russe. Le premier livre de cette série est le *Cours général de grammaire russe* de V. A. Bogorodickij, qui paraît ainsi en cinquième édition (la 1^{re} est de 1887). On connaît suffisamment les mérites de ce livre qui nous présente, sous une forme attachante, l'essentiel de la grammaire russe, de la dérivation, de la dialectologie et de l'histoire de la langue. Tout en gardant intact le plan et la conception du *Cours*, l'auteur a apporté à cette nouvelle édition quelques modifications de détail ; trop timides à notre sens pour réussir à mettre complètement à jour cet ouvrage respectable. Mais tel quel le livre de M. Bogorodickij demeure un des guides les plus sûrs que l'on possède pour la grammaire russe.

B. UNBEGAUN.

106. Gunnar GUNNARSSON. — *Studien über die Stellung des Reflexivs im Russischen*. Uppsala, 1935, in-8, 105 p. (*Uppsala Universitets Arsskrift*, 1935, n° 9).

On savait qu'en russe le réfléchi a fusionné avec le verbe, mais on se représentait mal la façon dont cette fusion s'était opérée. M. Gunnarsson a eu l'heureuse idée et le mérite de nous en retracer l'histoire en s'appuyant sur un dépouillement abondant de textes de bonne qualité (on pourrait toutefois hésiter sur l'opportunité de vouloir tirer un enseignement du recueil de Svjatoslav de 1073 qui n'est pas en somme un texte russe, mais slavon). M. Gunnarsson a montré que l'origine du phénomène est antérieure à l'époque historique, mais que son évolution ne devait être achevée qu'au xvii^e siècle. Ainsi grâce à M. Gunnarsson l'histoire du réfléchi russe est tirée de son obscurité ; elle le sera davantage encore si l'auteur se décide un jour à la comparer à l'histoire des autres enclitiques pronominales dont la décadence en russe est parallèle à celle du réfléchi.

B. UNBEGAUN.

107. S. C. BOYANUS. — *A manual of russian pronunciation*.
London, Sidgwick and Jackson, 1935, in-8, VIII-124 p.

Le but de ce livre est moins de donner une théorie de la prononciation russe que de venir en aide aux Anglais qui désireraient en acquérir la pratique. C'est dire que l'auteur envisage la prononciation avant tout au point de vue physiologique. Il le fait avec le maximum de simplicité et de sûreté, en comparant constamment les sons du russe aux sons de l'anglais. Nous croyons cependant que, même pour les besoins purement pratiques, il aurait été souhaitable d'insister davantage sur le côté phonologique de la question. Par exemple, le fait que la quantité des voyelles n'a en russe aucune valeur morphologique ou sémantique, aurait le plus grand intérêt à être rappelé à la page 44. Le chapitre abondant sur l'intonation (pp. 49-80, et exercices, pp. 94-117) est une innovation bienvenue dans ce genre de travaux, encore qu'elle soit nécessairement trop soumise à une interprétation personnelle.

Comme il devait arriver pour une langue littéraire dont l'orthophonie demeure flottante sur plus d'un point, M. Boyanus a été réduit à ne décrire que sa propre prononciation. On constatera qu'elle ne sort jamais des limites admises, marquées d'un côté par la prononciation dite de Moscou et, d'autre côté, par la prononciation dite de Leningrad (p. VIII). Notons en passant que cette terminologie géographique ne répond guère à l'état actuel des choses. Il vaut mieux se placer à un point de vue chronologique et distinguer entre une prononciation conservatrice et une prononciation évoluée (et influencée par l'orthographe) qui l'une et l'autre subissent mal tout étiquetage territorial.

Le livre de M. Boyanus est appelé à rendre de bons services.

B. UNBEGAUN.

108. E. LJACKIJ. — *Praktická učebnice jazyka ruského*. Napsal Evgenij Ljackij, spoluprací přispěl Emil Smetánka. Prague, « Vesmír », 1936, in-8, xii-311 p. (*Praktické učebnice slovanských jazyků*, II).

Manuel pratique de la langue russe à l'usage des Tchèques. L'auteur, qui n'est pas linguiste, se borne à suivre les traditions de la grammaire scolaire russe.

B. UNBEGAUN.

109. *Movoznavstvo*. — Kiev, Académie des Sciences d'Ukraine. N^{os} 1 (1934), 104 p. ; 2 (1934), 146 p. ; 3-4 (1935), 167 p. ; 5 (1935), 107 p. ; 6 (1935), 159 p. ; 7 (1936), 120 p.

Le caractère de cet organe de l'Institut de linguistique de l'Académie d'Ukraine est tout autre que celui de son confrère de Leningrad. Plus modeste, cette revue ne s'occupe pratiquement, à certaines exceptions près, que de la langue ukrainienne. On ne pourrait que l'approuver, si elle n'en concevait l'étude de façon quelque peu étroite : en effet elle s'applique soit à décrire laborieusement la langue de tel auteur contemporain, soit à dénoncer les exagérations du nationalisme linguistique qu'elle croit apercevoir dans telle œuvre littéraire ou tel ouvrage d'érudition. Supposons qu'il y ait là une étape inévitable dans l'évolution de la jeune science ukrainienne, et souhaitons qu'elle soit franchie le plus tôt possible : trop de besognes urgentes et utiles attendent la linguistique ukrainienne.

B. UNBEGAUN.

110. *Revue internationale des études balkaniques*, directeurs P. SKOK et M. BUDIMIR, T. I et II. Belgrade, 1934-1935, 631 p.

Le premier fascicule de cette revue a été annoncé ici l'an dernier. Les directeurs donnent maintenant un nouveau volume où sont repris tous les mémoires qui avaient déjà paru dans le premier et qui fait espérer que ce périodique continuera ; il garde le même caractère et, si les articles ethnographiques et historiques y tiennent encore une large place, il maintient à son programme la linguistique ; mais on ne voit pas qu'il apporte beaucoup de nouveau à ce point de vue. Il est difficile en effet de trouver des sujets de linguistique intéressant à la fois plusieurs langues balkaniques. L'albanais, qui a subi un grand nombre d'influences diverses, se prête à fournir des sujets de ce genre et tient une place notable dans ce nouveau volume.

Pour donner une idée d'ensemble des problèmes relatifs aux Balkans, les directeurs avaient décidé de publier une série d'articles généraux demandés aux savants les plus compétents. Le début de chacun de ces articles forme le fond des nouveautés du second volume. De même qu'on a demandé à M. Rostovtzeff le mémoire sur la vie économique des Balkans dans l'antiquité, c'est à M. Kretschmer qu'on a demandé de préciser la préhistoire linguistique des Balkans ; on sait qu'il est le maître de ces recherches. On trouvera dans son article les conclusions qu'on peut tirer des faits connus sur ce sujet, où on est réduit en grande partie à des hypothèses.

A. M.

111. André MAZON. — *Documents, contes et chansons slaves de l'Albanie du Sud* (Bibliothèque d'études balkaniques

publiée par Mario Roques et André Mazon, V). Paris (Droz), 1936, in-8°, vii et 462 p.

Les parlers slaves de Macédoine comprennent : des parlers centraux, que M. Belić réunissait en 1912 sous la désignation de « macédonien central », qu'il a remplacée depuis par le terme ambigu de « vieux-štokavien » ; des parlers marginaux, que nous n'appellerons pas « vieux-macédoniens », puisqu'ils ne sont ni plus vieux ni plus jeunes que les autres parlers notés à la même date, et qu'ils sont très évolués par rapport au vieux macédonien réellement attesté par des textes des ix^e-x^e siècles, mais qui présentent leurs traits spéciaux et sont précieux à ce titre, selon les méthodes de la grammaire comparée et de la géographie linguistique, pour permettre de reconstituer l'histoire du slave macédonien. De ces parlers marginaux, l'un, celui de la région de Suho à l'Est, a attiré d'une façon trop exclusive l'attention des slavistes, sous prétexte que c'est un parler de la région de Salonique, patrie de Cyrille et Méthode : comme si l'état linguistique moderne pouvait répondre à celui d'il y a mille ans, comme si les différences dialectales actuelles, très marquées en bulgaro-macédonien, avaient pu exister à l'époque où le vieux slave de Salonique et d'Ohrid devenait, presque sans modifications, la langue littéraire de la Bulgarie orientale. Les travaux que poursuit M. Małeckı feront mieux voir que le dialecte de Suho fait simplement transition entre les parlers macédoniens proprement dits et les parlers bulgares des Rhodopes. A l'Ouest, sur les parlers de la région d'Ohrid, on n'a encore que des données fragmentaires et peu sûres ; au Sud, sur les parlers de la région de Kastoria, on a maintenant des données sûres, grâce à M. Małeckı, mais fragmentaires. Les parlers des régions de Vodena et de Lerin, intermédiaires entre le domaine central et la zone marginale, ont été en partie étudiés, et la description la plus complète est celle du parler de Lerin par M. Mazon (*Contes slaves de la Macédoine sud-occidentale*, Paris, 1923) ; mais ces travaux piquaient la curiosité sans

la satisfaire, en laissant deviner l'existence, au Sud et à l'Ouest, de parlers plus intéressants.

M. Mazon, connaissant la Macédoine et préparé par ses recherches antérieures, a vu le point exact où, pour le renouvellement des études sur le slave macédonien, devait le plus utilement porter l'enquête dialectologique : les deux villages de Bobošćica et de Drenovëne en Albanie du Sud, dans les environs de Korça, dernier vestige d'un domaine slave d'Albanie qui était naguère contigu aux parlers d'Ohrid au Nord et de Kastoria à l'Est. On savait peu de choses sur la langue de ces villages : avant tout le trait phonétique le plus voyant, la « conservation » des voyelles nasales (plus précisément le maintien de leur élément nasal), qui avait fait créer le terme de *bandovei* pour désigner les rares Macédoniens qui prononcent *da bandi* « qu'il soit » (p. 10), et qui avait suffi pour développer la légende d'une origine polonaise de cette population. M. Mazon a procédé à une enquête sur place, qu'il a pu poursuivre à Paris grâce à un informateur dévoué. Il en a rapporté 150 pages de textes, qu'il a analysés en une étude linguistique d'une centaine de pages, et qu'il a fait suivre d'un lexique de tous les mots qu'il a pu recueillir.

Son étude est une révélation. L'intérêt du « bobostin » dépasse de bien loin la question de la conservation des voyelles nasales ou de la diphtongue *ě* : le système morphologique, produit d'une évolution originale d'un parler à l'écart du macédonien central, le vocabulaire, plein de mots locaux, sans compter la masse des emprunts au grec, au turc et à l'albanais, sont d'une nouveauté beaucoup plus grande que les traitements phonétiques, assez variés dans les parlers macédoniens, mais d'une diversité qui atteint vite ses bornes. Il est impossible de résumer tous les enrichissements que M. Mazon apporte à notre connaissance du macédonien. Le meilleur moyen d'en donner une idée est de discuter avec lui quelques questions qu'il est le premier à poser.

Dans la description phonétique, M. Mazon indique que le bobostin répond à *ě* ancien par *ĵä* sous l'accent et *e* hors de

l'accent, alternance qui peut jouer par elle-même et sans justification étymologique : d'où sûrement le *jā-* de *jāba* (p. 35), présent en *-a-* qui ne peut être tiré que du thème d'aoriste bulg. *ebā-*. Mais la notation par *ja* d'un son qui répond plutôt à *ja* paraît moins bonne que celle par *jē* qu'emploient spontanément les Bobostins dans les textes dont M. Mazon a si heureusement conservé l'orthographe albanaise : que le signe *ā* soit familier à certains slavistes (p. 16) est une raison pour l'éviter, étant donné qu'il est arbitraire d'interpréter par *ā* et *ū* les anciennes diphtongues mouillées *ě* (transcription grecque *εz*) et *ju* (répondant à lit. *iau*). P. 24, le traitement *al, ar* des anciens *l, r* doit s'expliquer par une évolution générale vers *a* de la voyelle réduite *ā* du macédonien commun, cf. *ogan, sédam* (p. 27); et le fait, qui atteint les emprunts au turc (*batardija*, etc.), est assez récent, puisque la colonie des « Arnauts » d'Ajdemir a encore la prononciation *āⁿ* pour bobostin *āⁿ* (p. 30). P. 27, la forme *roš*, à côté de *orš* des parlers macédoniens ordinaires, est intéressante parce qu'elle conserve le souvenir d'une ancienne flexion macédonienne *rož*, gén. *ržī* (russe *rož, ržī*), normalisée en deux sens différents comme dans le serbo-croate *râž, râži*, dial. *rž, rži*. P. 34, *kārčma* ne peut pas devoir son *a* à la proximité de *k*, puisqu'on a par ailleurs *kārmi*, etc. : c'est un nom de coutume, celui de la « tournée » que l'on offre après une affaire conclue, qui doit être emprunté à d'autres parlers macédoniens. Pour expliquer *livot* « animal, oiseau » (p. 47), M. Mazon suppose un amuissement de *v* qui n'apparaîtrait guère que dans ce mot (*da klam* est distinct de *klavam*, voir p. 77); mais le recours à une forme *liv-ot* aide peu, puisqu'il faut ensuite rendre compte, et de *liv*, et du dérivé étrange *livot* : il reste plus vraisemblable que ce sont là des déformations de *lijut* de Gerov, c'est-à-dire du mot savant, du slavon ou de la chanson populaire serbe, *ljut* (*zvr*) réintroduit dans le macédonien occidental après le passage de *ljut* à *lut* au sens de « piquant ». De même, p. 48, l'explication du groupe *mn* de (*se*) *s'āmni* « il semble » ne satisfait pas : il est plus

naturel de reconnaître dans ce verbe l'ancien *mni se*, avec accent secondaire *sé mni* et reduplication du pronom réfléchi ; pour *da sprimni* « monter », on pense à *pripne-*, avec même évolution sémantique que dans le serbo-croate *popeti se*, et avec traitement spécial *mn* par dissimilation, en regard de *pn* conservé dans *da sópni*. P. 51, c'est par inadvertance que M. Mazon suppose une influence de *velikŭ* sur la forme *vek-* de slov. *vekši*, etc., à traitement *tš*, *kš* du groupe *čš*. Et cette forme *vek-* est de toute façon différente de *(po)veke* du macédonien, qui est un serbisme net : restreindre l'importance de l'influence serbe sur le bulgaro-macédonien, ce serait renoncer à comprendre l'état de confusion du macédonien central, où le traitement serbe *é*, *k* concurrence et par endroits élimine presque le traitement macédonien *št*, fait de substitution identique aux faits « régression » bien connus des romanistes ; ou ce serait adhérer à la thèse de M. Belić qui, dans cette lutte entre des parlers et une langue de civilisation, attribue le rôle passif au serbe et le rôle actif au macédonien, en sacrifiant le témoignage formel de l'histoire, si flatteur pour son pays et la grandeur de son passé.

L'étude du système morphologique précise et surtout révèle de nombreux faits du plus grand intérêt pour l'histoire du macédonien, ou curieux comme produits du développement d'un parler isolé : ainsi la conservation d'une flexion à trois cas, celle du démonstratif *soj* et de la particule postposée *-zi*, l'extension d'un type de dérivés imperfectifs en *-inam*. P. 70, le datif féminin *golem'ätuj* est du type nominal, mais par remaniement d'un désinence *-ěj* ou *-oj* précédant l'article postposé, comme le prouvent les formes du masculin, gén. *golemetégo*, dat. *golemetému*.

Avec l'emploi des formes et la syntaxe, nous retrouvons les faits macédoniens courants, qui sont en bonne partie des faits balkaniques. Mais le vocabulaire a ses traits spéciaux : aux emprunts abondants au turc et au grec s'ajoutent des emprunts en quantité déjà appréciable à l'albanais, tout récemment passé langue de civilisation. Et le fonds

slave présente des conservations et des évolutions curieuses de mots. Le verbe « vouloir », *iti*, a une forme tout à fait spéciale, dérivée de *htě-*, qui ne ressemble en rien à *saka* de l'ensemble du macédonien ; l'adjectif « petit » est *ment*, *měncok*, sûrement refait sur le comparatif *měj-*, ce qui aide à comprendre la formation de lit. *meňkas*. Quand on sait toutes les difficultés d'interprétation que peut présenter un vocabulaire dialectal un peu aberrant, on admire l'effort fait par M. Mazon pour identifier tous les mots qu'il a recueillis, et on ne s'étonne pas que parfois il n'y ait pas réussi. D'où vient *aršinka* « dévidoir », et quel est son rapport avec s.-cr. *rāšak* ? Ne faudrait-il pas se contenter du rapprochement de *mīnc* « ducat » et de l'allemand *Münze*, si Gerov ne donnait pas un doublet *krāmenc* (s.-cr. *krmēncija*), qui indique qu'il s'agit d'une déformation du nom du *Kremnitzer Dukat* ? De même *lāt* « loisir » paraît identique au vieux-slave *lěti* (*jesti*) « (il est) permis », mais comme la vieille expression pour dire « je n'ai pas le temps » est bulg. *ne mi e koli*, s.-cr. *nemam kolje*, on devine que *ne gu 'mam l'ätta* (p. 419) est une altération de *ne imam kolě*, sans doute avec flexion secondaire en *-t-* de l'adverbe *kolě* (par exemple gén. **kolěti*), et avec déplacement de *ko-* confondu avec le pronom *go* : c'est ainsi que *pōma vi Bok* (p. 431) suppose *poma go Bog*, pour bulg. *pomaga(j) Bog* ; l'adjectif *otl'äten* a un parallèle dans s.-cr. *dōkōlan*.

Ces observations, trop longues, ne donnent pourtant qu'une idée incomplète de l'intérêt du livre de M. Mazon pour l'étude du slave macédonien et pour les études de balkanologie en général.

André VAILLANT.

112. A. BELIĆ. — *Borba oko našeg književnog jezika i pravopisa*, Beograd, 1935, in-8, 65 p. (*Bibliothèque de l'Université populaire Kolarac*, 11).

M. Belić, très heureusement, a résumé dans ce livre toute

l'histoire compliquée de la constitution, au XIX^e siècle, du serbo-croate littéraire. Son exposé, nourri de faits, nous permet de comprendre ce paradoxe par lequel le réformateur de la langue, Vuk Karadžić, philologue et ethnographe, a réussi à faire abandonner aux écrivains de métier leur langue traditionnelle pour leur faire accepter, comme langue littéraire, celle des paysans serbes, même au risque d'abaisser le niveau de la littérature. Karadžić sut imposer sa réforme à ses adversaires, bien que leur argumentation théorique, qui partait d'une différence nécessaire entre la langue rustique et la langue littéraire, fût irréprochable au point de vue scientifique. Cependant ce paradoxe aurait pu devenir plus acceptable encore si M. Belić avait insisté un peu moins sur le caractère spontané de la réforme. Karadžić ne fût-il pas formé à l'école philologique de Vienne et n'a-t-il pas fait siennes les idées de l'époque sur la renaissance nationale dont l'empire des Habsbourg était précisément un des foyers principaux? En dehors de ce modeste desideratum il n'y a rien à ajouter à l'exposé remarquable de M. Belić.

B. UNBEGAUN.

113. *Průruční slovník jazyka českého*. Prague, les Éditions d'État, 1935-1936, in-8, livraisons 1 à 25 (A-Granatina), 800 p.

La Commission du Dictionnaire de la langue tchèque, qui, sous le patronage de l'Académie de Prague, depuis des années, rassemble des matériaux pour un dictionnaire monumental, a cru opportun de faire précéder cette œuvre de longue haleine d'un dictionnaire maniable qui se limiterait au tchèque littéraire et à la langue parlée non dialectale. Ce dictionnaire, dont la direction est confiée à MM. Hujer, Smetánka et Weingart, paraît depuis l'automne 1935, avec une régularité impeccable, par fascicules

de 32 pages tous les quinze jours. Il a fort heureusement réussi à imposer une concision intelligente à la richesse des matériaux. On voit que le plan en a été soigneusement étudié avant d'être exécuté. Si l'on ajoute que la présentation typographique est bonne et le prix extrêmement modique (3 couronnes par fascicule), on se rend compte qu'il s'agit là d'une entreprise dont il serait avantageux d'imiter l'exemple dans plus d'un pays.

B. UNBEGAUN.

114. FR. OBERPFALCER. — *Jazyk knih černých, jinak smolných*. Prague, 1935, in-8, xxiv-355 p. (*Rozpravy České akademie věd a umění*, třída III, č. 73).

M. Oberpfalcer, auteur d'un ouvrage remarquable sur la linguistique générale, s'est proposé cette fois-ci de décrire la langue d'une source linguistique tchèque de premier ordre : les registres dits « noirs », c'est-à-dire les enquêtes judiciaires sur les délits de droit commun. Ces registres datent des xvi^e-xvii^e siècles et proviennent de la Bohême du Nord.

L'auteur s'est acquitté de sa tâche d'une façon fort consciencieuse, encore qu'entièrement mécanique, et qui consiste à mettre bout à bout, après un classement sommaire, les fiches de dépouillement. C'est dire que nous nous trouvons en présence d'un répertoire particulièrement riche de formes phonétiques, morphologiques et syntaxiques des registres « noirs », sans être fixés toutefois ni sur la valeur de ces formes, ni sur le système qu'elles constituent. Un exemple entre beaucoup d'autres : il est dit (p. 167) qu'à l'instrumental pluriel la finale *-mi* se rencontre chez les masculins mous, ce qui est illustré par quelques exemples ; mais on n'est pas informé si ces exemples sont les seuls attestés, si la finale *-mi* est affectée à certains mots à l'exclusion d'autres, s'il existe, enfin, un principe de répartition

entre les finales *-mi* et *-i*. Les questions de cet ordre, suscitées à tout moment à la lecture du livre, auraient trouvé leur solution naturelle si M. Oberpfalcer avait essayé de nous présenter la *langue* de ses textes, et non les formes éparses de ceux-ci.

La méthode d'enregistrement pur et simple que s'est imposée M. Oberpfalcer nous prive non seulement de toute explication des faits cités, mais omet de nous indiquer, ne fût-ce que par une mention rapide, la place qui revient à la langue des registres « noirs » dans l'évolution générale de la langue tchèque. Nous n'apprenons même pas quelle en est la base dialectale, sans parler, bien entendu, des particularités locales qui pourraient se refléter dans tel ou tel registre. Sachons cependant gré à M. Oberpfalcer de nous avoir fourni des matériaux excellents qui, un jour, seront sans doute utilisés pour la grammaire historique du tchèque.

B. UNBEGAUN.

115. JÁN STANISLAV. — *Pôvod východoslovenských nárečí.*
— *Origine des dialectes de la Slovaquie orientale.*
Bratislava, 1935, in-8, 44 p. (tirage à part de la revue *Bratislava*, IX).

Les dialectes de la Slovaquie orientale offrent de telles concordances avec les parlers voisins du polonais que certains savants n'ont pas hésité à leur attribuer une origine polonaise. M. Stanislav, s'appuyant sur une analyse détaillée des faits linguistiques et historiques, arrive à la conclusion qu'il ne s'agit là que d'une polonisation ultérieure des parlers d'origine incontestablement slovaque. C'est aussi l'opinion de la plupart des linguistes. Le mémoire comporte un résumé en français.

B. UNBEGAUN.

116. L'udovít Novák. — *Jazykovedné glosy k československej otázke*. Turčiansky Sv. Martin, Matica slovenská, 1936, in-12, 387 p.

M. Novák s'attache à présenter le problème linguistique tchécoslovaque. Comme tel, ce problème n'existe d'ailleurs que sur le plan politique et se rattache à ceux qui naissent fréquemment du contact et de la concurrence de deux langues de civilisation étroitement apparentées. Slovaque, M. Novák défend la thèse slovaque; il le fait avec ardeur, certes, mais aussi avec un loyal effort de franchise et d'objectivité. Les linguistes qui s'intéressent aux questions de la politique linguistique retiendront le livre de M. Novák.

B. UNBEGAUN.

ETRUSQUE, BASQUE, CAUCASIQUE

(Voir aussi nos 20, 73.)

117. *Der etruskische Text der Agramer Mumienbinde* neu herausgegeben und erläutert von M. RUNES. Mit einem Glossar von S. P. CORTSEN. Mit 28 Abbildungen auf 14 Tafeln (Forschungen z. griechischen u. lateinischen Grammatik, 11 Heft). Göttingen, Vandenhoeck et Ruprecht, 1936. In-8°, iv-104 pages et 14 planches.

Il s'agit ici d'une application, hautement instructive et précieuse en soi, et plus encore par les espoirs qu'elle suscite, de la technique photographique la plus récente à la lecture de documents antiques. Les célèbres bandelettes de la momie d'Agram (Zagreb), qui conservent le plus long texte étrusque que nous possédions, se trouvaient partiellement tachées de sang et de poix et illisibles. M. Runes a su profiter des rayons infra-rouges pour en obtenir une reproduction qui

ressuscite des portions du texte qu'on croyait perdues à jamais ; des lignes entières réapparaissent maintenant, des lectures douteuses sont rectifiées ; c'est en partie un nouveau texte qui se révèle. L'éditeur reproduit soigneusement (p. 4-14) les morceaux obtenus ainsi en les faisant suivre d'observations minutieuses sur les lectures antérieures (p. 15-34). Il y ajoute quelques remarques d'interprétation et un index. — La seconde moitié du livre est consacrée à un glossaire que M. Cortsen a rédigé. Avec la compétence et l'information qu'on lui connaît, il a donné, à l'occasion des principaux mots, des notices substantielles qui mentionnent et apprécient les interprétations souvent divergentes des étruscologues. Les éditeurs ont bien fait de ne pas risquer de traduction même partielle de leur texte. Le plus urgent est de compléter un déchiffrement si fructueux en l'étendant à l'ensemble des bandelettes, car nous n'avons ici que 90 lignes environ sur 245 ; près des deux tiers restent à reviser et à reproduire par le même procédé. Nous souhaitons vivement que MM. Runes et Cortsen trouvent les ressources nécessaires ; l'entreprise doit être menée d'autant plus vite que les bandelettes se dégradent et que l'écriture pâlit. M. Runes estime que dans 20 ans on n'en pourra plus rien lire.

E. BENVENISTE.

118. Massimo PALLOTTINO. — *Elementi di lingua etrusca* ; Firenze, Rinascimento del Libro, 1936-xiv ; in-4°, 109 pp. Pr. L. 30.

Le livre de M. Pallottino vise moins à être original qu'à nous donner un exposé bien au courant des recherches concernant la langue étrusque, et des résultats certains ou probables que l'on peut considérer comme acquis. La tâche était utile ; les exposés dont nous disposions jusqu'ici étaient trop sommaires, ou trop aventureux ; et de plus, les travaux

concernant l'étrusque ont été poussés avec une telle activité qu'une mise au point s'imposait. M. P. l'a réalisée avec autant d'objectivité que possible.

Il ne se fait pas d'illusions sur la pauvreté et la monotonie de nos documents, qui rendent si incertaine et si incomplète notre connaissance de la morphologie et de la syntaxe. Le seul domaine où l'on se sente un peu plus assuré est celui de la phonétique : encore là, nous opérons le plus souvent sur des transcriptions de noms propres étrangers, grecs en l'espèce, qui sont toujours suspects d'avoir été rendus avec plus ou moins d'exactitude ; et d'autre part la graphie étrusque présente des singularités et des contradictions qui ne se laissent pas toutes expliquer. Le traitement des diphtongues est incohérent, et parfois contradictoire. Ainsi *ai* tend vers *e* en passant par *ei* :

$$\begin{aligned} \text{Αἶας} &> \text{aivas, eivas, evas} \\ \text{Ἰραικος} &> \text{creice} \end{aligned}$$

mais par contre un *η* grec est transcrit par *ai* :

$$\text{Γαλήνη} > \text{calaina,}$$

ce qui semble se retrouver dans les graphies latines *scaena*, et *scaeptrum*. Le diphtongue *oi* est tantôt réduite :

$$\text{Οἰνώνη} > \text{Enuna}$$

tantôt maintenue

$$\text{Φοίνιξ} > \text{Phuinis}$$

etc. De même pour la syncope, il est difficile d'arriver à des conclusions précises, des phénomènes d'épenthèse venant se mêler aux faits de syncope, avec lesquels ils semblent en contradiction (type *Herecele*, *Xahuχasu* en face de *Aχlae* < Ἀχελῳος) ; et la chronologie ne suffit pas à rendre compte de toutes les inconséquences.

Étant donné les difficultés d'une œuvre de ce genre, il faut remercier M. Pallottino d'avoir été clair et prudent. Il multiplie les points d'interrogation, les « il semble », les

« probablement ». Son livre ne satisfera pas les gens pressés qui veulent à toute force déchiffrer l'étrusque ; mais il fait équitablement la part — fort petite — de nos connaissances, et celle, énorme, de nos ignorances. Un choix de textes et un glossaire permettent aux étruscologues en herbe de faire *in vivo* l'application des règles de la grammaire¹.

A. ERNOUT.

119. Emil GOLDMANN. *Neue Beiträge zur Lehre vom indogermanischen Charakter der etruskischen Sprache* (Klotho, 3). Wien, Gerold et Co., 1936. In-8°, vii-328 pages.

Entre les *Beiträge* de M. Goldmann (2 vol. 1929-1930) et ces *Neue Beiträge*, la similitude du titre établit une continuité de dessein que la lecture du présent ouvrage confirme à chaque page. L'auteur se réfère constamment à son livre précédent ; il en reprend la plupart des thèses, les modifie à l'occasion, les défend contre des critiques, mais il y ajoute beaucoup chemin faisant. Il procède par études distinctes (il y en a ici 35, plus une note sur l'inscription de Lemnos par M^{me} Rosa Goldmann), ce qui en rend impossible une analyse détaillée ; et pour presque tous les mots étudiés, M. Goldmann propose un rapprochement avec l'indo-européen. C'est ici, il faut bien le dire, la partie la plus discutable de l'ouvrage, non seulement parce que, prises isolément, les étymologies prêtent à critique, mais parce que l'auteur ne montre pas comment il se représente cette parenté de l'étrusque et de l'indo-européen : de quelle nature est-elle ? comment se justifie-t-elle historiquement ? quelles en sont les preuves morphologiques ? Il faut souhaiter que

1. Dans la bibliographie générale, on s'étonne de ne voir signalé aucun des ouvrages de M^{me} Eva Fiesel, qui sont pourtant des modèles de méthode et d'érudition ; p. 16, dans la note 3, je me vois appelé Ernau. Il aurait fallu citer aussi la nouvelle édition du texte d'Agram, de M. Runes et S. P. Cortsen, parue à Göttingen en 1935.

l'auteur donne quelque jour réponse à ces questions, car les étymologies qu'il nous propose ne suffisent pas à fonder une conviction. Que le thème **nac-* auquel il reconnaît le sens de « mort » doive s'identifier au nom indo-européen de la nuit, par la filiation de « Nacht; Todesnacht; Tod » (p. 41), il nous le fera difficilement accepter; la condition du rapprochement n'est pas dans la *possibilité* de passer de « nuit » à « mort », mais dans la *réalisation* de ce passage. Or il n'est nulle part réalisé en indo-européen. Je ne puis croire non plus que **ham̥-* « rechts » puisse être ramené à i.-e. **gamp-* « biegen » (p. 66), sous prétexte que, pour les Etrusques, le côté droit était défavorable. Il faudrait au moins concilier cette hypothèse avec l'interprétation de **laiv-* par « links »; autrement on devrait admettre que, dans le monde étrusque, les deux côtés étaient également sinistres! — Pour rendre plausible une comparaison entre étr. *tei* qu'il interprète par « dix », et i.-e. **dek̥m̥*, l'auteur est obligé de recourir aux formes les plus dégradées de « dix » en irlandais et en iranien moderne (p. 170); on se demande alors comment ce stade aurait pu être atteint un millénaire avant notre ère. Voilà quelques exemples des difficultés que rencontre une pareille démonstration fondée exclusivement sur des faits isolés et qui sont des faits de vocabulaire.

Mais il faut ajouter que ces étymologies ne sont pas l'essentiel dans le présent ouvrage, loin de là. Au point de vue purement étruscologique, on a ici un ensemble extrêmement riche et précieux de faits et de discussions. L'auteur a le mérite d'une large et sûre information, il est familiarisé avec une littérature d'inscriptions et de travaux que bien peu d'étruscologues possèdent comme lui; il sait exposer avec rigueur et clarté. Dans l'interprétation littérale, il apporte une foule d'observations pertinentes et des traductions dont plusieurs sont déjà adoptées. Aucun étruscologue ne pourra se dispenser de consulter son ouvrage.

E. BENVENISTE.

120. *Revue internationale des études basques*. T. XXVI, n° 2, Paris (Champion), 1935.

Il y a dans ce fascicule un article de caractère proprement linguistique de notre confrère M. Lafon sur *les noms « méditerranéens » de la « menthe » en basque* qui prêterait à quelques discussions. L'usage qui est fait ici du mot « méditerranéens » n'est ni neuf ni précis, il reproduit un procédé que j'ai employé, sans doute à tort, et qui ne traduisait aucune idée rigoureuse, mais seulement un embarras : on ne sait quelles langues ont trouvées en arrivant dans la région méditerranéenne les populations de langue indo-européenne et l'on n'a aucune donnée linguistique qui permette de rien déterminer à ce sujet. Sans doute il est déjà connu que le grec μένθος et le latin *menta* doivent provenir de ce groupe de langues inconnues. Mais M. Lafon ne précise rien à ce sujet, et il ne marque pas quels seraient les rapports entre les mots géorgien et basque, d'une part, et les mots grec et latin, d'autre part. Du reste ces mots géorgien et basque, s'ils se recouvrent pour la forme à peu près exactement, n'ont jamais été jusqu'ici étudiés en détail, et les affirmations par lesquelles débute l'article de M. Lafon sont trop péremptoires. Une formule comme « ce dernier mot doit être rapproché... » est trop décisive ; il suffisait de constater la concordance des formes.

A. M.

121. *Akademija nauk SSSR akademiku N. Ja. Marru XLV*. — Moscou-Leningrad, Académie des Sciences de l'U. R. S. S., 1935, in-8°, 790 p.

Parmi les travaux publiés à l'occasion du 45^e anniversaire de l'activité scientifique de Marr, et qui s'est trouvé coïncider avec la mort du savant, le présent recueil, publié par

l'Académie des Sciences de l'U. R. S. S., est plus spécialement consacré à la linguistique. Les circonstances jubilaires déterminent en quelque sorte le contenu du volume : aussi, les langues caucasiennes y occupent une place d'honneur, même dans les articles consacrés à d'autres langues ou aux problèmes généraux. De plus, la majorité des contributions est conçue dans l'esprit de la doctrine de Marr. Il peut être utile de rappeler que celle-ci ne porte plus le nom de « théorie japhétique » ; elle s'appelle désormais la « nouvelle doctrine du langage » : terme équivoque que l'on ne manquera pas de regretter.

B. UNBEGAUN.

122. *Jazyk i myšlenie. — Le langage et la mentalité.* — Moscou-Leningrad, Académie des Sciences de l'U. R. S. S. I (1933), 173 p. ; II (1934), 179 p. ; III-IV (1935), 343 p. ; V (1935), 160 p. ; VI-VII (1936), 345 p.

Cette nouvelle revue est l'organe de « l'Institut du langage et de la mentalité » de l'Académie des Sciences de l'U. R. S. S. Elle est aussi la revue de linguistique de l'Union. Fondée par Marr, elle s'efforce bien entendu de sauvegarder la doctrine du maître dont l'emprise se fait d'ailleurs de moins en moins sentir dans les derniers volumes où l'on trouve plusieurs contributions de haute valeur. La revue porte son intérêt à toutes les langues du monde, avec une préférence naturelle donnée aux langues de l'U. R. S. S. et plus spécialement à celles du Caucase. Les langues indo-européennes (sauf le russe, toutefois) y sont traitées quelque peu en parentes pauvres. Une attention toute particulière est vouée à la linguistique générale ainsi qu'aux problèmes glottogoniques.

B. UNBEGAUN.

123. A. ŠANIJE, Al. BARAMIJE, Il. ABULAJE. — *Jveli k'art'uli ena da literatura* (Saħelmcip'o gamomcemloba, Tp'ilisi, 1935).

A. CHANIDZÉ, Al. BARAMIDZÉ, Il. ABOULADZÉ. — *Langue et littérature vieux-géorgiennes* (Tiflis, Éditions d'État), VII-063-328 p.

Le maître des études linguistiques en Géorgie, M. A. Chanidzé, s'efforce de faire pénétrer l'esprit linguistique dans l'étude de la langue et de la littérature géorgiennes. Le présent ouvrage est destiné à l'enseignement « moyen », plus précisément à « la 9^e classe de l'école moyenne » ; mais il servira aussi « à l'auto-instruction de tous ceux qui désireraient avoir une représentation élémentaire de la vieille langue et de la vieille littérature ». Ajoutons qu'il rendra les plus grands services aux linguistes étrangers qui étudient le géorgien. La rédaction est de M. Chanidzé.

L'ouvrage comprend :

1^o Un exposé sommaire (35 pages), mais précis, de la grammaire du vieux-géorgien, où M. Chanidzé montre en quoi elle diffère de celle du géorgien littéraire actuel.

2^o Deux notes de M. Chanidzé sur la valeur numérique des lettres de l'alphabet et sur la computation des années.

3^o Une étude générale de M. Baramidzé sur la littérature géorgienne de l'époque féodale.

4^o Des textes, épigraphiques et littéraires, précédés de notices sur les écrivains et les œuvres, par l'un ou l'autre des trois auteurs du recueil.

5^o Un lexique, dû à M. Abouladzé, où l'on trouve « les mots et les expressions qui sont inconnus du grand public d'aujourd'hui ou le sont tout à fait, ou qui peuvent être compris d'une manière erronée ».

M. Chanidzé a ajouté à la fin de l'ouvrage des reproductions d'inscriptions et de manuscrits : ces spécimens d'écriture géorgienne (du VI^e au XVII^e siècle) illustrent les indica-

tions qu'il a données p. 03-07 sur l'histoire de l'écriture géorgienne.

Il n'y a guère rien à reprendre à l'aperçu de grammaire historique où M. Chanidzé rassemble et résume, en les complétant et les systématisant, des faits et des idées qu'il a exposés dans nombre de publications antérieures. On notera les expressions de « passif dynamique » et « passif statique », qui remplacent celles de « passif d'écoulement » et « passif de situation », employées dans sa *Grammaire géorgienne*. Les six pages consacrées à la syntaxe sont particulièrement intéressantes. En ce qui concerne la phonétique, on voudrait savoir ce qui fait dire à M. Chanidzé que le vieux-géorgien avait une voyelle analogue à l'*u* français dans des cas où l'on attend le groupe *wi*; que, par exemple, le nominatif singulier de *t'agw-* « souris », obtenu en ajoutant *-i* au thème, se prononçait *t'agü*, et non *t'agwi* (d'où, en gé. mod., *t'agvi*).

Les linguistes qui s'intéressent au géorgien ont là un excellent instrument de travail. La première édition est de 1934; la deuxième, corrigée, complétée et améliorée dans presque toutes ses parties, plus longue d'une vingtaine de pages, est de 1935. Souhaitons que M. Chanidzé nous donne maintenant une chrestomathie du géorgien moderne, un recueil de textes dialectaux, et le second volume de sa remarquable *Grammaire géorgienne* (*K'art'uli grama-tika*), dont le premier, consacré à la morphologie, a paru en 1930.

René LAFON.

-
124. *Caucasus Polyglottus, I.* — A. SANIJE. — *Jveli k'art'ulisa k'restomat'ia lek'sikonit'urt'. 1. K'restomat'ia* (Sağelmcip'o Universitetis gamomcemloba, Tp'ilisi, 1935), xxiv-112 p.

Cette Chrestomathie, qui est l'œuvre de M. A. Chanidzé,

vient de paraître aux Éditions de l'Université d'État, à Tiflis. C'est la première partie d'un ouvrage intitulé *Chrestomathie du vieux-géorgien, avec lexique*, et destiné aux étudiants d'Université. Simple recueil de textes, mais d'une importance linguistique considérable, et que seul un linguiste éprouvé pouvait composer. Courte préface, de 4 pages, en géorgien, russe et allemand (comme le titre de l'ouvrage). Les textes sont en général donnés dans l'écriture de l'époque.

René LAFON.

OURALIEN

125. *Mémoires de la Société finno-ougrienne*. — Volumes LXX et LXXI. Helsinki, 1935, 1936.

Le volume LXX contient des spécimens de textes vepses recueillis par L. Kettunen et P. Siro avec tout le soin méticuleux qu'on est en droit d'attendre de ces auteurs qui ont déjà fourni à la science finno-ougrienne une si abondante quantité d'excellents matériaux. Ce nouveau recueil est une précieuse contribution à l'étude des dialectes vepses.

Le volume LXXI est tout entier consacré à la mémoire du savant finlandais Otto Donner dont il commémore le centenaire.

Par une heureuse initiative, la Société a cru devoir reproduire trois mémoires du grand disparu. A les relire, on reste étonné de voir jusqu'où allaient les anticipations vraiment géniales de celui qui a été un des pères de la grammaire comparée finno-ougrienne.

On sait qu'Otto Donner a été le fondateur de la Société finno-ougrienne de Helsinki. Le Pr Mikkola évoque dans une étude les circonstances qui ont entouré la fondation de ce corps savant qui a rendu à la linguistique d'incalculables services.

Enfin, un appendice apporte l'index des mots traités par Otto Donner dans son dictionnaire étymologique des langues finno-ougriennes.

SAUVAGEOT.

126. *Finnisch-ugrische Forschungen*. Vol. XXIII, fasc. 1-3. Helsinki, 1935.

M. Toivonen consacre une nécrologie à la mémoire du maître finlandais Setälä.

M. P. Ravila examine la situation du lapon dans la famille des langues finno-ougriennes. Pour lui, le lapon découlerait d'une langue finno-ougrienne primitive qui se serait développée sous l'influence des parlers finnois. Il pencherait à considérer que les Lapons étaient une population arctique qui aurait adopté à date très ancienne un idiome finno-ougrien. Ces vues ne font que rejoindre celles déjà émises par Conrad Nielsen et par le regretté Kai Donner.

Les autres articles sont des contributions diverses à la phonétique historique et à l'étymologie des langues finno-ougriennes.

M. Beke étudie l'aspect phonétique des mots passés du tchouvache en tchérimisse. Dans un autre article, il rapproche certaines formes diminutives du hongrois de formes tchérimisses et un suffixe adjectif hongrois de formes à suffixation vocalique d'autres parlers finno-ougriens.

M. Uotila propose plusieurs étymologies et M. Martti Räsänen étudie quelques mots d'emprunt du permien et du tchérimisse provenant du turk.

Une bibliographie admirable rend compte dans l'*Anzeiger* de tout ce qui a pu être publié en 1908 sur le domaine finno-ougrien et le volume se termine sur plusieurs comptes rendus critiques. On fera bien de lire notamment celui consacré par M. P. Ravila à l'ouvrage de B. Collinder

Indo-uralisches Sprachgut. M. Ravila ne dissimule pas qu'il reste très sceptique devant les hypothèses hardies du savant suédois. Ne conclut-il pas « Tout demeure conjecture, illusion » ? Nous nous voyons donc obligé de rappeler que nous avons cru devoir aboutir à une conclusion analogue.

SAUVAGEOT.

127. *Nyelvtudományi közlemények* (Communications linguistiques). Vol. XLIX, fasc. 1-3. Budapest, 1935.

Ce cahier qui annonce la mort du regretté Gombocz publie en même temps qu'un nécrologue une bibliographie du maître, dus l'un et l'autre au P^r Zsirai.

Il a été rendu compte ici même de plusieurs des articles dont les tirages à part étaient parvenus avant la parution du volume.

Parmi les autres, signalons une étude de M. Jenő Juhász sur la négation en mordve mokša, un exposé de M. David Fokos sur la formation du duel en vogoul et en ostiak, un rapprochement extraordinairement instructif établi entre un mot altaïque et un mot ouralien par M. Désiré Pais. En passant, je suis obligé de remarquer que cette comparaison a été conduite par Pais avec une pénétration et une sagacité dont je n'ai malheureusement pas fait preuve quand j'ai moi-même signalé le rapprochement en question dans les *Recherches sur le vocabulaire des langues ouralo-altaïques*. Il me reste sans doute la satisfaction de constater que je ne m'étais pas trompé en entrevoyant et en signalant des parentés de vocabulaire ouralo-altaïque. Des travaux comme ceux de Pais et de Ligeti me donnent tous les jours davantage raison.

M. Ligeti consacre un très important article au problème des mots d'emprunt du hongrois au mongol. Il fait aisément justice des hypothèses émises avant lui et montre que

si certains mots hongrois semblent remonter à des formes mongoles, c'est qu'ils ont vraisemblablement été pris à des parlers turks qui auraient ainsi servi d'intermédiaires.

M. Jean Melich s'est attaché d'autre part à rechercher quels sont les emprunts lexicaux les plus anciens du hongrois à l'allemand. Il conclut que le mot d'emprunt allemand le plus ancien est le mot *püspök*, introduit en hongrois au x^e siècle. Suivent au cours des xi^e et xii^e siècles *polgár* « bourgeois », *konyha* « cuisine », *pór* « paysan (rustre) », *kehely* « calice », *szoba* « chambre ». Ces mots ressortissent au vieux-haut-allemand.

Poursuivant ses études phonologiques, M. Jules Laziczus s'efforce d'étendre la phonologie jusqu'à la considération des faits emphatiques et des variantes.

A cette occasion, il reprend une image de Bühler pour relever l'importance de la conception phonologique opposée à celle des phonéticiens. Le phonologiste est comparable au signalisateur qui a à se préoccuper de savoir d'après quelles règles s'interprètent les signaux qu'on lui envoie par le moyen d'un système de drapeaux. Le phonéticien est celui qui étudierait non pas la convention d'emploi des signaux mais la matière constituant les drapeaux (hampe, tissu, matière colorante, etc.). A cela, je me permettrai de faire observer à M. Laziczus qu'il ferait bien d'aller servir quelques semaines dans la marine. Il y découvrirait l'importance capitale des matériaux dont sont constitués les instruments de signalisation. Il y verrait que si une substance ne donne pas suffisamment de garantie de visibilité à distance par certains temps ou certains éclairages, on est conduit à modifier pour cela la forme et même la signification des signaux. En linguistique, nous dirons que lorsqu'un son ne rend pas suffisamment, il oblige à transformer tous les systèmes où il joue un rôle significatif. C'est bien un peu ce qu'avait enseigné une certaine phonétique.

Cela tend donc à prouver que phonologie et phonétique sont inséparables.

Une série d'autres études terminent ce volume. La place nous manque pour les signaler. On pardonnera peut-être à l'auteur de ces lignes d'indiquer qu'il y figure également avec une petite étude sur certains faits de vocalisme en hongrois moderne.

SAUVAGEOT.

128. *Magyar Nyelv* (La langue hongroise). Tome XXXI (fasc. 6-10), tome XXXII (fasc. 1-4).

En dehors de la partie étymologique et historique plus spécialement consacrée à la langue hongroise proprement dite et où figurent de très intéressantes études de Jean Melich, Louis Ligeti, Jules Moravcsik, Jules Németh, etc., il faut retenir l'important nécrologue où Jean Melich fait le bilan de l'œuvre linguistique de Gombocz.

Par ailleurs, signalons la polémique qui s'est développée entre plusieurs linguistes hongrois au sujet de la définition de l'affriquée. M. Horger soutient qu'une affriquée est un phonème simple dont la longueur n'excède pas celle de tout autre phonème simple. M. Hegedűs prétend au contraire que les affriquées sont des phonèmes composites de longueur supérieure à celle des phonèmes simples et il cite à l'appui de ses dires les résultats d'enregistrements de phonétique expérimentale.

Il convient de remarquer ici que les exemples expérimentaux cités par M. Hegedűs ne paraissent pas probants parce qu'il est impossible de se rendre compte des circonstances dans lesquelles ils ont été enregistrés. Il n'est pas douteux en effet que le sujet parlant tend à décomposer l'affriquée dès qu'il est amené à articuler plus distinctement.

En réalité, les affriquées hongroises connaissent, tout comme les consonnes simples, une implosion et une explosion. A cet égard, elles se comportent comme les consonnes longues non gémées et Horger nous semble avoir raison

quand il décrit que le souffle explosif est utilisé à produire l'élément sifflant ou chuintant de *c* et *cs* (*ts* et *tš*).

SAUVAGEOT.

129. *Magyar Nyelvőr* (Le Gardien de la langue hongroise).
Tome 64 (fasc. 7-10), tome 65 (fasc. 1-6).

Il faut renoncer à donner un compte rendu détaillé de ces cahiers où s'accumulent des études souvent très minutieuses sur tout ce qui concerne la description et l'histoire du hongrois et du finno-ougrien.

Retenons d'abord les travaux que poursuit David Fokos sur le problème capital de l'ordre des mots dans les langues ouralo-altaïques. Ces travaux confirment les vues qu'ils nous a été donné d'exprimer ici-même à plusieurs reprises. Dans ce même ordre d'idées, signalons l'article de M. L. Knöpfler sur l'ordre des mots dans la phrase interrogative en hongrois et en vogoul.

Le fascicule 3-6 du tome 65 commémore par ailleurs le centenaire du grand linguiste germano-hongrois Joseph Budenz, l'un des fondateurs de la grammaire comparée des langues finno-ougriennes.

SAUVAGEOT.

130. *Magyarosan* (A la hongroise). Vol. IV (fasc. 6-10),
vol. V (fasc. 1-4).

C'est sur l'ensemble du domaine linguistique hongrois que se poursuit une lutte acharnée contre la germanisation de la langue nationale. Déjà à plusieurs reprises, nous avons appelé ici l'attention sur ce qui se passe en hongrois car il en découle de nombreux enseignements pour le linguiste soucieux de voir clair dans l'histoire des langues de civilisation.

Parmi les nombreux travaux publiés dans les fascicules ci-dessus indiqués, relevons l'exposé de M. Jules Zolnai sur la constitution d'une terminologie technique hongroise chez les ophtalmologistes. Partout, il s'agit de trouver un terme hongrois équivalant à une expression allemande ou internationale du type gréco-latin. Il est donc difficile d'éviter de construire des calques.

De même, il est intéressant de constater que le périodique de l'Académie signale la faute qui consiste à accorder en nombre le verbe possédant deux sujets singuliers. Il faut dire ou écrire *a miniszterelnök és a külügyminiszter Romába utazott* et non pas *utaztak*. (« Le président du Conseil et le ministre des Affaires Étrangères sont partis pour Rome. »)

Comme on le voit, l'introduction des règles d'accord en nombre du verbe et de ses sujets au singulier met en danger la structure de la phrase hongroise. Si cet accord devient peu à peu l'usage, il y aura eu emprunt de construction et non plus emprunt de lexique. Des faits de ce genre sont à signaler aux linguistes qui croient encore que les emprunts de structure sont impossibles.

SAUVAGEOT.

131. *Ungarische Jahrbücher*. Vol. XV, fasc. 4-5.
Berlin, 1936.

Ce volume est un hommage posthume au maître hongrois Zoltán Gombocz.

Il est impossible d'analyser tout son contenu qui est fort riche et concerne plusieurs disciplines linguistiques.

M. Horger traite de l'alternance quantitative (et qualitative) de la voyelle thématique des mots hongrois du type *madár* (accusatif : *madar-a-t*).

M. Juhász croit pouvoir retrouver les vestiges d'un suffixe adverbial disparu du hongrois moderne.

M. Karl Menges étudie les noms du chameau en turk. Le

P^r Melich fait venir le mot hongrois *tábor* « camp » du turk *tabur* que son collègue J. Németh explique à son tour du point de vue de l'étymologie turke.

M. Toivonen apporte quelques étymologies finno-ougriennes ; M. Vasmer explique le finnois *püimä* « lait fermenté ressemblant au yogourt » comme un emprunt à l'iranien (cp. avestique *paēman-*).

M. D. Pais reprend son article paru en hongrois dans les *Nyelvtudományi közlemények* sur la famille de mots ouralo-altaïque *tap* « saisir ». De même, on trouve reproduit en allemand l'article de M. Laziczus auquel nous faisons allusion dans notre compte rendu ci-dessus.

M. Anton Klemm à qui nous devons tant de remarquables études de syntaxe finno-ougrienne essaie de définir « la phrase et ses parties ».

L'auteur n'arrive pas à se dégager de l'idéologie d'H. Paul et de W. Wundt. De plus, il mêle la description et l'histoire pour aboutir à des conclusions inconsistantes. Il est regrettable de voir un chercheur aussi avisé se laisser égarer par un parti pris doctrinal suranné. Une définition de la phrase est sans aucun intérêt du point de vue de la syntaxe. Tout au plus peut-on la considérer comme un aboutissement, jamais comme un point de départ. En tout cas, il est vain d'opérer comme le fait M. Klemm avec des notions qui sont toutes plus vagues ou plus incertaines les unes que les autres. J'embarrasserais bien notre confrère hongrois en lui demandant ce qu'il entend au juste par « sujet », par « prédicat », par « substance ». Sans parler du « sujet psychologique » ou du « prédicat psychologique » dont il fait si grand cas. Je dirai donc à M. Klemm que lorsqu'il articule en hongrois *a meleg kenyér nem egézséges* « le pain chaud n'est pas sain », je ne sais pas ce qu'il veut dire quand il prétend que *meleg kenyér* = « pain chaud » est un « sujet psychologique ».

Il y aurait eu avantage à confronter la phrase hongroise citée ci-dessus et sa transposition en français. On aurait pu constater certains détails curieux. Ainsi, en hongrois,

cette phrase consiste en deux groupes accentuels : *a meleg kenyér* « le pain chaud » et *nem egészséges* « pas sain ». Ces deux groupes expriment deux notions complexes. Juxtaposés, mais séparés par une légère syncope, ces deux groupes forment phrase. En français, ils ne formeraient rien. En effet, nous lions les deux groupes par le verbe « est ». Il est donc à priori faux de vouloir identifier le processus français au processus hongrois. Ces deux procédés diffèrent et les opérations psychologiques dont ils sont le reflet ne sont pas nécessairement les mêmes. Nous linguistes, nous n'avons aucune raison valable de les confondre.

SAUVAGEOT.

132. *A magyar nyelvtudomány kézikönyve. A magyar nyelvjárások.* Irta LAZICZIUS Gyula (Manuel de la linguistique hongroise. Les dialectes hongrois. Par Jules Laziczius). Budapest, 1936.

C'est un bien mince cahier que le Manuel de la linguistique hongroise publiée sur les dialectes hongrois.

En réalité, on n'y trouve que des généralités exposées par M. Laziczius avec sa clarté coutumière. Le lecteur quitte l'ouvrage avec un peu de déception. Il ne peut guère se faire une idée de la question après avoir parcouru ces considérations vraiment un peu trop générales.

Celui qui voudra connaître d'un peu plus près l'aspect des parlers populaires hongrois sera obligé d'aller se renseigner dans le livre de Joseph Balassa et dans celui d'A. Horger.

Le défaut du présent fascicule du beau Manuel édité par l'Académie de Hongrie est qu'il ne peut se fonder sur un atlas linguistique de la Hongrie. Faute d'atlas, on est réduit à confronter quelques faits de phonétique très généraux et quelques particularités morphologiques sur l'extension des-

quelles on n'est pas toujours très exactement renseigné. A cela s'ajoute que le dialectologue hongrois est trop souvent obligé de recourir à des documents un peu vieillots, recueillis il y a de nombreuses années dans des conditions qui sont loin de satisfaire toujours aux exigences de la recherche moderne.

Quand nos confrères hongrois se décideront-ils à établir à leur tour l'atlas linguistique de la Hongrie?

SAUVAGEOT.

133. Gabor ORBÁN. — *A magyar nyelv* (La langue hongroise). Prague, 1935.

Ce petit livre sans prétention est destiné aux classes supérieures des établissements d'enseignement secondaire hongrois de Tchécoslovaquie.

Des notions sommaires de toute sorte y sont présentées successivement : histoire de la linguistique, éléments de linguistique générale, rudiments de grammaire comparée finno-ougrienne et quelques renseignements sur l'histoire comme sur la structure du hongrois.

Il est pourtant des endroits où l'auteur a commis quelques bévues. Ainsi, dans son chapitre sur l'histoire de la linguistique il présente Meillet comme slaviste et fait silence sur le reste de l'œuvre. On ne saurait être plus partial sinon partiel.

Certains aspects du hongrois sont présentés assez superficiellement. Je ne vois pas ce que le lecteur pourra tirer par exemple de ce qui est dit sur l'ordre des mots. C'est trop vague et trop confus.

SAUVAGEOT.

134. *Magyar figyelő* (L'observateur hongrois). Vol. III, fasc. 2-4. Presbourg, 1935.

Deux articles de cette revue hongroise de Tchécoslovaquie intéressent la linguistique.

L'un est dû à M. Joseph Balassa. L'éminent dialectologue y donne des conseils aux chercheurs qui désirent étudier les parlers populaires. Il dresse un plan sommaire indiquant sur quels points doivent porter de préférence les investigations. L'enquête envisagée n'a rien de commun avec le genre de sondage préconisé chez nous par Gilliéron. Le but est ici de relever la plus grande quantité possible de matériaux, c'est-à-dire de textes notés aussi bien que possible.

L'autre article fait suite aux études poursuivies par M. David Fokos sur les identités de structure syntaxique présentées par les langues finno-ougriennes et le turk. Les faits rassemblés et confrontés par M. Fokos sont éclatants. Jusque dans le détail, les deux syntaxes finno-ougrienne et turke coïncident, naturellement si l'on observe les états de langue les plus anciens.

Ce résultat ne surprendra pas nos lecteurs auxquels nous avons signalé le fait depuis déjà fort longtemps.

SAUVAGEOT.

ALTAÏQUE

135. Pr V.-A. BOGORODITSKI. — *Vedenie v tatarskoe jazыk-koznanie v svjazi s drugimi tjurskimi jazykami* (Introduction à l'étude linguistique du tatar en connexion avec les autres langues turkes). Kazan, 1934.

Les livres édités en U. R. S. S. continuent à nous parvenir avec d'inexplicables retards. Il est le plus souvent

impossible au chercheur isolé de se les procurer, si ce n'est parfois à prix d'or par l'intermédiaire des libraires allemands. Malgré des efforts répétés, la Société n'a pu obtenir que lui soient adressées régulièrement les publications dont il serait utile de faire figurer le compte rendu dans nos Bulletins.

Le livre ci-dessus a paru il y a deux ans. C'est un précis très clair du tatar de Kazan. L'auteur, qui est comparatiste, a voulu replacer ce dialecte au milieu des autres dialectes turks.

La partie phonétique est brillante et nous nous promettons bien de revenir autre part sur les problèmes qu'elle évoque. Il n'est que plus décevant de constater que la morphologie est traitée avec un conservatisme presque digne de Radloff.

L'auteur est trop préoccupé de retrouver dans le turk les catégories grammaticales de l'indo-européen. Ainsi parle-t-il de « substantif » là où il n'y a qu'un nom.

Pour le verbe, grand embarras. Si la première et la deuxième personnes ont des désinences propres, la troisième n'en connaît pas. C'est le thème nu. Avec, à la troisième personne du pluriel, la marque du pluriel des noms.

L'explication de ces faits est sans doute simple. Mais à condition d'abandonner carrément les cadres de la grammaire russe dans lesquels il est vain de vouloir faire entrer de force les catégories turkes.

Le spécialiste aura cependant profit à compulser soigneusement cet ouvrage qui fourmille d'observations subtiles et de remarques très précieuses.

SAUVAGEOT.

-
136. K. GRÖNBECH. — *Der türkische Sprachbau I*. Levin et Munksgaard. Copenhague, 1936.

L'auteur, qui porte un nom déjà rendu célèbre dans la

turkologie par les travaux de V. Grönbech, a essayé de fournir la première description d'ensemble du système grammatical des parlers turks.

Cette première partie traite de la division des mots turks en parties du discours, de la formation et de l'emploi du pluriel, des groupes nominaux, de la phrase verbale, de l'accusatif.

Comme on voit, l'étude de la morphologie est constamment mêlée à celle de la syntaxe.

Ce mélange n'est pas sans inconvénient. Il enlève à l'exposé beaucoup de clarté. Des faits très nombreux et du plus grand intérêt sont présentés comme par raccroc alors qu'ils devraient faire l'objet d'une mention spéciale. Les lignes générales de la structure linguistique turke n'apparaissent pas avec netteté.

Pour ne citer qu'un exemple, la phrase nominale aurait dû être traitée dans un même chapitre que la phrase verbale. A séparer les deux types de phrase, on risque de ne plus très distinctement apercevoir ce qui les rapproche comme ce qui les différencie.

M. K. Grönbech a voulu pénétrer la véritable nature des « catégories » du turk. Il semble qu'il ait été guidé dans cette recherche par une conception sémantique des catégories linguistiques. D'où la préoccupation de définir le sens en même temps que la forme.

A cela s'ajoute que les points de vue synchronique et diachronique sont constamment confondus.

De tout cela résulte que le livre est d'une lecture un peu difficile et qu'il faut méditer avec soin chaque passage. Il n'en demeure pas moins que les théoriciens de la linguistique générale auront le plus grand profit à étudier cet ouvrage qui comble une importante lacune.

SAUVAGEOT.

ESKIMO

137. L.-L. HAMMERICH. — *Personalendungen und verbal-system im eskimoischen*. Copenhague, 1936.

M. Hammerich nous a rendu le grand service de démêler dans les documents eskimos qui nous sont accessibles les grandes lignes de ce qu'il appelle le système verbal.

Jusqu'ici, en effet, le comparatiste qui voulait s'orienter dans le fouillis des matériaux eskimos était exposé à commettre les plus invraisemblables bévues. Il fallait avoir la bonne fortune d'aller sur le terrain ou d'écouter l'enseignement d'un Thalbitzer, sinon, c'était le risque certain d'erreurs sans nombre. Personnellement, je n'ai que trop éprouvé ce danger.

Les spécialistes de l'eskimo nous avaient habitués à être plus volontiers des dispensateurs de critiques que des savants disposés à renseigner le profane sur les parlers qu'ils étudiaient. C'est le cas de reprendre ici la formule de notre confrère finlandais Lagercrantz qui préférerait à des critiques de ce genre une contribution plus positive. Il n'est que trop facile d'accabler les autres sous le poids d'une science que l'on garde pour soi.

A lire l'exposé de M. Hammerich, on se rend compte une fois de plus de la profonde analogie de structure qui existe entre l'eskimo et l'ouralo-altaïque. Par ouralo-altaïque, il faut entendre l'état de langue auquel nous permet de remonter la comparaison.

Sous l'influence de ses prédécesseurs, M. Hammerich s'efforce de distinguer objet et sujet, transitif et intransitif, distinctions qui recouvrent en réalité tout autre chose. Les catégories grammaticales de l'eskimo n'ont que faire de ces distinctions trop évidemment empruntées aux grammairiens indo-européanistes. Tout comme l'ouralo-altaïque ancien, l'eskimo ne connaît que deux relations syntagmatiques :

celle de détermination et celle de prédication. Les morphèmes soi-disant transitifs ou intransitifs ne sont que des moyens formels pour assurer l'expression claire de ces relations en permettant la liaison nécessaire des mots entre eux. Il est d'ailleurs troublant de retrouver en eskimo quelques-uns des expédients employés pour la même fin par l'ouralo-altaïque. L'opposition des formes possessives et des formes dites subjectives du verbe est des plus éloquentes.

SAUVAGEOT.

138. C.-C. UHLENBECK. — *Eskimo en oergermansch*. Amsterdam, 1935 (Communications de l'Académie royale des sciences, section lettres, tome 77, série A, n° 6).

Enchaînant ses recherches sur l'eskimo à sa théorie de la composition de l'indo-européen où il croit démêler deux éléments primaires A et B, le P^r Uhlenbeck se propose de déceler les éléments lexicaux qui en eskimo rappellent certains éléments indo-européens.

Je ne dissimulerai pas la stupeur qui s'empare du lecteur à la vue de ce bref opuscule où l'éminent linguiste hollandais multiplie les hypothèses les plus inconsistantes. Qu'on en juge sur un exemple.

C'est ainsi qu'il trouve une corrélation entre les formes eskimo *āka*, *akka* « oncle, frère du père » et les termes indo-européens skr. *akkā*, grec Ἀκκώ, lat. *Acca Larentia*.

Je laisse aux indo-européanistes le soin d'apprécier la valeur probante des mots indo-européens cités et qui affectent une forme si particulière, mais je ne puis résister au plaisir de leur comparer le turk *αγα* « oncle, frère du père », samoyède *aga*, *aka*, etc. « id. », tongous Goldi *aga*, mongol *aga* « id. ».

D'un côté, l'on a des termes qui font corps avec l'ensemble de la nomenclature des relations parentales et d'autre part

on se trouve en présence de formes aberrantes dont l'interprétation est malaisée.

La malchance veut que presque tous les rapprochements cités par Uhlenbeck comme preuves d'un lien de l'eskimo avec l'indo-européen trouvent en ouralo-altaïque des correspondants bien plus nets et plus clairs.

Dans ces conditions, il faut s'étonner de voir notre confrère hollandais persister dans son refus d'admettre l'hypothèse d'une relation quelconque entre l'eskimo et l'ouralo-altaïque dans le moment même où il suggère avec l'indo-européen des rapprochements aussi hardis, pour ne pas dire aussi invraisemblables.

Et puis que fait M. Uhlenbeck des analogies de structure? Alors que l'eskimo présente une structure en tous points comparable à celle que nous sommes en droit d'attribuer à l'ouralo-altaïque ancien, il y a un monde entre cette structure et celle de l'indo-européen, même le plus primitif.

Nous entendons bien que M. Uhlenbeck propose d'autre part de comparer l'indo-européen et l'ouralien, mais nous avons dit ici à plusieurs reprises ce qu'il fallait penser d'une hypothèse qui a le tort d'exclure à priori la possibilité d'une parenté ouralo-altaïque pourtant si facile à concevoir et que tous les grands connaisseurs des langues ouraliennes et des langues altaïques ont admise, depuis Castrén jusqu'à Gombocz.

SAUVAGEOT.

CHAMITO-SÉMITIQUE

139. RENÉ LABAT. — *Le poème babylonien de la création*. Paris (Adrien-Maisonneuve), 1935, in-8, 177 pages.

Nouvelle édition critique de cet ancien ouvrage babylonien (que l'éditeur date entre — 2225 et — 1926).

La langue est étudiée de près (Introduction, p. 23; nom-

breuses notes au bas du texte); cette édition devra être dépouillée par ceux qui s'occupent d'accadien (il n'y a pas d'index).

Marcel COHEN.

140. H. S. NYBERG. — *Studien zum Hoseabuche, zugleich ein Beitrag zur Klärung des Problems der alttestamentlichen Textkritik*, Upsala, Universitets årsskrift, 1935, 6, in-8, VIII-144 pages.

Ceci est surtout un ouvrage philologique de critique de texte, dont la conclusion principale est que le texte masorétique représente le résultat d'un ancien bon travail d'élaboration sur un texte antérieur écrit sans séparation de mots, avec peu de notations de voyelles longues.

Mais le sémitisant complet qu'est H. S. Nyberg a bien entendu marqué qu'il faisait œuvre de linguiste : on trouve à la fin du livre un index des mots des différentes langues sémitiques traités au cours du commentaire, et un index des choses comprenant principalement des faits grammaticaux.

Marcel COHEN.

141. Charles VIROLLEAUD. — *La légende phénicienne de Danel*. Paris (Geuthner), 1936, in-4, 242 pages.

Charles VIROLLEAUD, *La légende de Keret, roi des Sidoniens*. Paris (Geuthner), 1936, in-4, 103 pages.

La langue de Ras Shamra reste au premier plan de l'actualité sémitique. Ch. Virolleaud continue à en éditer méthodiquement les textes (la besogne est loin d'être achevée). Les deux volumes que voici sont des éditions philologiquement soigneuses. Si l'auteur n'a pas encore estimé le temps venu d'une grammaire et d'un lexique général, chaque volume se termine sur un glossaire, et les

remarques grammaticales sont multipliées à propos des explications de détail. Un chapitre de l'introduction du premier volume expose toutes les données acquises, quelques-unes récemment par l'étude des derniers textes découverts, sur l'alphabet cunéiforme de Ras Shamra. Ces instruments d'étude devaient être signalés aux linguistes. (Pour l'alphabet, voir le compte rendu suivant.)

Marcel COHEN.

142. HANS BAUER. — *Die alphabetischen Keilschrifttexte von Ras Schamra*. Kleine Texte für Vorlesungen und Übungen, 168, Berlin (W. de Gruyter et C^{ie}), 1936, in-12, VII-75 pages.

Ce petit livre contient tous les textes de Ras Shamra publiés jusqu'à la fin de 1935, en transcription, sous une forme maniable et à la portée des bourses modestes. C'est une réédition, sans traduction. Le texte a été revu sur les reproductions des originaux, il y a diverses lectures nouvelles, un commentaire abondant figure en notes, un petit glossaire clôt l'opuscule; il est donné une bibliographie complète des études antérieures.

L'alphabet cunéiforme, avec commentaires, figure p. 64-67. Le tableau diffère un peu de celui qui est donné dans Ch. Virolleaud, *La légende phénicienne de Danel*, p. 73. Outre les différences de numérotation, qui seront un inconvénient pour les étudiants, il y a quelques divergences de transcription et d'interprétation; il faut espérer qu'une fois tout le matériel édité on arrivera à une entente entre sémitisants.

H. Bauer pense que l'alphabet de Ras Shamra n'a pas été créé pour une langue sémitique (on sait que quelques-uns des documents sont hurrites).

Marcel COHEN.

143. Paul JOÛON. — *Notes grammaticales, lexicographiques et philologiques sur les papyrus araméens d'Égypte. A propos des inscriptions nabatéennes d'Iram.* Mélanges de l'Université Saint-Joseph, XVIII, 1, Beyrouth, 1934, in-8, 100 pages.

La première partie, où la subdivision indiquée par le titre est un peu arbitraire (il s'agit partout d'excellentes observations d'un grammairien-philologue qui regarde les textes au plus près) se termine heureusement pp. 89-90 par une table des matières détaillée et un index des mots traités. Les sémitisants y trouveront bien des indications utiles (notons par exemple l'usage de la conjonction *w-* dans les phrases conditionnelles).

La seconde contribution est également suivie d'un petit index.

Marcel COHEN.

144. J. CANTINEAU. — *Grammaire du palmyrénien épigraphique.* Collection de l'Institut d'études orientales de la Faculté des lettres d'Alger, 1935. Paris, in-8, xi-165 pages.

Palmyre est à l'ordre du jour, depuis que les fouilles y ont été reprises activement. J. Cantineau, qui a pris au travail de découverte, d'aménagement, de publications des inscriptions, une part importante, a éprouvé le besoin de faire une somme des faits connus sur la langue des inscriptions. Outre la grammaire dont il est question ici, il annonce un lexique. D'autres jeunes sémitisants ont travaillé en même temps sur le même matériel ; voir les comptes rendus suivants ; aussi certaines questions sont-elles touchées dans ce compte rendu par rapport à l'ouvrage de Fr. Rosenthal en même temps que par rapport à celui de J. Cantineau, et inversement.

La grammaire est précédée d'une longue et précise étude sur l'écriture particulière de Palmyre, dont le développe-

ment se suit facilement au départ de l'écriture que montrent les papyrus d'Eléphantine, et éclaire la naissance de l'écriture estrangélo du syriaque d'Edesse.

L'exposé grammatical est méthodique, aussi complet que possible, étant donnés les documents ; il éclaire bien les menues particularités de l'araméen tel qu'il a été écrit à Palmyre du 1^{er} au III^e siècle de notre ère, en le différenciant des autres aspects connus de la même langue, et notamment de l'autre stock d'inscriptions, en partie contemporaines, celui de la Nabatène (pour lequel J. Cantineau lui-même, on se le rappelle, a donné une monographie analogue). Je ferai ici une petite critique de terminologie : il est légitime de parler des « schèmes » des noms, lorsqu'on les caractérise précisément par l'aspect des radicaux ; mais lorsqu'on décrit le verbe en opposant l'intensif, le causatif, etc. à la forme fondamentale, il y a lieu de parler de « thèmes » (ce qui laisse la possibilité d'expliquer par exemple que le *thème* à valeur intensive est caractérisé dans la forme par un *schème* à voyelles brèves, et à consonne médiane renforcée).

La question intéressante qui se pose est celle-ci : l'araméen est homogène dans l'ensemble ; mais nous le connaissons, en des endroits différents, à des époques différentes, sous des aspects variés, qui appellent justement des monographies comme celles dont il est question ici ; comment juger l'ensemble des faits ? J. Cantineau, comme Fr. Rosenthal, rappelle et en somme adopte dans l'ensemble la manière de voir de H. Schäder : l'araméen, par-dessus ses variétés locales en tant que langue parlée, a eu anciennement un aspect écrit sensiblement un, celui de *l'araméen d'empire*, langue de la chancellerie achéménide ; après la dislocation de cet empire, des variétés locales ont dans la suite à leur tour pris figure de langue écrite, la principale étant le syriaque d'Édesse qui a eu une grande fortune littéraire. Lors de cette dernière période, certains traits se sont révélés seulement dans le domaine oriental de l'araméen. Il y avait donc lieu de parler d'araméen oriental, s'opposant à l'araméen occidental, seulement pour la période

qui commence en gros avec l'ère chrétienne ; cette division bipartite n'a pas de sens pour l'époque ancienne, faute de critères servant à un classement dialectal correspondant. Pour mon compte, j'adopte franchement ce point de vue et je ne referais par tel quel l'exposé auquel je m'étais arrêté, déjà avec scrupule, en 1924, dans les *Langues du Monde*. Il est regrettable que J. Cantineau n'ait pas pris parti aussi nettement et que dans sa conclusion il dise encore que « l'araméen d'empire » avait des traits *occidentaux* bien marqués.

D'autre part certaines variantes, à l'intérieur du matériel épigraphique palmyrénien, permettent de croire que les scribes substituaient partiellement leur parler local à l'ancienne norme écrite. Peut-on classer ce parler, d'après les critères qui servent pour l'araméen postérieur ? Il faut être prudent.

Constatons que certains traits sont de caractère « oriental » (ainsi l'absence épisodique de *-w*, représentant presque sûrement *-u*, à la 3^e personne du pluriel masculin de l'accompli ou parfait) ; mais, étant donné ce que nous savons de l'indépendance des aires d'extension des faits dialectaux en général, et en tenant compte de la situation géographique de Palmyre (voir pour son parler arabe actuel le compte rendu de l'autre ouvrage de J. Cantineau, n° 150), il serait injustifié de conclure que le parler de Palmyre devait présenter tous les caractères de l'araméen oriental.

Ce qui est intéressant c'est qu'on puisse comparer plus ou moins le rôle de l'araméen écrit de l'époque préchrétienne à la situation normative de l'arabe écrit dans son ensemble, et d'autre part qu'on puisse observer dans les centres politiquement autonomes l'apparition de certains traits locaux (comme il arrive sporadiquement dans de rares textes arabes).

En tous cas, grâce à J. Cantineau (et à Franz Rosenthal) les sémitisants ont maintenant les documents en mains.

Marcel COHEN.

145. FRANZ ROSENTHAL. — *Die Sprache der palmyrenischen Inschriften und ihre Stellung innerhalb des Aramäischen*, Mitteilungen der Vorderasiatisch-ägyptischen Gesellschaft 41, 1, Leipzig (Hinrichs), 1936, in-8, iv-114 pages.

Il est déplorable que, faute de suffisante communication et entente entre les savants et alors que les sujets à traiter ne manquent pas, mais les travailleurs pour les tâches, un même matériel limité et d'interprétation non douteuse soit élaboré en même temps et séparément par deux sémitisants. D'ailleurs le travail dont il est rendu compte ici brièvement n'a pas été envoyé à la rédaction de ce *Bulletin*; c'est par souci inverse d'établir les liaisons et de renseigner nos lecteurs que nous en parlons.

Le travail, comme celui de J. Cantineau, est très bien fait. Le plan est sensiblement le même. Certains détails sont plus développés, ou, groupés autrement, apparaissent un peu sous un autre jour. Les sémitisants devront naturellement, puisque les deux ouvrages existent, les consulter tous les deux.

En ce qui concerne le classement dialectal, voir le compte rendu ci-dessus. Fr. Rosenthal croit que le palmyrénien parlé était du type qui a été connu postérieurement comme araméen oriental. D'autre part, attestées ou non en palmyrénien, il explique la majorité des particularités orientales par des influences accadiennes.

Ceci d'abord pour une finale des noms masculins à l'état construit de l'état emphatique qui semble avoir été *-e*; à la suite de Bauer et Leander, il admet (p. 77) qu'il s'agit d'un emprunt morphologique à l'accadien (où d'ailleurs cette finale ne fonctionne pas exactement de la même manière qu'en araméen). En pareille matière, ne peut-il s'agir d'une convergence de développements?

Par la même occasion, l'auteur attribue aussi à une influence accadienne le remplacement par *l-* et *n-* du pré-

fixe *y*- des troisièmes personnes de l'inaccompli (imparfait), qui n'est d'ailleurs pas attesté à Palmyre (voir l'excursus inséré dans le texte p. 54-55), mais s'est généralisé par ailleurs en araméen oriental; ceci parce que l'accadien, contrairement aux langues sémitiques occidentales anciennes a réduit le préfixe de 3^e personne à un simple *i*- (du moins d'après la notation); ici encore on peut penser à des développements parallèles indépendants; il faudrait en tous cas mentionner que parmi les langues éthiopiennes, le tigré a également perdu le *y*- de 3^e personne et le remplace généralement par *l*- (D'autre part en amharique *l*- n'apparaît au jussif qu'à la *première* personne du singulier).

Autre détail, où on peut regarder du côté de l'éthiopien : non-écriture sporadique de *n* finale de syllabe devant consonne dans des mots pris au grec (p. 40; Cantineau, p. 45); le fait est fréquent dans les manuscrits éthiopiens; il paraît refléter une faiblesse de *n* en cette position, mais non une assimilation à la consonne suivante ni une nasalisation de la voyelle précédente.

Ces critiques portent, on le voit, sur les explications et interprétations, non sur l'exposé des faits en eux-mêmes.

Marcel COHEN.

146. Wolf GOLDMANN. — *Die palmyrenischen Personen-namen*, Beitrag zur semitischen Namenkunde, Inaugural-Dissertation (Breslau), chez Teicher, Leipzig, 1935, in-8, vi-41 pages.

L'auteur a préparé un lexique complet des noms de personnes palmyréniens; il a été en communication à ce sujet avec J. Cantineau, qui a annoncé ce travail dans le sien. Pour des raisons pratiques, il publie maintenant l'introduction seule de son ouvrage. C'est une dissertation sur la manière dont sont faits les noms de personnes en question. Il y a des noms-phrases et des noms courts, en partie

abrévés des noms-phrases, en partie faits autrement. Mainte question de détail est traitée au passage de manière suggestive; le jeune auteur est informé et méthodique. On souhaitera dans l'ouvrage complet un rappel de la bibliographie au sujet des noms propres sémitiques groupée et non dispersée dans les notes.

Marcel COHEN.

147. Paul JOÜON. — *Remarques sur les 3^e et 7^e formes verbales fā'ala et infa'ala de l'arabe*. Mélanges de l'Université Saint-Joseph, XIX, 4, Beyrouth, 1935, in-8, 20 pages.

Les deux subdivisions de cet article sont suivies chacune d'un index des mots traités.

Dans la première l'auteur renonce en somme à trouver une valeur générale au thème « conatif » ou « extensif » de l'arabe, et essaie de déterminer ses valeurs diverses, notamment en relation avec sa forme réfléchie à préfixe *ta-*. Même si on est moins sceptique que lui, on devra tenir compte de ses observations.

De même si on veut juger des relations réciproques des « réfléchis » à *n-* et à *t-* (p. 15-20).

Marcel COHEN.

148. A. BARTHÉLEMY. — *Dictionnaire arabe-français*. Dialectes de Syrie : Alep, Damas, Liban, Jérusalem. *Premier fascicule*. Paris (Geuthner), 1935, grand in-8, xu-224 pages; 80 fr.

On savait depuis longtemps que parmi ses autres œuvres, inédites (mais qui ont servi à l'instruction de nombreux élèves), A. Barthélemy détenait un grand « trésor de mots ». C'est avec joie qu'on en voit la publication

commencée et qu'on reçoit ce cadeau d'un chercheur exceptionnellement patient et soigneux.

Le dictionnaire est fait en notation phonétique ; toutefois les racines sont indiquées en marge en caractères arabes. La notation de A. Barthélemy lui est propre (dans le tracé, non dans le principe qui est celui de toute notation phonétique scientifique). Si on peut féliciter l'imprimeur Louis Jean de Gap, de s'être tiré au mieux d'un travail malaisé, on regrettera la détermination de l'auteur. En commun avec l'Association phonétique internationale, il a l'horreur des caractères à signes diacritiques séparés du corps de la lettre, et n'emploie ainsi que le signe de longue ; mais il n'emploie pas les mêmes tracés que ladite association ; ainsi l's long qui pour elle est *ſ* est pour lui *ſ* (*ſ* emphatique).

Souhaitons que beaucoup de lecteurs s'accoutument assez au système pour employer le dictionnaire sans trop de fatigue, mais qu'aucun ne l'adopte pour d'autres ouvrages.

La seule introduction au dictionnaire concerne justement la méthode de notation, et comporte un tableau de correspondance avec l'orthographe arabe et avec l'orthographe française ; la description phonétique plus que réduite qui en résulte n'est pas un guide suffisant. (La définition de *g* comme « *r* fortement grasseyé » est fâcheuse).

Rien ne dit quels sont au juste les parlers envisagés, quelle prononciation et quelle morphologie sont prises comme base. Il semble, d'après le titre, que seules les villes (et les villages du Liban) soient en question ; on sait en effet que la langue des citadins de Syrie-Palestine, en opposition aux campagnards d'une part, aux bédouins d'autre part, est relativement une ; mais il y a des différences locales (voir p. 101, sur la distribution des prononciations *ǧ* et *š* du même phonème). En fait, le dictionnaire dans son ensemble est donné dans l'indistinction comme « syrien » ; un certain nombre d'articles sont mis entre crochets, avec une lettre majuscule désignant nommément Alep, Damas, Jérusalem ou le Liban.

Ce qui précède étant dit pour avertir les usagers, on peut s'abandonner au plaisir de louer ce vraiment beau dictionnaire. Une idée de son abondance est donnée par le fait que les 224 pages de ce premier fascicule ne contiennent que sept lettres. Les sens de chaque mot sont donnés avec abondance et précision ; on goûtera spécialement l'exactitude des définitions des termes techniques qui abondent, la multiplicité des « expressions » qui restituent toute la vie de la conversation. L'étymologie arabe ou étrangère est donnée pour chaque terme. La seule vue des innombrables emprunts au turc et au persan, au syriaque, au français et à d'autres langues européennes donne une vive idée de la civilisation de « carrefour » qui est, depuis tant de millénaires, celle de la région syro-palestinienne. Les brèves indications archéologiques aident encore à juger des techniques en usage dans le pays.

Arrêtons-nous ici, sans entrer dans le détail d'aucun article. Souhaitons seulement en terminant de voir vite paraître la suite d'un ouvrage qui abolit si magistralement la carence antérieure de la lexicologie pour une région importante du domaine arabe et donne un modèle pour toutes les autres.

Marcel COHEN.

149. Michel FÉGHALI. — *Contes, légendes, coutumes populaires du Liban et de Syrie, Texte arabe, transcription, traduction et notes*. Paris, Adrien-Maisonneuve, 1935, in-8, xix, 196, 87 pages.

Nouveau recueil de textes — tous de grand intérêt ethnographique — par l'auteur bien connu de la description du parler de Kfar'abida et de la syntaxe des parlers libanais. Le recueil tel qu'il est ne représente qu'une partie de la documentation recueillie, et il est tronqué du glossaire qui doit accompagner l'ensemble des textes.

C'est dire que les arabisants devront rechercher eux-mêmes les mots en lisant les textes, notés doublement en caractères arabes et dans la rigoureuse notation phonétique habituelle à M. Féghali, et en s'aidant des notes substantielles qui accompagnent la traduction. Souhaitons que les circonstances permettent bientôt la parution du complément d'un ouvrage qui importe autant à la connaissance de l'arabe parlé oriental.

Marcel COHEN.

150. J. CANTINEAU. — *Le dialecte arabe de Palmyre*. Mémoires de l'Institut français de Damas, Beyrouth, 1934, Tome I, *Grammaire*, in-8, VII-287 pages ; Tome II, *Vocabulaire et textes*, in-8, VII-149 pages.

Le sémitisant J. Cantineau, séjournant à Palmyre comme archéologue (voir le compte rendu 144) a pratiqué, puis observé et recueilli l'arabe local ; il rend ainsi un grand service aux études sur l'arabe moderne, service qu'il a complété par une exploration dialectale du Haurân ; pendant longtemps, à cause des circonstances, on n'a connu que les parlers de la bande côtière de Syrie-Palestine ; encore maintenant les parlers bédouins de l'Orient sont bien mal connus ; mais voici qu'au moins les sédentaires « continentaux » de la région intermédiaire entre Liban-Syrie-Palestine d'une part, Iraq d'autre part entrent dans le jour de la publicité scientifique.

Disons tout de suite que l'étude est dès maintenant suffisante, en ce qui concerne Palmyre, pour qu'on ait une idée claire du parler local (en effet mieux vaudrait dire *parler* comme dans l'introduction p. 25 que *dialecte* comme dans le titre) ; ceci quoique l'auteur, scrupuleusement, déclare avoir pu négliger des nuances de l'articulation, et qu'il ait renoncé à noter l'accentuation ; d'autre part il possède des enregistrements sur disques de plusieurs des textes

édités par lui, et un lexique qu'il espère publier plus tard, enrichi.

Sa conclusion, entourée des réserves qui s'imposent dans l'état actuel de la documentation, semble pouvoir être acceptée : c'est que le parler de Palmyre se rattache précisément à l'ensemble dialectal occidental des sédentaires syro-palestiniens, en opposition à l'ensemble dialectal plus oriental (Iraq) et aux parlers bédouins. Ceci est intéressant, indirectement, pour les considérations géographiques touchant l'ancien langage araméen de la ville (voir comptes rendus 144 et 145).

Au point de vue phonétique, une des originalités relevées est la prononciation sourde *ġ* (toutefois non tout à fait générale) au lieu de *ǵ* (ou *ẓ*) qui est le traitement ordinaire de l'ancien *g* dans l'arabe de Syrie-Palestine (voir p. 34, et p. 254 où il est mentionné que J. Lecerf a constaté la même prononciation en certains points de l'Antiliban). Peut-être — il vaut mieux le dire, tout en faisant toutes réserves nécessaires — ce fait est-il à grouper avec des assourdissements de géménées constatés dans les restes occidentaux de l'araméen ; serait-ce donc le reflet au moins d'un fait de substrat ?

L'exposé est complet et systématique, les vocabulaires et textes donnent des documents abondants (intéressants aussi pour les ethnographes).

Je ne relève pas ici tous les faits phonétiques ou morphologiques intéressants ; les arabisants dialectologues devront se reporter à cet ouvrage pour chaque question.

Quelques mots seulement, à propos des importantes observations sur les consonnes et les voyelles « lourdes ». La matière est délicate et ne peut être exposée ici tout au long.

J. Cantineau a essayé de traiter la question plutôt au point de vue des phonéticiens arabes qui ont ignoré l'emphase et n'ont traité que de la « vélarisation » et de la « lourdeur » ; de ces deux notions la première s'applique en fait aux emphatiques sauf *q*, la seconde aux emphatiques et à

d'autres consonnes ; le phonéticien moderne ne peut pas éviter la question de l'emphase, et en fait J. Cantineau en parle tout de même.

D'autre part il a observé, dans un parler qui s'y prête, semble-t-il, spécialement bien, les phénomènes d'accommodation entre consonnes et voyelles, et pour diverses consonnes il décrit une « lourdeur par position ». Le signe qu'il emploie pour les consonnes « alourdies » est le point en-dessous qui sert aussi pour l'emphase (du moins pour les lettres qui s'y sont prêtées typographiquement); il aurait mieux valu un autre signe, pour éviter toute confusion. Mais la confusion n'est pas seulement graphique; on n'est pas sûr que dans certains cas au moins (par exemple pour les liquides *l*, *r*) la « lourdeur » ne coïncide pas avec l'emphase. Ici, l'auteur le dit lui-même, il aurait fallu des observations plus précises.

La question serait à reprendre de front, en isolant les divers points: la doctrine arabe, qui se reflète encore dans la terminologie employée par les sujets parlants conscients, quand on les interroge sur le caractère de certains phonèmes qu'ils articulent; le point de vue du phonéticien moderne, armé autant que possible de moyens pour préciser les articulations en elles-mêmes; enfin, sur les mots recueillis, le classement complet des phénomènes de contact et de translation. (On sait par d'autres parlers que *a* par exemple peut être plus ou moins vélarisé suivant qu'il se trouve auprès d'une laryngale ou auprès d'une emphatique, et qu'il peut être vélarisé à distance par une emphatique, et non par une laryngale.)

J. Cantineau a traité plus qu'aucun autre dialectologue, semble-t-il, une question importante et délicate. Il faut espérer qu'au cours des travaux qu'il poursuit avec une si heureuse activité il aura lui-même l'occasion d'en pousser plus avant la mise au point.

Marcel COHEN.

151. [Octave DEPONT]. — Vocabulaire français-arabe à l'usage des élèves de l'école départementale des infirmières de l'hôpital franco-musulman. Petit in-8, xv, 166 pages. Préfecture de la Seine, Imprimerie Nationale, 1932 (chez Geuthner, 1936, 25 fr.).

Petit manuel judicieusement établi. L'arabe est donné en caractères arabes et en une notation phonétique acceptable pour l'usage pratique. Les notions grammaticales, représentant une sorte d'algérien non situé, sont claires.

Le vocabulaire est surtout intéressant par sa partie proprement médicale qui pourra rendre certains services même aux arabisants.

Marcel COHEN.

152. Enrico CERULLI. — Studi etiopici I. *La lingua e la storia di Harar*, Pubblicazioni dell'Istituto per l'Oriente, Rome, 1936, in-8, vii-471 pages; 50 lires.

On est ici en face d'une importante contribution d'un auteur qui s'est acquis déjà bien des mérites pour les études chamito-sémitiques, notamment par ses travaux antérieurs sur le galla et sur le sidama, qu'il néglige de rappeler dans sa préface. Dans celle-ci en effet, il ne rappelle que les collectes de documents faites par lui en Abyssinie méridionale et occidentale de 1926 à 1931 (langages sémitiques, couchitiques et négro-africains) et il annonce l'intention de publier successivement des séries de monographies analogues à la présente.

Il s'agit d'une élaboration faite après coup à tête reposée de documents de première main recueillis sur place. E. Cerulli donne assez pour qu'on puisse mentionner sans scrupule ce qu'il ne donne pas. Il a recueilli en un séjour de quelques mois, et parmi d'autres occupations, des textes,

des phrases, des mots du langage de la ville de Harar ; il n'a pas eu le temps de faire une enquête complète sur tous les faits de langue ; il n'a pas eu, postérieurement, à sa disposition, d'informateurs pour vérifier et pour compléter. Aussi sa grammaire, tirée essentiellement des textes, est déjà d'une étonnante richesse, mais elle n'est pas exhaustive.

Ceci dit, la description satisfait à peu près toutes les curiosités qu'on peut avoir ; elle est, notamment pour la syntaxe (en particulier celle si complexe des propositions relatives), aussi nuancée qu'on pouvait l'attendre d'un éthiopisant si exercé et d'un si bon praticien, en particulier, de la langue amharique. Précisons qu'elle est beaucoup plus riche que ce qu'on avait auparavant sur la même langue et notamment à ce que j'avais pu donner dans mes *Études d'éthiopien méridional* à la suite d'un nombre restreint de séances d'information avec des harari séjournant à Paris.

Plus encore, l'ouvrage est double ; en effet, à la description du harari actuel, l'auteur ajoute (dans une partie séparée) la description d'un stade plus ancien de la même langue : il a pu se procurer le texte écrit en caractères arabes d'un traité religieux qui suit le texte de documents arabes analogues connus par ailleurs ; il a pu se faire lire ce texte par des lettrés locaux, et recueillir d'eux certains éclaircissements (eux-mêmes ne comprennent pas bien tous les détails) ; la langue ainsi atteinte est d'époque indéterminée ; on doit penser qu'elle remonte au moins au xvii^e siècle, et que sans doute elle a une empreinte dialectale autre que celle de la ville de Harar, qui a été autrefois la capitale d'un état assez étendu.

A ce propos, disons un mot de la première partie du livre : elle met en place tout ce qu'on peut savoir de l'histoire de la ville et de la région, d'après les documents connus, dont la découverte et l'élaboration sont dues en parties à l'auteur lui-même.

Les deux lexiques, celui du harari moderne et celui du harari « ancien », ouvrent une voie nouvelle dans les études éthiopiennes. Premier dans cette voie, E. Cerulli a pu pro-

fiter de la connaissance profonde qu'il a de plusieurs langues couchitiques, sans compter les documents antérieurement publiés qu'il a tous dépouillés, pour indiquer à propos des mots du harari toutes les étymologies couchitiques sûres, vraisemblables, possibles. C'est là une besogne essentielle, étant donné l'évidente influence du substrat couchitique sur les langues sémitiques éthiopiennes, influence que tous les auteurs reconnaissent, mais qui n'a pas encore donné lieu à une étude systématique.

Dans sa conclusion, E. Cerulli affirme nettement que le harari porte l'empreinte du groupe sidama, autrefois parlé dans la région, mais recouvert depuis par le galla.

Il considère d'autre part que la population du Harar peut avoir été constituée par divers apports de gens parlant des langages sémitiques éthiopiens différents; l'originalité du harari serait due à cette constitution d'origine complexe en un point déterminé et ne refléterait pas un ensemble dialectal transporté tel quel de quelque autre point.

Le livre ici brièvement annoncé sera sans cesse consulté par les éthiopisants. Les suivants, sur les dialectes gouragué, sur l'argobba-nord, sur divers langages sidama, etc., seront impatientement attendus.

Marcel COHEN.

153. [Octave DEPONT]. — Vocabulaire français-kabyle à l'usage des élèves de l'école départementale des infirmières de l'hôpital franco-musulman. Petit in-8, 166 pages. Préfecture de la Seine, Imprimerie nationale, 1932 (chez Geuthner, 1936, 25 fr.).

Manuel conçu comme le manuel arabe signalé ci-dessus n° 151. Il est mieux situé linguistiquement, puisqu'il se borne au berbère de Kabylie, et il ne comporte que la notation phonétique, le kabyle n'étant pas écrit.

Marcel COHEN.

154. *Revue africaine*. — *Premier congrès de la fédération des Sociétés savantes de l'Afrique du Nord* (10-11 juin 1935), publié par les soins de la *Société historique algérienne* (comme tome LXXVI de la *Revue africaine*, 1^{er}-2^e trimestre 1935), Alger, 1935.

L'utilité des réunions de ce genre peut se noter symboliquement à propos de l'article : *Recherche des inscriptions libyques dans la région de Souk-Ahras*, par P. Rodary, inspecteur-adjoint des eaux et forêts, vice-président de la Société archéologique et touristique de Thagaste.

La linguistique est courtement représentée par deux notes de A. Basset, une sur les enquêtes en pays berbère, et une autre où il persiste dans son idée de considérer le berbère comme une langue isolée.

Le numéro des 3^e et 4^e trimestre 1935 de la même revue contient, entre autres : J. B. Chabot. *A propos d'inscriptions libyques*. Rectifications à des lectures de caractères dans l'ouvrage de Meinhof annoncé dans BSL, XXXII, p. 195.

Marcel COHEN.

LANGUES NÉGRO-AFRICAINES

155. J. WILS. — *De nominale klassificatie in de afrikaansche negertalen*. Nimègue (« De Gelderlander ») 1936, in-8, xv-522 pages, 3 cartes hors-texte.

Laborieux travail d'un jeune auteur, ce gros livre lui a servi de dissertation de doctorat. Épris de linguistique générale, désireux d'examiner l'origine des catégories morphologiques notamment en indo-européen, J. Wils a rencontré la question des classes nominales et il a voulu la tirer d'abord au clair.

Il donne en ce gros volume toute la documentation (uniquement livresque) qu'il a manipulée, de sorte qu'en particulier on trouvera, par chapitres séparés concernant les grandes régions de l'Afrique noire, l'historique des recherches sur les parentés de langues et une très riche bibliographie, sans compter des index très complets des noms de langues, noms d'auteurs, etc.

L'auteur s'est fait des idées sur la constitution des groupes de langues africaines, en se référant surtout aux idées de W. Schmidt. Utilisant le fait incontestable qu'il y a eu beaucoup de mélanges de populations en Afrique, et essayant de discuter ce qui a pu en résulter pour les langages, il croit voir dans diverses langues des mixtures d'éléments dus à des pasteurs patriarcaux totémiques avec des éléments propres à des agriculteurs sédentaires matriarcaux, les vrais nègres, considérés comme étant d'origine asiatique. Les Bantous et leurs langues seraient venus du Soudan, où se seraient d'abord faits tous ces mélanges nègres. (Conception non étayée de preuves et bien peu probable.)

Entre temps, dans chaque chapitre, l'auteur donne son point de vue sur les classes nominales. Il a imaginé de les envisager comme des classes de « valeur » (en hollandais *waarderings-kategorieen*); il regroupe plus ou moins artificiellement suivant ce principe les classes décrites par les divers auteurs, en nuancant sa classification au moyen de la considération de notions centrales et de notions de périphérie, et il matérialise l'ensemble de concepts qu'il attribue à chaque système de classes en des schémas variés (parfois des tableaux à deux dimensions, parfois des perspectives de solides accolés ou superposés les uns aux autres).

La conclusion est que les classes nominales correspondent à des catégories « sacrées », à des conceptions cosmologiques.

Il ne semble pas que la méthode suivie, qui est surtout une combinaison de vues de l'esprit, soit propre à entraîner l'adhésion aux conclusions de l'auteur.

On trouvera une longue analyse et critique de ce livre par un africaniste allemand, se rattachant à l'école de C. Meinhof, K. Röhl, dans *Zeitschrift der deutschen morgenländischen Gesellschaft*, 1936, p. 469-487.

Marcel COHEN.

156. R. C. ABRAHAM. — *The principles of Hausa*, Volume I, Kaduna (Government printer), 1934, in-8, xvii-230 pages.

Contrairement au dictionnaire haoussa de C. P. Bargery (qui se référait à l'avance à la grammaire du capitaine Abraham, voir *BSL.*, XXV, p. *198), le présent ouvrage n'a pas été édité en Angleterre, mais en Nigéria même, par des moyens de fortune. Le livre est ainsi malheureusement d'un aspect qui ne facilite pas la compréhension d'une matière assez compliquée.

L'ouvrage comporte une étude sur les phonèmes et les tons, quelques détails sur les combinaisons de phonèmes, et une morphologie comprenant seulement : nom, adjectif, numéraux, verbe (avec une partie lexicale, et des paradigmes). Il n'est pas dit ce que doit contenir le volume II.

Tel qu'il est le travail est très riche, dénote une accointance intime avec la langue décrite (sinon toujours une maîtrise complète des méthodes de la description grammaticale).

Le haoussa est décrit ici essentiellement comme une langue à tons. Les tons ont partiellement une valeur sémantique ou lexicale ; mais ils ont souvent aussi un rôle grammatical, morphologique ou syntaxique (voir le compte rendu suivant).

Il est dit toutefois (p. 5) que l'accent d'intensité (*stress*) n'a pas une moindre importance que le ton. Il est expliqué que l'accent d'intensité est toujours porté par une syllabe de ton haut. Lorsqu'il y a deux syllabes hautes dans un

mot, l'une d'elles a l'accent d'intensité principal, l'autre un accent secondaire.

Ajoutons qu'il y a aussi des différences de quantité voca-
lique, qui influencent l'accentuation de certains groupes de
mots.

Les conditions délicates de ce fonctionnement compliqué
ont un intérêt général sur lequel il n'est pas besoin d'insister.

Dans la morphologie, relevons un détail. Il est dit (p. 51)
que les personnes sont marquées dans le verbe par des pro-
noms préfixés, qui dans des langues apparentées sont des pro-
noms suffixés. Les préfixes de 3^e personne (différents pour le
masculin et le féminin) sont employés, faisant corps pour
l'accentuation avec le verbe, même s'il y a un sujet
nominal. Ceci renforce l'impression de parenté avec le
chamito-sémitique que donne déjà l'aspect même des pro-
noms en question (*ya* pour le masculin, *ta* pour le féminin).
Il sera bon que les africanistes ajoutent au tableau compa-
ratif des pronoms dans le groupe dont le haoussa fait partie
(Nigéro-tchadien de Delafosse, tableau des pronoms, p. 516
des *Langues du Monde*), et éventuellement dans d'autres
langues soudanaises, des indications détaillées sur l'usage
en ce qui concerne la troisième personne. (Dans *La langue
Mandingue* de Delafosse, il est dit p. 143, que l'usage du
pronom de 3^e personne après un nom sujet en mandingue
n'est pas de la bonne langue; il se trouve cependant).

Marcel COHEN.

157. IDA C. WARD. — *An introduction to the Ibo language*.
Cambridge (Heffer and sons), 1936, in-8, xiii-215 pages;
6 sh.

Si ce livre est intitulé « introduction » et non grammaire,
c'est que l'auteur, continuant ici ses études sur des langues
à tons du groupe « nigéro-camérounien » de la Nigéria (voir
à propos de son étude sur l'efik, *BSL*. XXXIV, p. *210),

donne surtout une description de l'usage grammatical des tons.

Le langage en question a en effet pour chaque mot isolé des tons déterminés (5 hauteurs possibles sont considérées, sans compter les tons montants ou descendants); mais ces tons varient lorsque le mot est employé dans une phrase. Aussi la description prend-elle l'allure d'une analyse mélodique des différentes parties du discours isolées, groupées en parties de propositions, en propositions plus ou moins compliquées, en phrases complexes (Les dessins mélodiques sont partout marqués à côté des mots ou sous les mots par des petits traits correspondant chacun à une syllable et placés à la hauteur voulue).

On a l'impression ici, comme pour l'efik, et aussi pour le haoussa (voir le compte rendu précédent), qu'on est en face de langues où les différences de hauteur ont une extrême importance morphologique et syntaxique à côté des autres éléments d'articulation du mot et de la phrase (quantité, intensité, arrêts, emplois de morphèmes et de particules).

Plus que devant les tons « lexicaux » de langues à monosyllabes d'Extrême-Orient, on se trouve devant un système d'accents de hauteur dont certaines langues indo-européennes, anciennes ou archaïques, donnent des exemples, avec fonctionnement morphologique net. Mais en plus il y a comme une exagération de la mélodie qui est essentielle à l'articulation de la phrase, sans doute en toutes langues, en tous cas dans les langues européennes modernes (tons de l'affirmation, de l'interrogation, de l'exclamation, découpage de la phrase en membres suspendus et en membres conclusifs). De sorte que morphologie et syntaxe se trouvent en somme dominées par le système mélodique, au point que par exemple l'auteur du présent livre considère comme essentiel d'exercer d'abord les étudiants à connaître les dessins des tons, pour qu'ils puissent se faire comprendre en parlant la langue.

Maintenant que l'attention est pleinement attirée sur diverses langues ainsi essentiellement « toniques » ou « mé-

lodiques » de l'Afrique occidentale, il est désirable que les autres langues de la même région soient examinées au même point de vue ; à tout le moins voudrait-on savoir si l'accent y est habituellement de hauteur ou d'intensité ; dans quelle mesure de simples différences de hauteur distinguent la négation de l'affirmation (pour le peul de la Haute-Volta, voir Jean Cremer, *Dictionnaire français-peul*, p. xxii), etc.

C'est là tout un champ d'études, pour lequel les travaux de Ida C. Ward auront été une initiation essentielle.

Marcel COHEN.

158. Ethel G. AGINSKY. — *A grammar of the mende language*. Language dissertations, 20, september 1935 (Linguistic society of America), in-8, 111 pages.

Monographie au sens strict du mot, faite avec un seul informateur, originaire du protectorat anglais de Sierra Leone en Afrique occidentale, étudiant à Columbia University (mort dans un accident d'automobile peu après l'enquête). Cette enquête, commencée par H. J. Uldall, a été poursuivie et mise au point par Ethel G. Aginsky sous la direction de Fr. Boas. Elle ne paraît tenir compte d'aucune étude antérieure sur les langues négro-africaines, notamment du groupe mandingue.

La description est une mise en ordre méthodique des documents recueillis d'un informateur intelligent, et sachant évidemment la langue des enquêteurs.

Elle paraît faite dans l'ensemble sans idée préconçue due à la grammaire anglaise (Cependant il n'est pas sûr que l'absence de toute indication au sujet de la notion d'aspect accompli-inaccompli dans le verbe soit justifiée).

M. Delafosse a déclaré (*La langue Mandingue*, p. 104) « qu'il ne semble pas exister en mandingue de tons musicaux » ; mais H. Labouret, *Les Manding et leur langue*,

p. 171-2, parle de tons, qui seraient en voie d'élimination dans une partie des parlers mandingues ; quant au présent parler (que Delafosse classait comme proche du Mandingue), il est décrit essentiellement comme un langage à tons. Les tons affectent non seulement des monosyllabes, mais les syllabes des mots plus longs. L'auteur distingue essentiellement quatre tons unis, et en plus deux modulations montantes et quatre descendantes, et les note par des chiffres. Ces tons ont surtout une valeur lexicale ; cependant le même mot peut être modulé différemment suivant ses connexions grammaticales ; il en est tenu compte dans les différents chapitres du livre (voir les comptes rendus précédents).

Le travail donne l'impression d'être sérieux, et devra retenir l'attention des africanistes.

Marcel COHEN.

159. *Bulletin du Comité d'études historiques et scientifiques de l'Afrique occidentale française*, tome XVIII (1935).

N° 1. P. Laforgue. *Les Djenoùn de la Mauritanie saharienne. Rites magiques et Djidoual*. Entre autres choses, descriptions d'amulettes intéressantes.

N°s 2-3. M. Quénum. *Au pays des Fons*. Importante monographie par un auteur dahoméen sur ses compatriotes. Quelques indications sur la langue, et sur la musique tambourinée ; à ce sujet, dans le même numéro : F. Eboué. *La clef musicale des langages tambourinés et sifflés*.

A. Basset. *Parlers touaregs du Soudan et du Niger (Note et cartes linguistiques)*. Suite de l'intéressante enquête de notre confrère.

Marcel COHEN.

160. E. F. GAUTIER. — *L'Afrique noire occidentale. Esquisse des cadres géographiques*. Publications du Comité d'études historiques de l'Afr. occ. franç. Série A, n° 4, Paris. (Larose), 1935, in-8, viii-187 pages.

Recueil d'articles de ce savant et explorateur qui pense toujours par lui-même et dont les suggestions sont toujours utiles à connaître.

Soucieux de marquer une coupure géographique par le « fossé de la Bénoué », l'auteur (p. 14 et p. 95) s'écarte de la perspective des auteurs qu'il cite (M. Delafosse, L. Homberger) sur la réunion en un seul ensemble des langues soudanaises d'une part, du groupe bantou de l'autre.

Marcel COHEN.

161. Capitaine Y. URVOY. — *Histoire des populations du Soudan central (Colonie du Niger)*. Publications du Comité d'études historiques et scientifiques de l'Afrique occidentale française. Série A, n° 5 (Larose), 1936, in-8, 350 p., cartes et planches.

Quoique cet essai historique ne comporte rien sur les langues, sauf la présomption que les éléments sonraïs, touaregs, arabes, haoussas, peuls, etc., parlent et répandent les langues correspondantes, le livre est intéressant pour les linguistes. Les mouvements de populations que les traditions soigneusement recueillies et les documents écrits permettent d'atteindre, les constitutions d'États éphémères, sont rendus visibles surtout pour la période postérieure au xvi^e siècle; ils permettent de se faire une idée par analogie de pénétrations antérieures (ainsi poussée des berbères vers le Sud du Sahara, avancées des arabes vers l'Ouest dans la région du Tchad, pénétration ancienne des peuls en Afrique occidentale, etc.).

Marcel COHEN.

LANGUES DE L'AMÉRIQUE

162. *Journal de la Société des Africanistes*. Tome V, fascicule 2 (1935); tome VI, fascicule 1 (1936).

À la fin du tome V, la bibliographie africaniste de P. Lester est utilement complétée par un index des noms d'auteurs.

Dans V, 2 la linguistique est représentée par des *Notes sur la langue des Sara* (région du Tchad), par Louis Chabrelie, médecin des troupes coloniales et par des notes de M. Lucas sur la langue des Danakil de Tadjourah, dont le langage n'avait pas encore été spécialement relevé.

Dans VI, 2, vocabulaire de sept dialectes sénégalais, par C. Tastevin, missionnaire.

Parmi les autres articles, on notera spécialement : Robert Perret, *Recherches archéologiques et ethnographiques au Tassili des Ajjers (Sahara central)*, *Les gravures rupestres de l'Oued Djaret, la population et les ruines d'Iherir*, avec de belles planches des importantes gravures préhistoriques, représentant une faune éteinte dans la région, et des chars de guerre.

Marcel COHEN.

LANGUES DE L'AMÉRIQUE

163. *Journal de la Société des américanistes*, XXVII, 1 fasc. 1-2, Paris (61, rue Buffon), 1935, in-8°.

Les mémoires que donne ce fascicule concernent à la fois la langue et l'ethnographie et consistent en recueils de faits étudiés sur place par de bons observateurs.

A. M.

164. D. JENNESS. — *The Ojibwa Indians of Parry Island, their social and religious life*. National Museum of Canada, Bulletin 78. Ottawa, in-8, vi-115 p.

Pas de chapitre linguistique en ce volume, et les termes indigènes fournis ne sont pas analysés; il y a cependant des séries qui paraissent instructives, p. ex. p. 115 la liste des noms de parenté, ou p. 35 les différentes expressions désignant le tonnerre.

Jules BLOCH.

LANGUES DE L'ASIE ORIENTALE

(Voir aussi nos 20, 26, 34.)

165. Lt. Col. D. L. R. LORIMER. — *The Burushaski language*. Oslo, Aschehoug (Paris, les Belles-Lettres, etc.), 1935, in-8°. Vol. I, Introduction and grammar, LXIII-464 p., vol. II, Texts and translations, vii-418 pages.

A 250 kilomètres N. de Srinagar, sur les confins de l'Afghanistan et de la Chine, environ 20 000 hommes parlent (sans l'écrire) cette langue, en même temps que d'autres langues — surtout le shina indo-aryen et le waxi iranien. Ils occupent des villages établis sur les rares parties habitables de la région : un groupe de ces villages, le plus important, se trouve dans les vallées du Hunza et du Nagar, s'élevant de 2 000 à 3 200 mètres sur le chemin de passes qui sont à 5 000 mètres et plus; l'autre groupe est dans la vallée de Yasin, plus à l'Ouest, à moins de 40 kilomètres à vol d'oiseau, mais à 175 kilomètres de marche difficile (huit planches hors texte font connaître l'aspect du pays; quatre portraits sont ceux des informateurs et protecteurs). On ne s'étonne pas que le parler des Burušo soit isolé de toute famille linguistique, ni qu'il ait été si imparfaitement approfondi jusqu'ici. L'admirable description de M. Lorimer,

ancien « political officer » à Gilgit, qui prétend n'être ni phonéticien ni grammairien, satisfera les plus difficiles. Du reste il s'explique dans son Introduction sur les circonstances et les méthodes de son travail, et doit avouer que revenu sur place récemment, il s'est trouvé plus que rassuré, en la contrôlant, sur la valeur de son enquête; d'autre part il y a accord, sauf sur des détails sans importance, avec les chercheurs plus récents, MM. Zarubin, Siddh, Varma, et Morgenstierne. On trouvera dans la même Introduction une description vivante et précise de la population, de sa structure sociale (où s'annexent des étrangers, les Berits, à la fois musiciens et travailleurs en métal; sont-ce des Tsiganes? ceux du groupe correspondant à Gilgit s'appellent précisément Dom).

Dans la phonétique, on constate d'une part un accord d'ensemble avec la phonétique indienne (aspirées, coexistence de dentales et cérébrales), mais il y a à signaler un *y* rétroflexe, que M. Lorimer, pourtant expert dans toutes les langues de la région, n'a pas trouvé ailleurs. Les gutturales semi-occlusives (p. xxx et § 6) sont chose moins étonnante. Mais le plus curieux est une alternance de sonorité entre initiale et intervocalique (*dīmi* « il vint », *atimi* « il ne vint pas »), qui se marque à la sonorisation des consonnes initiales, qui paraît ancienne, dans des mots d'emprunt : *gupas* « coton », *gīli* « clou », *del* « huile », en regard de *śakar* « sucre granulé », *ūrki* « loup », et d'autre part *kārtūs* « cartouche », *khūt* « court », *śāgird* « disciple ».

La déclinaison (et corrélativement la numération et la conjugaison) distingue quatre classes : hommes, femmes, autres êtres animés ou choses pourvues d'individualité (plutôt que d'activité), choses mal individualisées (liquides, poudres, métaux, arbres sauf la vigne, divisions du temps, abstractions; — mais les fruits, les objets fabriqués, sont de la catégorie précédente; le ventre est de la 3^e catégorie s'il s'agit d'humains, de la 4^e si c'est celui d'une bête). Ceci avec des chevauchements bien entendu.

Un certain nombre de noms exprimant la parenté, ou des

parties ou appartenances du corps humain n'ont pas de forme indépendante; il en est de même d'adjectifs et de participes relatifs à l'homme comme « désagréable à, au service de, trouvé par, bossu, colère, tous, tous deux ». Ces mots sont nécessairement précédés de préfixes où l'on reconnaît les pronoms ordinaires sous des formes parfois légèrement différentes, et peut-être archaïques (*gu-* en face de *ũñ*, si du moins *ũrk* « loup » est persan *gurg*).

Pour le reste, la grammaire est ici analysée, malgré ses complications, avec une telle clarté qu'elle cesse de paraître étrange. On croit même voir transparaître ici aussi des similarités de structure avec les langues indiennes : dans les noms et pronoms, opposition d'un nominatif et d'un oblique-génitif suivi de postpositions; sujet logique exprimé par le nominatif ou par le cas de l'agent; rapport et usage des divers adjectifs pronominaux; conjugaison basée sur deux thèmes, l'un présent, l'autre prétérit; rapport équivalent de transitif à causatif et d'intransitif à transitif; périphrases verbales avec verbe « être » (emprunté du reste); usage de l'absolutif; périphrases avec verbe « jeter » etc.; répétition à sens distributif; et pour finir, un trait d'aspect dravidien, possibilité pour un infinitif ou un « participe statique » (« l'arbre tombé, l'homme [qui a] vu ») d'avoir son sujet au nominatif.

Mais M. Lorimer se refuse aux comparaisons lointaines et ne cite guère, et moins souvent sans doute qu'il ne pourrait le faire, que des similitudes ou des emprunts aux parlers tout voisins du burušaski. M. Morgenstierne, dans sa très utile préface, examine la question des rapports de vocabulaire avec le shina et le khovar d'une part, avec l'iranien d'autre part. Il examine aussi les rapprochements bien plus lointains proposés pour ce basque asiatique qu'est le burušaski et les élimine.

Cette belle publication, due à l'Institut for Sammenlignende Kulturforskning d'Oslo, doit se compléter par un dictionnaire qui est sous presse.

Jules BLOCH.

166. C. RÉGAMEY. — *Bibliographie analytique des travaux relatifs aux éléments anaryens dans la civilisation et les langues de l'Inde*. Extrait du Bulletin de l'Ecole Française d'Extrême-Orient, XXXIV. Hanoï, 1935, in-4, 138 p.

M. Régamey a eu le courage d'introduire ici, non seulement l'« anaryen » de l'Inde, mais ce qui concerne les rapports anciens entre l'indo-aryen et les civilisations étrangères non « aryennes » (donc en excluant le grec et l'iranien) de la Méditerranée au Pacifique, sans oublier l'Asie centrale. La bibliographie s'arrête avec l'année 1933, et ne remonte au delà de 1900 que pour ce qui est synthétique ou typique : c'est ainsi que Caldwell et A. Weber inaugurent la liste. Au total, 234 travaux analysés (aussi impersonnellement que possible) sans compter ceux, fort nombreux, qui sont indiqués dans les notes annexes. Le tout suivi de trois index ; celui des mots aryens n'occupe pas moins de 18 pages à deux colonnes.

On voit que la matière était abondante. Elle était aussi difficile à colliger, difficile à délimiter, souvent difficile à présenter. M. Régamey s'est fort heureusement tiré de ces difficultés ; les fautes sont rares (p. 25 lire *télougou* gurramu), rares aussi les oublis (sous le n° 96, Benveniste *RHAs.* janvier 1932) ; ils ont d'autant moins d'importance que la bibliographie sera continuée. Et c'est heureux, car elle rendra de grands services.

Jules BLOCH.

167. P. O. BODDING. — *A Santal dictionary*. Volume IV, L-Ph. Vol. V, R-Y. Oslo, Norske Videnskaps Akademi, 1935, in-8, II-750 et II-704 p.

- J. HOFFMANN. — *Encyclopædia Mundarica*. Volume X,

N-O, Patna, Bihar and Orissa Government Press, 1935, in-8, 277 p.

On a vu avec plaisir progresser ces deux dictionnaires, tous deux d'une admirable richesse et d'une non moins admirable précision. Celui de M. Bodding est maintenant terminé; l'autre ne tardera sans doute guère. A les parcourir, et surtout ensemble, les questions se pressent; malheureusement on n'est pas renseigné avec la même abondance et la même sûreté sur les parlars voisins ou parents.

Jules BLOCH.

168. *Tamil Lexicon*, published under the authority of the University of Madras. Madras, University, 1924-1936, in-8, cv-3944 p. en 6 volumes.

La nécessité d'un grand dictionnaire du tamoul était sentie depuis longtemps; l'idée de celui-ci remonte à Pope, et il a demandé 23 ans de travail. L'Université de Madras qui en a subventionné la confection et l'édition, et qui fait le nécessaire pour un supplément déjà annoncé, a droit à toute la reconnaissance des érudits. Elle n'a pu faire que ce dictionnaire soit un « Murray »; mais il contient plus de 104 000 mots, tandis que le Winslow de 1862 n'en avait que 67 000; et ces mots, traduits en anglais et en tamoul, ont été recherchés dans la vieille littérature (dont certaines œuvres avaient dans l'intervalle été indexées), dans l'épigraphie, dans les traités techniques, dans la langue vulgaire (espérons qu'on n'écouterà pas l'avis de l'expert qui a proposé d'écarter les vulgarismes du supplément).

A l'effort de collection et de traduction se sont ajoutées des préoccupations scientifiques. La translittération est uniforme — ce qui a l'inconvénient de défigurer les mots d'origine étrangère, à commencer par les sanskrits, qui

sont extrêmement nombreux. Nombreuses sont les références exactes; mais on ne semble pas s'être attaché ici à des principes fermes, par exemple de donner toujours les exemples les plus anciens comme dans notre Darmesteter-Hatzfeld; rien ne permet de dire à coup sûr si tel mot est ancien ou moderne, ou d'évaluer la fréquence de son usage; pas plus qu'aux références directes sa vitalité ne peut se mesurer aux composés, car on a négligé d'en insérer qu'on trouve dans des dictionnaires plus anciens (comme celui de la Mission de Pondichéry, malheureusement omis dans l'historique de la lexicographie tamoule inclus dans la Préface). Quant à la partie étymologique, elle est d'une part incomplète, puisqu'elle ignore le groupe dravidien du Nord; d'autre part elle fournirait abondante matière à la critique.

Le linguiste a donc des regrets à exprimer; il reste que le dictionnaire de Madras est maintenant la source la plus abondante et la meilleure où puiser.

Jules BLOCH.

169. A. GALLETTI DI CADILHAC. — *Galletti's Telugu dictionary*. Oxford, University Press, 1935, in-12, xvii-434 p.

Le télougou n'est admis dans la littérature, et connu des linguistes, que sous une forme qui devient de plus en plus archaïque. La lutte pour faire reconnaître les droits de la vulgaire date de plusieurs décades, mais il n'y a pas eu d'écrivain pour l'imposer, ni non plus de philologue pour l'analyser. Par ce volume né de besoins pratiques, — et pour cela tout entier en caractères latins — M. Galletti pense aider à la propagande, et on ne peut que s'associer à ses vœux. Au contraire de la langue archaïque, la vulgaire est variable (le télougou est parlé par plus de 20 millions d'hommes au Nord de Madras, dans les États du Nizam et au Mysore); M. Galletti a choisi comme type le dialecte de

la région des deltas de la Godaveri et de la Kistna, qui prévaut dans la littérature et sert dans les traductions officielles ; car « le langage des Brahmanes instruits d'entre Kistna et Godaveri, m'écrit l'auteur en des termes exactement comparables à ceux dans lesquels Patañjali définissait le sanskrit, est généralement pris comme norme ».

Il n'est que de feuilleter un dictionnaire plus ancien pour se rendre compte du progrès accompli : mots éliminés, mots nouveaux, formes nouvelles de mots connus, exemples abondants et souvent développés qui donnent de l'agrément au livre, au plutôt en ajoutent : car l'auteur aussi peu pédant que possible, s'est évidemment amusé en rassemblant ses notes. La rigueur de méthode n'est pas son souci ; le dictionnaire ne donne pas toujours le moyen de comprendre aisément tous les exemples cités ; il est impossible de prévoir qu'il y a une note sur les emprunts hollandais sous *gidḍangi* « godon, magasin ». Que l'aspect de la langue soit rajeuni n'empêche que les mots savants y sont nombreux ; capables du reste de formes variés, p. ex. *mikhamu* « face, direction », *mohamu*, *mocamu* (c'est-à-dire *mokamu* ; ce *c* latin pour *k* est incommode ; par contre *ch* anglais vaut ici *č*, et sa forme dépalatalisée s'écrit *ts* ; il faut espérer que sur ce point du moins l'exemple ne sera pas suivi).

La parution de ce dictionnaire est un heureux événement ; c'est le moment de rappeler que les linguistes comme les étudiants ont grand besoin aussi d'une grammaire de la langue courante.

Jules BLOCH.

-
170. L. V. RAMASWAMI AIYAR. — *The evolution of Malayalam morphology*. Cochin, Rama Varma Research Institute, 1936, in-8, XIX-155 p.

Après de nombreuses incursions sur le domaine du dravidien « sauvage », M. Ramaswami revient à sa langue

maternelle, abordant cette fois la grammaire proprement dite. Dans un chapitre il résume les caractéristiques de la langue de quelques auteurs ou groupes d'auteurs ; mais la partie principale consiste en une étude historique et comparative des formes. De cette étude, qui est conduite avec une méthode excellente, résulte que le malayalam est bien un rameau détaché du tamoul, et plus précisément que le point de départ en correspond, non à la période connue par la littérature du « sangam », mais à la forme ancienne du tamoul médiéval, c'est-à-dire à un aspect de la langue qui en tamoul n'est sans doute pas attesté avant le v^e siècle ; aussi bien les documents du malayalam remontent-ils au plus aux alentours de l'an 800.

Cette publication inaugure brillamment les « Rama Varma Research Studies », où il faut espérer que la linguistique continuera de figurer en bonne place.

Jules BLOCH.

171. L. V. RAMASWAMY AIYAR. — *Materials for a sketch of Tulu Phonology*. Extrait de *Indian linguistics* VI. Lahore, in-8°, 55 p.

Le toulou est une petite langue dravidienne, parlée par un bon demi-million d'hommes sur la côte du Malabar, et qui n'a pas eu les honneurs du *Linguistic Survey of India*. M. Ramaswamy Aiyar lui a consacré une enquête neuve ; les résultats ont un intérêt à la fois dialectologique — il y a des variantes géographiques et des variantes suivant les classes sociales — et comparatif.

Jules BLOCH.

INDONÉSIE, OCÉANIE

172. R. BRANDSTETTER. — *Grundsteine zur alt-indonesischen Literaturwissenschaft, Zweiter Grundstein: die Bedeutung der altindonesischen Literatur für Sprachforschung und Völkerpsychologie*. Lucerne, Haag, 1936, in-8, 33 p.

C'est la dixième des brochures où M. Brandstetter édifie l'interprétation des mots à valeur psychologique de l'indonésien ; celle-ci contient notamment l'analyse comparative des termes signifiant dieu, monde, homme ; l'origine et la formation de ces termes ; les associations psychologiques qu'ils impliquent. Par exemple l'idée de dieu sera exprimée par « grand-père » et par des termes universellement connus, mais jamais par un mot exprimant l'éclat lumineux.

On notera un passage intéressant, p. 24, sur les noms propres, qui sont des noms communs pris à la nature : feu, oiseau, riz, etc.

Les analyses sont claires et les traductions rendues aisément vérifiables.

Jules BLOCH.

173. M. LEENHARDT. — *Vocabulaire et grammaire de la langue Houaïlou*. Paris (Institut d'Ethnologie), 1935 (Travaux et mémoires, X), in-8°, vi-414 p.

Le livre de M. Leenhardt n'est pas une œuvre de linguiste, faite à un point de vue proprement linguistique ; c'est un travail descriptif, dont l'auteur ne s'intéresse pas spécialement à la phonétique et à la morphologie de la langue, mais fournit sur le vocabulaire des indications précises, résultant d'une observation attentive, observation

faite sur place. On y trouvera des emplois pittoresques et curieux. A ce point de vue l'ouvrage est un modèle dont les ethnologues tireront grand parti.

A. M.

Ici s'achève un ouvrage monumental en trois volumes (voir BSL, XXXIII, p. *218), mais non l'œuvre de l'auteur, qui continue l'élaboration des documents recueillis et projette d'aller en recueillir de nouveaux.

Houaïlou (prononcer sans *h*) est situé au centre de la Nouvelle-Calédonie; mais l'auteur tient compte des autres dialectes de l'île.

La graphie employée est une écriture phonétique (avec quelques consonnes doubles) entrée dans l'usage par les missionnaires au milieu du XIX^e siècle. On aimerait des définitions plus détaillées et quelquefois plus précises des phonèmes (p. 2-3).

L'esquisse grammaticale (p. 7-32) est faite suffisamment « de l'intérieur », sans intervention intempestive marquée de la grammaire française. On aimerait cependant — et on espère bien avoir par ailleurs — plus d'explications sur le fonctionnement, par un homme qui connaît si bien la langue, et la sent profondément dans ce qu'elle a de différent d'une langue du type européen. De précieuses indications sont données sur toutes sortes de particules qui gravitent autour de radicaux verbaux-nominaux dont beaucoup sont monosyllabiques.

Le rôle de la mimique et d'éléments monosyllabiques correspondants à divers gestes est expliqué (et même figuré par des dessins) de manière très suggestive.

Le corps du volume est un très riche dictionnaire, suivi d'un index français-houaïlou.

Le service rendu par M. Leenhardt aux études océaniques est considérable.

Marcel COHEN.

TABLE DES MATIÈRES

ET DES AUTEURS DE COMPTES RENDUS

Linguistique générale, phonétique (Cohen, Meillet, Mossé, Sommerfelt) p. 4. Indo-européen (Benveniste, Meillet, Vendryes) p. 26 ; agni-koutchéen (Benveniste) p. 39 ; indo-iranien (Benveniste, J. Bloch, Meillet) p. 41 ; langues classiques (Meillet) p. 56 ; grec (Chantraine, Graur, Meillet, Mirambel) p. 58 ; italique (Ernout) p. 64 ; langues romanes (O. Bloch, Cohen, Graur, Meillet) p. 73 ; celtique (Meillet, Sjoestedt-Jonval) p. 99 ; germanique (Meillet, Mossé, Sommerfelt, Unbegaun) p. 105 ; baltique et slave (Meillet, Unbegaun, Vaillant) p. 129. Etrusque (Benveniste, Ernout) p. 146 ; basque, caucasique (Lafon, Meillet, Unbegaun) p. 151. Ouralien, altaïque, eskimo (Sauvageot) p. 155. Chamito-sémitique (Cohen) p. 170. Langues négro-africaines (Cohen) p. 187. Amérique (J. Bloch, Meillet) p. 195. Asie orientale (J. Bloch) p. 196. Indonésien (J. Bloch) p. 204. Océanien (Cohen, Meillet) p. 204.

TABLE ALPHABÉTIQUE DES AUTEURS ET DES TITRES D'OUVRAGES COLLECTIFS

N ^{os}	Pages.	N ^{os}	Pages.
156. Abraham.	189	124. Caucasus polyglottus..	154
158. Aginsky.	192	152. Cerulli.	184
121. Akademija nauk. . .	151	123. Chanidze.	153
5. Allport.	9	8. Chiba.	12
44. Bachtin.	60	59. Conférences de l'Inst. de Linguistique..	80
38. Bahl.	55	92. Craigie.	124
26. Bailey.	39	86. Curme.	114
148. Barthélemy.	178	56. Dauzat.	77
142. Bauer.	172	35. Dave.	51
112. Belic'.	142	25. Delaporte.	38
21, 28. Benveniste. . . 29,	43	151, 153. Depont.	184, 186
24. Berner.	38	83. Deutscher Sprachatlas.	111
82. Betz.	111	23. Dumézil.	37
63. O. Bloch-Georgin. . .	87	65. Edler.	92
167. Bodding.	199	100. Endzelin-Hauzenberg..	129
105, 135. Bogorodickij. 133,	165	149. Feghali.	180
74. Borgstrøm.	102	80. Feist.	109
66. Bottiglioni.	93	104. Filin.	132
107. Boyanus.	135	126. Finnisch-ugrische Forschunger..	156
172. Brandstetter.	204	22. Frisk.	36
81. Braune.	110	26. Fukushima.	39
97. Brøndum-Nielsen. . .	127	169. Galletti.	201
63. Bruneau-Heulluy. . .	87	106. Gautier.	194
50. Brunner.	68	20. Germanen und indo- germanen..	26
57. Brunot.	78	43. Georgiev.	59
61. Buben.	83	119. Goldmann (E.). . . .	149
67. Buletinul Philippide. .	95	146. Goldmann (W.). . .	177
39. Bulletin de l'Ac. polo- naise.	56	25. Götze.	38
159. Bulletin de l'A. O. F. .	193	58. Gougenheim.	79
144, 150. Cantineau. . . 173,	181		
68. Capidan.	97		

TABLE ALPHABÉTIQUE DES AUTEURS

N ^{os}	Pages.	N ^{os}	Pages.
436. Grönbech.	166	425. Mém. Soc. finno-ou-	
29. Guignebert.	25	grienne.	155
406. Gunnarsson.	134	91. Mencken.	122
3. Haag.	6	53. Meyer-Lübbe.	73
95. Haarhoff.	126	62. Michaëlsen.	85
79, 137. Hammerich..	409, 168	63. Michaut-Schricke. . . .	87
10. Herman.	19	109. Movoznavstoo.	136
402. Hermelin.. . . .	130	96. Nordisk kultur.. . . .	127
72. Hessens lexicon. . . .	101	84. Notker.	112
2. Hjeltslev.	2	416. Novak.. . . .	146
167. Hoffmann (J.). . . .	199	90. Noyes.	121
73. Honnorat.. . . .	101	440. Nyberg.	171
16. Houtzager.	23	127. Nyelvtud-Közlém. . . .	157
29. Hudson Williams. . . .	44	414. Oberpfalzer.	144
27. Indian & Iranian Stu-		5. Odbert.	9
dies.	41	433. Orban.. . . .	164
34. Indian Linguistics.. .	46	418. Pallottino.	147
17. Jaberg.. . . .	24	52. Passio S. Perp. et Fel. .	74
422. Jazyk i myślenie. . . .	152	94. Pée.	126
15. Johnson.	23	48. Pfister.	65
443, 447. Joüon.	173, 178	60. Pope.	82
462. Journal des Africa-		401. Prilozí.	129
nistes.	195	413. Příruční... českeho. .	143
463. Journal des América-		45. Psichari.	6
nistes.	195	11. Pudor (v.).	21
76. Knackelson.	106	170, 171. Ramaswami Ai-	
99. Knudson-Sommerfelt. .	129	yar.	202, 203
139. Labat.	170	466. Régamey.	199
54. Lahti.	73	1. Reichling.	1
48. Langenhove (v.). . . .	25	33. Renou.. . . .	48
63. Larousse (Gram-		454. Revue africaine.. . . .	187
maire)..	87	410. R. des ét. balkaniques. .	137
432. Laziczius.	163	420. R. des ét. basques. . .	151
473. Leenhardt.	204	69. Rivista indo-greco-ita-	
89. Lendle.	117	lica.	99
74. Lewis.	100	77. Rooth.	107
42. Liddell-Scott.	58	445. Rosenthal.	176
408. Ljackij.	136	417. Runes-Cortsen.	146
93. Llewellyn.	125	49. Safarewicz.	66
465. Lorimer.	196	55. Sainéan.	74
434. Magyar figyelő. . . .	165	46. Sarafidi.	64
428. Magyar nyelv.	159	51. Schrijnen-Mohrmann.. .	70
429. Magyar nyelvvör. . . .	160	26. Schwentner.	39
430. Magyarosan.	160	88. Serjeantson.	115
40. Marouzeau.	56	30. Sköld.	45
411. Mazon.	137	98. Skougaard.	128
4. Meinhof.	7	7. Sotavalta.. . . .	11
70. Melville Richards. . . .	99	415. Stanislav.	145

TABLE ALPHABÉTIQUE DES AUTEURS

N°	Pages.	N°	Pages
75. Streitberg-Michels-Jelinek.	405	434. Ungar. Jahrbücher. . .	464
64. Studier i modern Sprakv.	91	464. Urvoy.	494
44. Supplément... Budé. . .	57	37. Varma.	55
468. Tamil lexicon.	200	444. Virolleaud.	474
36. Tiwari.	53	9. Wadler.	44
403. Tolkovjy slovar.	434	47. Walde-Hofmann. . . .	64
34. Trenckner-Andersen-Smith.	50	457. Ward.	490
6. Trubetzkoy.	40	87. Weekley.	445
438. Uhlenbeck.	469	85. Wiens.	443
		32. Wüst.	46
		89. Zachrisson.	447
		14. Zipf.	22

INDEX

DU VOLUME XXXVII DU *BULLETIN*

LEXIQUE DES MOTS ÉTUDIÉS

LANGUES INDO-EUROPÉENNES

GREC

- ἄδρα, 73.
 ἄγγελος, 133.
 ἀγέληφι, 116, 118.
 Ἀγερράνιος, 14.
 ἀγλαΐηφι, 117, 120.
 Ἀγριάνιος, 14.
 ἄημι, 113.
 Ἀλαζόνες, 77, 78.
 ἀλαζών, 77, 78.
 ἀλάομαι, 77.
 ἄλη, 77.
 ἀλλότερρος, 14.
 ἀλλότριος, 14.
 ἀμαξιτός, 133.
 ἀμνός, 133.
 ἄμπελος, 133.
 ἀναναΐηφι, 117.
 αἰοῖδος, 133.
 ἄργυρα, 15.
 ἀργύρια, 15.
 ἀργύριος, 14.
 ἄργυρρος, 15.
 Ἀριστο-, 13.
 Ἀριστοδαμος, Ἀστο-
 δαμος, 13.
 ἀριστερόφι, 117, 121.
 ἄρκτος, 133.
 Ἀστο-, 13, 15.
 ἀσάμινθος, 134.
 Ἀστομεδων, 13.
 Ἀστομειδεις, 13.
 Φαστυ-, Φαστο-, 13.
 αὐτόθι, 122, 123.
 αὐτόφι, 117, 118, 122.
 Ἄφριος, 15.
 Ἀφροι, 15.
 βάλανος, 133.
 Βασίλεια, 8.
 βελόνη, 2.
 βέλος, 2.
 βίηφι, 117, 118, 119.
 γενεῆφι, 117, 118, 120.
 γενετήρ, 107.
 γράφω, 12.
 γωρυτός, 134.
 δακρυόφι, 117, 118, 121.
 Δαμοκερτος, 14.
 δεξιόφι, 117, 121.
 δεξιτερῆφι, 117.
 δεξιτερός, 135.
 δούλη, 73.
 ἐγώ, 103.
 εἶμι, 106.
 ἐμέ, 103.
 ἔμετος, 113.
 επιπατροφιον, 116.
 Ἐρέζεσφι, 117, 118,
 124.
 Ἐρέβεus, 124.
 Ἐρέβεusφι, 124.
 Ἐρμούπολις, 15.
 ἐστε, 107.
 ἐσχάρη, 117.
 ἐσχαρόφι, 117, 118,
 121.
 ἐτέρηφι, 117.
 εὐνήφι, 117.
 ἦδομαι, 2.
 ἦδονή, 2.
 ἦ(ν), 108.
 ἦνορέηφι, 117, 118.
 ἦφι, 117.
 ζογόφι, 117, 121.
 -θεν, 137.
 θεός, 133.
 θεόφι, 117, 121.
 θεραπείαινα, 73.
 -θι, 119.
 θόλος, 134.
 θύρηθι, 119.
 θύρησι, 118, 119.
 θύρηφι, 117, 118, 119.
 Ἰζήφι, 116.
 ἰκρίόφι, 117, 121.
 Ἰλιόθι, 121.
 Ἰλίου, 121.
 Ἰλιόφι, 117, 121.
 ἴφι, 117, 118.
 κάπετος, 134.
 κάρη, 117.
 κελευθός, 133.
 κεφαλήφι, 117, 118, 119.
 κλέπτης, 107.

INDEX DU VOLUME XXXVII

κλίσεισι, 118.
κλίσηφι, 117, 118.
κοιλιόδεσμος, 3.
κόπερρα, 14.
κοπιρία, 14.
κοτυληδονόφι, 117.
κοτυληδών, 117.
κρατερήφι, 117, 118.
κράτεσφι, 117, 118.
κρατός, 117.
κύριος, 15.
κύρρος, 15.
κύων, 75.
Λάρισσα, 13.
Λατταίοις, 16.
Λάσσα, 13, 14, 15.
Λασσαίος, 14.
Λασσάκιος, 14.
λήχυθος, 134.
με, 103.
μεϊραξ, -ακος, 74.
μελαθρόφι, 117, 118, 121.
μέτερρα, 14.
μέτερρος, 14.
μή, 129.
μηλόψ, 135.
ναῦφι, 117, 118, 120.
νέα, 110.
νέον, 110.
νευρήφι, 117.
νηδύς, 134.
νυός, 133.
όδός, 133.
-οθι, 137.
όθόνη, 2.
οικέτις, 73.
οἴκοι, 137.
Οοίκω, 137.
οἶνοψ, 135.
όρεσαι, 119, 129.
όρεσφι, 117, 118, 119, 120.
όρωρα, 129.
όστεόφι, 117, 121.

Ούνεικός (κόλπος), 9.
όχέσαι, 124.
όχρσαι, 118.
όχρσαι, 117, 118, 124.
Όλρσαι, 120.
παιδίσκη, 73.
παλάμηφι, 117, 118, 119.
παρθένος, 133.
παστάλου, 121.
πασσαλόφι, 116, 117, 121.
πείρινθος, 134.
πείρω, 2.
πενθερός, 4.
πέντε, 11.
Περαμαιο, 14.
Περαμω, 14.
περάω, 113.
περόνη, 2.
Περραμος, 14.
πεσταντας (περσταντας), 14.
πιθάκνη, 6.
πίθος, 6, 134.
πισακνα, 6.
πλέκω, 1.
πλοκή, 1, 4.
πνέω, 1.
πνοή, 1.
ποντόθεν, 121.
ποντόφι, 117, 118, 121.
ποντωπόνηρος, 137.
πορφυρα, 15.
πορφύρια, 15.
Πρίαμος, 14.
πρόχοος, 134.
πτύοφι, 117, 121.
πυθμήν, 5.
πύνδαξ, 5.
ζάκος, 12.
ράκοῦν, 12.
ρέω, 1.
ρόή, 1.
σέβας, 22.
σιγόνναι, Σιγυνναι, 78.
Σκύθαι, 78.
σορός, 134.
σπόγγος, 5.
στέγω, 1.
στήθεσαι, 120.
στήθεσφι, 117, 120.
στρατόφι, 117, 121.
σφενδόνη, 1, 2, 4, 5, 6.
σφίδη, 5.
σφόγγος, 5.
σχοῖνος, 133.
τάφρος, 134.
τερρητον, 14.
τέρτα, 14.
τερτάτοις, 14.
τερτικωνίους, 14.
Τερτιω, 14.
τέρτος, 14.
τετάρτοις, 14.
τετράτοις, 14.
τρακαδι, 15.
τρισκαδι, 15.
Τριβαλλοί, Τριβαλλοί, 78.
τριτάτοις, 15.
Τριτίος, 14.
τρίτος, 14.
ύψοθι, 119.
φαινομένηφι, 117.
φασκιούν, 3.
φερόντω, 135.
φέρτε, 128.
φηγγός, 133.
Φθίηφι, 117, 118.
-φι, 116, 117, 118, 119, 120, 121, 123, 124, 137.
φιδάκνη, 6.
φούνδα, φούνδα, 3.
φρήτηρηφι, 117, 118, 120.
χαλκόφι, 117, 121.
χηλός, 134.

GREC MODERNE

άγά, 40.
άγερενός, 40.
άδγῆ, 40.

άγό, 40.
άγοῦ, 40.
άγός, 41.

άγνοῦ, 41.
άγωρι, 40.
άλγεβρα, 40.

INDEX DU VOLUME XXXVII

- | | | |
|------------------|------------------------|----------------|
| ἀλγεινός, 40. | γνήσιος, 41. | σαχλοῦ, 42. |
| ἀλχημέϊα, 40. | γοῦνα, 40. | σαχλιάζω, 42. |
| ἀργεῖ, 40. | γράφω, 41. | σγάρα, 40. |
| ἀργῶ, 40. | γρέκι, 41. | σγουρός, 40. |
| ἀρχαῖος, 40. | γρῖφος, 41. | τέχνης, 43. |
| ἀρχάριος, 40. | γροθιά, 41. | τέχνη, 43. |
| ἀρχίζω, 40. | γροστούζης, 41. | τσαχπίνης, 40. |
| ἀρχοντας, 40. | δραχμές, 43. | φραγμαός, 41. |
| ἀχλάδι, 42. | ἐργάτης, 40. | φραγμαοῦ, 41. |
| ἀχμάκης, 42. | ἐργένης, 40. | χαρίζω, 40. |
| ἀχνάρι, 42. | ἐρχομαι, 40. | χεῖλι, 40. |
| ἀχνίζω, 43. | ἐξιχνιάζω, 42. | χέρι, 40. |
| ἀχνός, 42. | ἐχπαίδευση, 40. | χλααλή, 42. |
| ἀχνοῦδωτος, 42. | ἐχνάρι, 42. | χλευάζω, 42. |
| ἄχραντος, 42. | ἱχνευτικός, 42. | χλιαρός, 42. |
| ἄχρένωτος, 43. | κεχλιμπάρι, 42. | χλωμός, 42. |
| ἄχρονίσστος, 42. | κεχρί, 42, 43. | χνάρι, 42. |
| (ἄ)χταπόδι, 42. | κίχλα, 42. | χνέρι, 42. |
| ἄχτι, 41. | κοχλάζω, 42. | χνοτίζω, 42. |
| βακχικός, 40. | μακμουρλής, 42. | χνούδι, 42. |
| Βάκχος, 40. | (μ)πεχλεδάνης, 42, 43. | χορός, 40. |
| Βάκχου, 40. | (μ)πεχλιδάνης, 43. | χουλιάρι, 40. |
| βάλτη, 7, 10. | νύχτα, 40, 42. | χράμι, 42. |
| βάλτος, 7. | ξάργου, 40. | χρέος, 42. |
| γάμος, 40. | ὄγδοος, 41. | χρήμα, 42. |
| γδάρσιμο, 41. | ὄγλοι, 42. | χρουσός, 42. |
| γδέρω, 41. | ὄχλός, 42. | χρῶμα, 42. |
| γδι, 41. | ὀχτώ, 40. | χταπόδι, 40. |
| γεμίζω, 40. | παίχνιδι, 43. | χτενίζω, 40. |
| γίνουμαι, 40. | Πελασγοί, 40. | χτικιάζω, 41. |
| γλάρος, 41. | πελασγός, 40. | χτυπῶ, 41. |
| γλεντι, 41. | πυγμαῖος, 41. | ψαχνές, 43. |
| γλίτσα, 41. | ρωγμή, 41. | ψύχρα, 42. |
| γλουτός, 41. | σάχλα, 42. | ῶχρα, 42. |
| γλώσσα, 41. | σάχλες, 43. | ὠχροῦ, 42. |
| γνέθω, 41. | σαχλός, 42. | |

LANGUES ITALIQUES

OSQUE

eiditis, 133.

LATIN

<i>Abalisia</i> , 8.	<i>atrōx</i> , 135.	<i>circum</i> , 75.
<i>Abalus</i> , 8.	<i>Balcia</i> , 8.	<i>colus</i> , 134.
<i>agnus</i> , 133.	<i>Baltia</i> , 8, 9.	<i>conquiescō</i> , 11.
<i>alvus</i> , 134.	<i>balticum (mare)</i> , 7.	<i>curuus</i> , 75.
<i>anas, anitis</i> , 113.	<i>Basilia</i> , 8.	<i>dexter</i> , 135.

INDEX DU VOLUME XXXVII -

<i>domus</i> , 134.	<i>Ingaenones</i> , 10.	<i>quī</i> , 104.
<i>edimus</i> , 128.	<i>Istaenones</i> , 10.	<i>quies</i> , 11.
<i>estis</i> , 107, 128.	<i>iter</i> , 107.	<i>quiesco</i> , 11.
<i>faber</i> , 4.	<i>ītur</i> , 107.	<i>quietus</i> , 11.
<i>fāgus</i> , 133.	<i>linquo</i> , 129.	<i>rāpīna</i> , 2.
<i>fascia</i> , 3.	<i>līqui</i> , 129.	<i>renouāre</i> , 112.
<i>ferimus</i> , 128.	<i>līra</i> , 2.	<i>requiesco</i> , 11.
<i>fero</i> , 128.	<i>lumbus</i> , 4.	<i>scabō</i> , 4.
<i>ferre</i> , 128.	<i>lupus</i> , 133.	<i>scribō</i> , 12.
<i>fers</i> , 128.	<i>mare</i> , 130, 141.	<i>Semnones</i> , 10.
<i>fert</i> , 128.	<i>molitor</i> , 5.	<i>spargō</i> , 5.
<i>fertis</i> , 128.	<i>modo</i> , 29.	<i>sponda</i> , 1, 2, 5.
<i>ferunt</i> , 128.	<i>mola</i> , 5.	<i>sunt</i> , 107.
<i>ferunto</i> , 135.	<i>mons, montis</i> , 4.	<i>tango</i> , 129.
<i>fidelia</i> , 5.	<i>mora</i> , 1.	<i>tego</i> , 1.
<i>fides</i> , 5.	<i>nurus</i> , 133.	<i>tetīgi</i> , 129.
<i>funda</i> , 1, 2, 3, 4, 5, 6.	<i>offendimentum</i> , 4.	<i>toga</i> , 1, 4.
<i>fundere</i> , 5.	<i>offendix</i> , 4.	<i>tranquillus</i> , 11.
<i>funditor</i> , 5.	<i>pāstor</i> , 111.	<i>uannus</i> , 134.
<i>fundo</i> , 4.	<i>pāstus</i> , 111.	<i>Venedae</i> , 9.
<i>fundus</i> , 4, 5.	<i>pirum</i> , 100.	<i>uelōx</i> , 135.
<i>fungus</i> , 4, 5.	<i>pirus</i> , 100.	<i>uēnimus</i> , 129.
<i>Germani</i> , 9, 10.	<i>plānus</i> , 111.	<i>uīuō</i> , 112.
<i>Hermīnones</i> , 10.	<i>prōmunturium, pro-</i>	<i>uīuos</i> , 112.
<i>humū</i> , 4.	<i>muntorium</i> , 4.	<i>uomitus</i> , 113.
<i>humus</i> , 4, 134.	<i>quercus</i> , 133.	<i>ursus</i> , 4.
<i>id</i> , 103.		

ITALIEN

<i>Bâltea (Dora)</i> , 8.	<i>indiano (fare l')</i> , 78.	<i>portoghese</i> , 77.
<i>ebreo</i> , 77.	<i>inglese (fare l')</i> , 78.	<i>schiauo</i> , 78.
<i>greca (fede)</i> , 78.	<i>pantano</i> , 7.	<i>Schiavoni</i> , 78.

PIÉMONTAIS

pauta, 7, 10.

LOMBARD

palta, 7, 10.

FRANÇAIS

<i>balme, baume</i> , 10.	<i>grec</i> , 77.	<i>matamore</i> , 78.
<i>bohémien</i> , 78.	<i>hâbleur</i> , 78.	<i>Slaves</i> , 78.
<i>elle</i> , 103.	<i>Hun</i> , 77.	<i>suisse</i> , 78.
<i>elles</i> , 103.	<i>la</i> , 103.	<i>Vandale</i> , 77.
<i>esclave</i> , 78.	<i>lui</i> , 103.	

PROVENÇAL

baumo, 10.

INDEX DU VOLUME XXXVII

ESPAGNOL

cavernicola, 78.
esclavo, 78.

godo, 78.

merovingio, 78.

LADIN

pauta, 7, 10.

ROUMAIN

appartement-house, 76.
baltă, 7, 10.

block, 76.

blockhaus, *blockhouse*,
76.

CELTIQUE

**isarnon*, 10.

LANGUES GERMANIQUES

GOTIQUE

bindan, 4.
guþ, 100.

me-l, 111.
quēmum, 129.

writs, 12.

VIEUX NORROIS

botn, 5.

VIEUX HAUT-ALLEMAND

anut, 113.

taphar, 4.

MOYEN HAUT-ALLEMAND

kerben, 12.

ALLEMAND MODERNE

blockhaus, 76.
dortig, 87.
gestrig, 87.

heutig, 87.
hiesig, 87.
Platten-See, 8.

sklave, 78.
welsch, 78.

BAVAROIS

palfen, 10.

ANGLO-SAXON

writan, 12.

VIEIL ANGLAIS

botm, 5.

INDEX DU VOLUME XXXVII

ANGLAIS MODERNE

blockhouse, 76.

British, 77.

LANGUES BALTO-SLAVES

LITUANIEN

ántis, 113.

árti, 113.

báltas, 7, 8,

beñdras, 4.

būti, 111.

esmė, 107.

estė, 107.

laūkas, laukė, laukañ, ropėnà, 2.

113.

marti, 74.

mergà, 74.

orie, oriė, orañ, 113.

plónas, 111.

sant, 107.

spėndžiù, 1.

šis, 103.

tirti, 113.

vėmti, 113, 114.

LETTE

árs, 113.

spanda, 1, 5.

VIEUX PRUSSIEN

lyso, 2.

SLAVE

azŭ, 103.

blato, 7.

čimŭ, 104.

duxŭ, 100.

esmŭ, 107.

este, 107.

nová, 109.

nóvo, 110.

ognjŭ, 99.

**pŭryo*, 99.

sŭtŭ, 107.

šŭst-, 107.

živo, 112.

živŭ, 112.

RUSSE

im, 103.

koróva, 110.

molodá, 110.

on, ono, 113.

poróm, 113.

terét', 113.

POLONAIS

dzisiejszy, 87.

što, 107.

tamtejszy, 87.

tutejszy, 87.

wczorajszy, 87.

SERBO-CROATE

mjěra, 111.

pásti, 111.

sàtrti, 113.

třti, 113.

ŭtva, 113

TCHÈQUE

bŷti, 111.

míra, 111.

pásti, 111.

prám, 113.

pŷř, 99.

rádlo, 113.

ALBANAIS

bal'te, 7.

ARMÉNIEN

at-, 74.
atax-, 74.
ataxin, 73.
ataxnac, 73.
ataxnanc, 73.
ataxnayel, 73.
ataxnayk', 73.
ataxnays, 73.
ataxnel, 73.
ataxnov, 73.
ataxnoy, 73.
atij, 74.
atjik, 74.
ambarnam, 44.

arari, 129.
carayel, 73.
gir, 12.
glux, 74.
grel, 12.
hambarnam, 44.
han-, 44.
hangcim, 44.
hangeay, 44.
hangist, 44.
hing, 44.
hingerord, 44.
hngetasan, 44.
jerm, 42.

kanayk', 73.
kin, 73.
k'erem, 42.
k'orem, 42.
k'oyr, 42.
k'un, 42.
mi, 129.
sunk, 5.
sun, 75.
surj, 75.
tikin, 73.
tiknayk', 73.
yataxnac, 73.
yataxnanc, 73.

INDO-IRANIEN

mā, 129.

SANSKRIT

āṅgikṛ-, 31.
ātharya (v. 1. *atharva*),
 25, 26.
atharyāḥ, 25.
atharyati, 24.
atharyavah, 25.
atharyūm (v. 1. *atha-*
vyūm), 24, 25.
ātharvan-, 24, 25, 26.
atharvyām, 19, 25.
adbhyar eva, 32.
adhar, 29.
ādharma-, 29.
adhardik, 29.
adhās, 29.
ādhvan-, 24.
adhvarā-, 23, 24.
adhvarā, 24.
adhvarān, 24.
adhvaryā-, 24.
adhvaryāntā, 23.
adhvaryū-, 23, 24.

ānadvāh-, 20.
anarō, 20.
ānarviṣe, 20.
ānas-, 20.
antār, 31.
antārīḥ, 29.
āntaspatha, 18.
amnar, 28.
amnās, 28.
ambaryati, 25.
araryati, 25.
arthakāmyati, 34.
ālartī, 129.
alaryati, 25.
āvah, 30.
āvar, 30.
avār, 28.
āvāra, 28.
avaryati, 28.
avāstāt, 28.
āsṛthita-, 21.
āsrathāyāḥ, 21.

āhar, 30, 31.
āsa, 108.
iṣ-, 38.
**iṣan-*, 36.
iṣaṇaḥ, -at, -anta, 33.
iṣanayanta, 36.
iṣaṇi, 36.
**iṣaṇim*, 36.
iṣaṇ(y), 33, 36, 38.
iṣanta, 38.
iṣirā-, 18, 36.
iṣe, 38.
iṣema, 38.
iṣṭāni-, 26.
iṣṭarga-, 26.
iṣāt, 36.
ukṣaṇyāntaḥ, 32.
ukṣaṇyāyana-, 32.
ukṣaṇyūḥ, 32.
ugrār, 31.
udan-, 32.
udany-, 32.

- udanya*^o-, 32.
udanyati, 32.
udanyán, 32.
udanyā-, 32.
udanyāḥ, 32.
udanyū-, 32.
unātti, 32.
upadambhiśad, -śag, 32.
upadambhiśar, 32.
upan-, 25.
upari, 29.
uraga-, 31.
urany-, 35.
uranyati, 31.
urari, 31.
urarikṣ-, 31.
urasi kṛ-, 31.
uśadbudha^o, 30.
uśadbhiḥ, 30.
uśarbūdḥ-, *o*budha-, 30.
uśābudhau, 30.
ūdhar, 31.
ṛtū-, 24.
ṛtū-, 24.
ṛśabhyati, 34.
karā-, 23.
karāsna-, 23.
kasarñīla-, *o*ñīra-, 26.
*o*kāmyati, 34.
kirāna-, 36.
kubhanyū-, 33, 39.
kṛpāna-, 36.
kṛpānanta, 33, 36.
kṛpany-, 33.
kṛpanyāti, 36.
kṛpanyū-, 33, 34, 39.
kṣipanyu-, 35.
kṣetramaryādāyām, 142.
gatā-, 107.
gadgadyati, 34.
gandharvā-, 26.
gātū-, 24.
gauḥ, *goḥ*, 96.
ghnant-, 106.
ghnānti, 106.
cātuṣpad-, 18.
cāraṇa-, 35.
carāṇi, 35.
carany-, 33, 34, 37.
caranyant-, 34.
caranyū-, 33, 34, 35.
caramyati, 34.
curany-, 35.
janar, 51.
Jamadagni-, 27.
jar- (1 et 2), 33, 35.
jarāṇā-, 35.
jarāṇā, 35.
jarāṇā-, 35.
jarāṇi^o, 35.
jarany-, 33.
jaranyā-, 33, 35, 37.
jaranyū-, 33, 35, 39.
jarāt, 37.
jarādaṣṭi-, 37.
**jarar*, 37.
jarās-, 37.
jarā-, 37.
jāmarya-, 27.
jāmaryeṇa, 27.
jinvār, 31.
taṅgalvā-, 26.
tapar, 31.
tamrā-, 26.
tarany-, 34, 35.
taranyant-, 34.
taruṣ-, 34.
taruṣanta, -ṣema, -ṣante, 33.
taruṣyati, 33.
tarvāṇaḥ, 30.
tārhi, 30.
tāsmīn, 96.
tāsmāi, 96.
timira, 26.
timirgha-, 26.
tirasiman-, 143.
tura-, 38.
turāṇe, 36.
turany-, 33, 34, 39.
turanya-, 34.
turanyān, 36, 38.
turanyant-, 34, 38.
turanyū-, 38, 39.
**turan*, 37.
turānt-, 38.
**turar*, 37.
turas^o, 37.
turā^o, 37.
turvāṇi, 37.
tveṣār, 31.
damany-, 33.
damanyat, 35.
daśasyāti, 18.
dīnar, 30.
dīnar-dīnam, 30.
duḥkhyati, 34.
**duvan-*, 37.
durany-, 33.
duvanyasād, 37.
**duvar-*, 37.
duvas- (*duvās-*), 37.
dōṣāvastar, 30.
druhamṭarā-, 20.
dviṣ-, 18.
dviṣānt-, 106.
dviṣānti, 106.
Dhanvantari-, 20.
dhiṣāṇā, 36.
dhiṣany-, 33.
dhiṣanyānt-, 39.
dhiṣanyāntaḥ, 36.
**dhiṣan-*, 36.
dhiṣā, 36.
dhiṣnya-, 36.
nakih, 31.
namasyati, 34.
nāvam, 110.
nāvā, 110.
nṛṣad, 18.
pātharvan-, 26.
*o*pati, 18, 19.
parās, 28.
pārastāt, 28.
**parār*, 29.
parāri, 29.
**paryār*, 29.
paryārīṇi, 29.
paryāli, 29.
pātalyè, 20.
putrakāmyati, 34.
pūnar, 31.
purany-, 35.
puṣpyati, 34.
pūrpati, 18.
pūṣān-, 27.
pūṣaryā-, 27.
pūṣaryā, 27.
pṛt-, 36.
**pṛtan-*, 36.
pṛtanā-, 36.

INDEX DU VOLUME XXXVII

- pr̥tany-*, 33, 34, 39.
pr̥tanyāti, 36.
pr̥tanyā-, 34.
pr̥tanyū-, 36.
pr̥śanā-, 36.
pracetā rājan, 31.
prahva-, 29.
**prahvar*, 29.
prātār, 22, 31.
prāduh, 22.
badhnāti, 4.
bāndhuḥ, 4.
bandhūrah, 22.
bāndhurā, 22.
bāsri, 29.
bāhirika, 30.
budhnāḥ, 5.
brahmaṇyānt-, 32.
bhan-, 33.
bharany-, 35.
bharanyu-, 35.
bhārti, 128.
bhīśajyati, 34.
bhīmār, 31.
bhuraj-, 34.
bhurājanta, 33.
bhurany-, 33, 34.
bhuranyāti, 38.
bhuranyu-, 33.
bhuranyū-, 36.
bharāntu, 38.
**bhuvan-*, 31.
bhūvana-, 31, 36.
bhuvanyu-, 35, 36.
bhuvar, 31.
bhū-, 36.
bhūh, 31.
bhūtār, 31.
mātasnābhyām, 23.
matasnu-, 23.
man-, 28.
mānarṅgā, 33.
mananyā, 33.
Manaryā, 33.
manasyati, 34.
Manasyu-, 34.
maryakāḥ, 74.
maryā, 144.
maryādam, 142.
maryādā-, 141, 142, 143, 144.
maryādādhurya-, 142.
maryādābandha-, 143.
maryādāloṣṭa, 142.
māryāde, 142.
māhar, 31.
mākih, 31.
**mātar-*, 31.
mātaribhvarī, 31.
mātarīśvan-, 31.
māti, 111, 113.
mita-, 113.
mīthās, 21.
mīthuh, 21.
mīthuyā, 21.
mīthū, *mīthu*, 21.
mīthyā, 21.
mūhu, 21.
mūhur, 21.
muhūrtā, 21.
mṛgaṇy-, 33.
mṛgaṇyū-, 35.
yarvānah, 30.
yaśaskāmyati, 34.
yāna-, 24.
yāman-, 24.
yuvanyū-, 32.
yūnarvan-, 26.
yōni, 24.
rathamtarā-, 20.
rathakāmyati, 34.
ratharyāti, 17, 21.
ratharvī, 26.
ratharvyāḥ, 19.
rathasthā-, 19.
rāthaspāti, 18, 19.
rathaspā (v. l. *rathasyā*), 19.
rathin-, 18.
rathirā-, 18.
rathirāyātām, 18.
rathī-, 18.
rathiy-, 18.
riṣany-, 33.
ruvany-, 33.
ruvanyū-, 39.
vadhā-, 23.
vādha-, 26.
vadhānābhiḥ, 23.
vādhanvant-, 23.
vadhār-, 26.
vādhār, 23.
vadharyāntim, 23.
vadhasnīm, 23.
vadhasnāḥ, 23.
vadhasno, 23.
vadhāḥ, 23.
vādhrī-, 23.
van-, 19, 34.
vananv-, 34.
vānanvati, -*taḥ*, -*ti*, 19, 34.
vanargū, 18.
vanarjā-, 18.
vanarṅga-, 18.
vanarṣād (*vanarṣād*), 18, 19.
vanarṣādam, 20.
vanarṣad, 18.
vanarṣād, 18.
vānaspati, 18, 19.
vanṛṣad-, 18.
vandhur(a)-, 19, 20, 22.
vanus-, 34.
vanuśanta, 33.
vanuṣyāti, 33.
vāmīti, 113.
varany-, 35.
varivasyamāna-syati, 34.
vasāntā, 21.
vasar°, 29.
vastar, 30.
**vasri*, 29.
vānara-, 18.
vithurā-, 21.
vithuryāti, 21.
vṛjāna-, *vṛjāna-*, 35.
vṛṣanyati, 32.
vṛṣanyāntibhyah, 32.
vranāḥ, 12.
śithira-, *śithila-*, 21.
śratharyāti, 20.
śrathāya, 21.
śrathnāti, *śrathnūtē*, 21.
śranth-, 21.
śruta°, 26.
śrutār, 31.
śrutārya-, 26.
śrutārvan-, 26.
śrautarvaṇa-, 26.
sanitūr, 22.

INDEX DU VOLUME XXXVII

<i>sanutár</i> , 22, 29.	<i>sámana-</i> , 25.	<i>sukhyati</i> , 34.
<i>sap-</i> , 22.	<i>samará-</i> , <i>samáraṇa-</i> , 25.	<i>sumanasyate</i> , 34.
<i>sap-/sab-</i> , 22.	<i>samaryā-</i> , 25.	<i>stanutar</i> , 29.
<i>sápanti</i> , 22.	<i>samaryatā</i> , 25.	<i>sthirā-</i> , 18.
<i>sápara</i> , 22.	<i>samaryati</i> , 25.	<i>spṛś-</i> , 36.
<i>saparyata</i> , 22.	<i>saṃbary-</i> , <i>saṃvary-</i> , 25.	<i>sphūryati</i> , 5.
<i>saparyāti</i> , 22.	<i>sam ṛ-</i> , 25.	<i>syūmanyū</i> , 32.
<i>saparyāvah</i> , 22.	<i>saraj-</i> , 34.	<i>svadhvarā</i> , 24.
<i>saparyā</i> , 22, 27.	<i>sarājantam</i> , 43.	<i>svár</i> , 31.
<i>saparyā-</i> , 22.	<i>sarany</i> , 33, 34, 37.	<i>svárpati</i> , 18.
<i>suparyū</i> , 22.	<i>sasvár</i> , 31.	<i>*svasar</i> , 29.
<i>saparyeṇyā-</i> , 22.	<i>sasvartā</i> , 21.	<i>svāsara</i> , 29.
<i>sapāmi</i> , 22.	<i>śīman-</i> , 142, 143, 144.	<i>hānti</i> , 105.
<i>sabar-</i> , <i>sabar°</i> , 22.		<i>huvādhyai</i> , 38.
<i>sabardūghā-</i> , <i>°dhūk</i> , <i>°dhūm</i> , 22.		<i>huvany-</i> , 33.
		<i>huvanyati</i> , 38.

PALI

<i>tissavāpimariyādā°</i> , 144.	<i>tīramariyādā</i> , 144.	<i>mariyādā-</i> , 144.
----------------------------------	----------------------------	-------------------------

PRĀKRIT

<i>ṇavara</i> , <i>-raṇ</i> , <i>-ri</i> , 29.	<i>bāhira-</i> , <i>-aka-</i> , <i>-illa-</i> , 30.
--	---

AVESTIQUE

<i>aḍairi</i> , 29.	<i>čīl</i> , 104.	(gāth.) <i>nūrēm</i> , 29.
<i>avarə</i> , 28.	<i>čīš</i> , 104.	<i>yār-</i> , 30.
<i>išarə</i> , 36.	<i>čī</i> , 104.	<i>zamarə</i> , 27.

HITTITE

<i>apanz</i> , 107.	<i>ki</i> , 104.	<i>newah</i> , 112.
<i>apanzi</i> , 107.	<i>kunanz</i> , 106.	<i>newas</i> , 112.
<i>arh-</i> , 113.	<i>kunanzi</i> , 106, 107.	<i>pahs-</i> , 111.
<i>epmi</i> , 107.	<i>kwenanzi</i> , 107.	<i>palhis</i> , 111.
<i>epteni</i> , 107.	<i>kwenzi</i> , 105.	<i>parh-</i> , 113.
<i>epweni</i> , 107.	<i>kwin</i> , 103, 104.	<i>tai-</i> , <i>tiya-</i> , 107.
<i>esun</i> , 108.	<i>kwis</i> , 103.	<i>tarh-</i> , 113.
<i>hwant-</i> , 113.	<i>kwit</i> , 103, 104.	<i>tas(u)wahi</i> , 112.
(i)skaruh, 101.	<i>meh-ur</i> , 111.	<i>tas(u)wahzi</i> , 112.
<i>kas</i> , 103, 104.	<i>nevahmi</i> , 112.	<i>uk</i> , 103, 106.

LANGUES FINNO-OUGRIENNES

HONGROIS

Balaton, 8.

INDEX DU VOLUME XXXVII

ILLYRIEN

Βυλλίονες, 40.	Τεύταμος, 40.	<i>Teutōnes</i> , 40.
Μακεδόνες, 40.	Τευτίαπλος, 40.	<i>Teutos</i> , 40.
παίονες, 40.	<i>Teuticus</i> , 40.	χάονες, 40.
<i>Teuta</i> , 40.	<i>Teutomus</i> , 40.	

RÉTIQUE

**palva*, 40.

LANGUES CAUCASIQUES

ՇԵՇԵՆ

<i>ah</i> , 403.	<i>cunna</i> , 403.	<i>sē</i> , 403.
<i>as</i> , 403.	<i>cuo</i> , 403.	<i>suo</i> , 403.
<i>iz</i> , 403.	<i>huo</i> , 403.	<i>suōna</i> , 403
<i>cuinī</i> , 403.		

LANGUES CHAMITO-SÉMITIQUES

HEBRÉO-PHÉNICIEN

'*ēṭan*, 2.

SYRIAQUE

pesqīṭā, 3.

ARABE

huwwa, 47.

ÉTHIOPIEN

āl, 57. *zī*, 57.

ÉGYP TIEN

<i>ḥkr</i> , 59.	<i>sdm</i> , 64.	<i>ypf'</i> , 50.
<i>ndḥ</i> , 59.	<i>tf'</i> , 50.	<i>ypn</i> , 50.
<i>nn</i> , 50.	<i>tn</i> , 50.	<i>ypw</i> , 50.
<i>pf'</i> , 50.	<i>tw</i> , 50.	<i>ytf'</i> , 50.
<i>pn</i> , 50.	<i>knj</i> , 67.	<i>ytñ</i> , 50.
<i>pw</i> , 50.	<i>śm</i> , 60.	<i>ytw</i> , 50.
<i>rn</i> , 64.	<i>ynn</i> , 50.	

INDEX DU VOLUME XXXVII

COPTE

hko, 59.
nag'hi, 59.

nāg'e, 59.
ran, 61.

sótem, 61.

BERBÈRE

a, 46.
agenja, 55.
ameksa, *ameksau*, 55.
dlant-in, 51.
é (touareg), 51.
ed, 46.
eferekket/-eg, 51.
eferekkig, 51.
**eferekkī/teg*, 51.
elli, 46.
-ek, 46.
ěnna, *ěnn*, *ěn*, 47.
ferekket, 51.
ga, 56.
gi, 56.
-i, 50.
i-, 50, 57.
-id, 46.
imeksaun, 55.
imēllūl, 55.
-in, 47, 49, 51, 54.
in, 50, 52.
ingan, 56.
ingen, 56.

ingīn, 52, 56.
ingun, 56.
**-iten*, 51.
iused, 46.
izuggwāg, 55.
-ī, 46.
īl, 56.
-īn, 54.
īn', 52.
īri, 56.
kiyīn, 48.
la, 56.
**mēllūl*, 55.
mēllūl-ěn, 55.
n, 50, 54.
-n, 47, 49, 51, 52, 54,
55, 57.
neg, 51, 55.
nekkīn, 48.
netta, 46.
ngān, 55, 56.
**ngān-in*, 52.
**ngānt-in*, 52.

**ngānt-īten*, 51.
nģen, *nģin*, *nģun*, 55,
56.
ra, 56.
-t, 54.
ta, 49, 50, 54.
tagenjait, 55.
Tedla-n, 53.
**-ten*, 51.
**tengi-ten*, 51.
**tengi-n*, 41.
ti, 46, 49, 50, 54.
ti-urgaz, 49.
tin, 49.
ur, 56.
wa, 49, 50.
wer, 56.
wi, 46, 50.
wi-, 49, 50.
wi-urgaz, 48.
yīn, 49.
**zuggwāg*, 55.
zuggwāģen, 55.

BEDJA

teher-guit, 59.

LANGUES NILOTIQUES

NOUER

liñ, 61.

teñ, 61.

DINKA

abet, 61.
dañ, 61.
kur, 66.

lyem, 64.
lyep, 64.
rin, 61.

tur, 61.
yom, 60.

INDEX DU VOLUME XXXVII

BARI

dañ, 61

karin, 61, 64.

SHILOUK

čak, 67.

kwaro, *kwayo*, 60.

liño, 61.

KOUNAMA

kira, 65.
or, 71.

oro-ma, 71.

ši, 60.

BARĚA

ai-ge, *alego*, 71.
bele, 59.
-go, 71.

-gu, *ku*, 71.
ken, 64.
ker, 59.

kere, *kel*, 59.
nih, *nihitta*, 59.

DIDENGA

mum, 61.

nigitat, *nigit*, 59.

CHOLI

apo-tipir, 61.
čot, 68.
dako, 71.

it, 68.
kwač, 60.

kwayo, 60.
madako, 71.

SOUK

-ian, 71.

lim, 61.

NANDI

am, 69.
arap, 66
čeko, 67, 69.
čey-ot, 68, 69.
č'ereñen, 68.
-ia, *ywa*, 71.
iman, *imanet*, 68.
kainat, 61, 64.

kel, *keldo*, 68.
ket, *ketit*, 68.
kip-ereñen, 68.
mian, 69.
mion-do, 69.
neta, 66.
omdit, *omituagik*, 69,
70.

omit, 69.
parak, *parakut*, 68.
rike, *rikeito*, 68.
sikorio, *sikoriot*, 68.
sus, 69.
sus-ut, 69.
-t, *-ta*, *-to*, 68.
wal, 61.

MASSAI

a-, 65.
a-lak, 60.
ale, 59.
añ-, 62.
arna, 61, 64.
a-tala-a, 60.

barn, 70.
barn-išore, 62.
barnoti, 70.
barte, 64.
čani o-šetyeke, 66.
demata, *demat*, 70.

dia, 64.
dim, 64.
-do, 60.
dokoya, 59.
dol, *dua*, 60.
doli, 61.

INDEX DU VOLUME XXXVII

- | | | |
|-----------------------------------|---|--------------------------------------|
| <i>dua</i> , 70. | <i>isujare</i> , 62. | <i>ol</i> , 'l(īl), 63. |
| <i>duata</i> , 70. | <i>iyo</i> (<i>injo</i>), <i>šore</i> , 60. | <i>omom</i> , 61. |
| <i>en</i> , 'n(in), 58, 63. | <i>ka-</i> , 63. | <i>omut</i> , 60. |
| <i>gerai</i> , <i>gera</i> , 63. | <i>kerai</i> , <i>kera</i> , 66. | <i>o-tonyeki</i> , 66. |
| <i>ge-warie</i> , 64. | <i>ki-gar-et</i> , 64. | <i>o-waru</i> , 63. |
| <i>gi-añet</i> , 62. | <i>kilil</i> , 63. | <i>rug</i> , 64. |
| <i>gurlee</i> , 59, 64. | <i>kurum</i> , 59. | <i>seg'eraí</i> , 64. |
| <i>gutuk</i> , <i>kutuk</i> , 67. | <i>lido</i> , <i>lekua</i> , 70. | <i>suia</i> , 64. |
| <i>-i</i> , <i>-o</i> , 71. | <i>morlo</i> , 64. | <i>tem</i> , 70. |
| <i>-idya</i> , <i>nekwa</i> , 70. | <i>mw-inūa</i> , 59, 64. | <i>ton</i> , 66. |
| <i>iseña</i> , 64. | <i>na</i> , 63. | <i>tonieki</i> , 67. |
| <i>isirisir</i> , 60. | <i>ne-jep</i> , 63. | <i>torop</i> , <i>dorop</i> , 61. |
| <i>iso</i> (<i>injo</i>), 60. | <i>o</i> , 63. | <i>tyañito</i> , <i>tyañit</i> , 71. |
| <i>isudori</i> , 60. | <i>o</i> , <i>e</i> , <i>i</i> , 63. | <i>wale</i> , 61. |
| <i>isuj-a</i> , 62. | <i>oiñoni</i> , <i>oiñok</i> , 59, 63. | |

TESO

- | | | |
|--|---|--------------------------------------|
| <i>a-</i> , 63. | <i>bit</i> , 64. | <i>itoluno</i> , <i>etolut</i> , 68. |
| <i>abe-et</i> , <i>abeyi</i> , 64. | <i>-do</i> , 60. | <i>ka-</i> , 63. |
| <i>abulon</i> , 64. | <i>e-</i> , <i>i-</i> , <i>a-</i> , 63. | <i>-kini</i> , 62, 63. |
| <i>abus</i> , 64. • | <i>ebela</i> , 61. | <i>lač</i> , 70. |
| <i>ačore</i> , 64. | <i>ebele</i> , 64. | <i>lot</i> , 61. |
| <i>ai-belonori</i> , 61. | <i>ečore</i> , 60. | <i>muno</i> , 69. |
| <i>ajulo</i> , <i>ajulot</i> , 68. | <i>edowu</i> , 59. | <i>na</i> , 63. |
| <i>aki</i> , <i>akit</i> , 68. | <i>ekido</i> , 61, 63. | <i>o</i> , 63. |
| <i>aki-masi</i> , 60. | <i>eko-koro</i> , 63. | <i>pet</i> , 61. |
| <i>aki-mat</i> , 60. | <i>ekume</i> , 64. | <i>put-ori</i> , 61. |
| <i>akituke</i> , 67. | <i>emare</i> , <i>emaret</i> , 68. | <i>rigi</i> , 60. |
| <i>alaceta-it</i> , <i>alaceta</i> , 70. | <i>esigirait</i> , <i>isigera</i> , 69. | <i>syana</i> , 69. |
| <i>amunonut</i> , 69. | <i>is</i> , 60. | <i>tepi</i> , 61. |
| <i>arok</i> , 64. | <i>isiru</i> , <i>isirut</i> , 68. | <i>yeni-</i> , 66. |
| <i>asyanut</i> , 69. | | |

PEUL

- | | | |
|--|--|---------------------------------------|
| <i>'and-</i> , 68. | <i>dyib-in-</i> , 60. | <i>gas-</i> , 67. |
| <i>'ar-</i> , 68. | <i>dyombo(ko)</i> , 68. | <i>gi'al</i> , <i>gi'e</i> , 59, 64. |
| <i>bañowo</i> , <i>wañobe</i> , 71. | <i>dam</i> , 63, 70. | <i>-go</i> , <i>wo</i> , 71. |
| <i>be duñ</i> , 61. | <i>dan-ade</i> , 66. | <i>go'o</i> , 71. |
| <i>bet-ade</i> , 61. | <i>dan-ki</i> , 66. | <i>-gu</i> , <i>ku</i> , 71. |
| <i>biral</i> (<i>kal</i>), 68. | <i>demgal</i> , <i>demde</i> , 64. | <i>hako</i> , 67. |
| <i>botyo nde</i> , <i>botyo de</i> , 64. | <i>dum</i> , 63, 70. | <i>heñere</i> , <i>keñe</i> , 59, 64. |
| <i>buđdi</i> , <i>bulle</i> , 64. | <i>dyug-ere</i> , <i>dyuge</i> , 64. | <i>hege</i> , 59. |
| <i>če-ko</i> , 68. | <i>fasko</i> , 67. | <i>hinere</i> , <i>kine</i> , 64. |
| <i>di'hal</i> , 66. | <i>fett-ude</i> , 61. | <i>hofuru</i> , <i>koppi</i> , 68. |
| <i>doy</i> , 60. | <i>fo-</i> , 61. | <i>hore</i> , <i>ko'e</i> , 59. |
| <i>dun-de</i> , <i>du-de</i> , 61, 63. | <i>galle</i> , 59. | <i>hōre</i> , <i>koye</i> , 59. |
| <i>dundu</i> , <i>dullī</i> , 64. | <i>gandal</i> , 68. | <i>hos-</i> , 71. |
| <i>dun-el</i> , 64. | <i>garol</i> , 68. | <i>hudo</i> , 68. |
| | <i>gerlal</i> , <i>gerle</i> , 59, 64. | <i>hudo(ko)</i> , 69. |

INDEX DU VOLUME XXXVII

- hunduko, kundule*, 67.
'inde, 'inde, 61, 64.
ka, 63, 70.
kal, 63, 66, 69.
-kal, -hal, 66.
kalà, 67.
kerol, kere, 63.
kesum, 71.
ketyi, 39.
ki, 63, 66, 70.
ko, 63, 70.
kol, 63, 69.
-kol, hol, 66.
kos-am, 71.
kuḍol, 68, 69.
laḥor-, 62.
lañ al, lañe, 61.
lebol, 68.
lekki, 67.
les-di, ley-di, 60.
lot-ade, 61.
ma, 70.
mbarodi, barodi, 63.
mbewa, be'i, 39.
mbordi, 64.
museki, 67.
naḥ-ki, 67.
nagge, na'i, 71.
ndabb-, rabb-, 61.
ndar-, 60.
nde, 63, 69, 70.
ndi, 63, 69, 70.
ndi'am, 66.
ndu, 63, 69, 70.
ndu-ngu, dūbi, 39.
nga, 63, 70.
ngal, 63.
(nde) ngar-ḍen, 70.
nga-re, ga'i, 39.
(en) ngari, 70.
ngari, ga'i, 63.
nga'ri, gai, 68.
ngaska, 67.
nge, 63, 70.
ngel, 63, 66, 69.
-ngel, -el, 66.
ngi, 63, 70.
ngo, 63, 70.
ngol, 63.
ngu, 63, 70.
nguyka, 67.
nyamdu, nyamli, 69,
 70.
nyamude, 69.
ñi're, ñidyē, 39.
pula-gu, 71.
pummam, 61.
puttyu, puttyi, 64.
raḍo, raḍodyi, 64.
rawandu, dawaḍi, 64.
ruḥ-de, dule, 61.
safandu, tyafaḍi, 64.
sam-ude, 69.
sarāde, 69.
seno, tyene, 64.
sēdere, tyēde, 64, 69.
siro, 68.
si'-, 60.
sod-āde, 62.
sod-or, 62.
sud-, 60.
sum-, 60.
sur-āde, 67.
tin, 61.
tob-, 61.
tyamu, 69.
tyaru, 69.
tyā-ngol, tyalli, 64.
tyā-ngol, tyal-ngol, 60.
tyilal, tyile, 63.
tyur-ki, 67.
-udd-, 62.
'uddete, 62.
walānde, balḍe, 64.
waño, 71.
wayl-ade, mbayl-, 61.
waywayko, 67.
weduru, bele, 64.
wiro, 68.
wodà, 67.
won, 67.
won-ki, 67.
wo'o, 71.
yigg, 60.
yid, dyid, 60.
yitere, gite.

LISTE DES MEMBRES DE LA SOCIÉTÉ
AYANT PRÉSENTÉ DES NOTULES OU DES COMMUNICATIONS

BASSET A., XXII.
BENVENISTE E., XVIII, XXXVII.
BRUNEAU Ch., XXVIII.
BUKOTA, XXVI.
CHANTRAINE P., XIV.
COHEN M., XIV.
DENY, XXXIV, XXXVII.
GRAUR A., XIII, XXXVII.
M^{lle} HOMBURGER, XV, XXII.
MIRAMBEL A., VI, XXIV.
MOSSÉ F., XXX.
NOIVILLE J., XXVI.
PICHON E., XXX.
SAUVAGEOT A., II, XVI, XXXV.
VAILLANT A., X, XX, XXXVIII.
VENDRYES J., VI, XIX, XX.

Les ouvrages ci-dessous sont expédiés franco dans tous les pays de l'Union Postale contre reçu en mandat-poste, chèque postal ou valeur à vue sur Paris de leur montant augmenté de 10 pour 100 pour frais de port et d'emballage :

- ANGLADE (J.). **Grammaire de l'ancien Provençal ou ancienne Langue d'Oc :** Phonétique et morphologie. Cartonné. 25 fr.
- BOURCIEZ (E.). **Précis historique de phonétique française.** 7^e édition revue et corrigée. Cartonné. 25 fr.
- BOURCIEZ (E.). **Eléments de linguistique romane** (Ouvrage couronné par l'Institut ; Prix Volney). 3^e édition révisée. 50 fr.
- BRUGMANN (K.). **Abrégé de grammaire comparée des langues indo-européennes** (d'après le précis de grammaire comparée de K. BRUGMANN et B. DELBRUECK), traduit par J. BLOCH, A. CUNY et A. ERNOUT, sous la direction de A. MEILLET et R. GAUTHIOT. Avec 4 tableaux. 60 fr.
- CUCUEL (C.). **Règles fondamentales de la syntaxe grecque**, d'après l'ouvrage de ALBRECHT VON BAMBERG, sous la direction de O. RIEMANN, 4^e édition revue par E. AUDOUIN. Nouveau tirage, cartonné. 25 fr.
- DOTTIN (G.). **La langue gauloise : Grammaire, textes et glossaire.** Cartonné. 25 fr.
- ERNOUT (A.). **Morphologie historique du latin**, avec un avant-propos par A. MEILLET, nouvelle édition revue et corrigée. Cartonné. 25 fr.
- ERNOUT (A.) et A. MEILLET. **Dictionnaire étymologique de la langue latine. Histoire des mots.** Cartonné. 250 fr.
- MEILLET (A.). **De quelques innovations de la déclinaison latine.** 40 fr.
- Mélanges linguistiques** offerts à M. A. MEILLET par ses élèves D. BARBELENET, G. DOTTIN, R. GAUTHIOT, M. GRAMMONT, A. LARONDE, M. NIEDERMANN, J. VENDRYES, avec un avant-propos par P. BOYER. 45 fr.
- NIEDERMANN (M.). **Précis de phonétique historique du latin**, avec un avant-propos par A. MEILLET. Nouvelle édition revue et augmentée. Cartonné. 25 fr.
- RIEMANN (O.). **Syntaxe latine d'après les principes de la grammaire historique.** 7^e édition revue par A. ERNOUT. Nouveau tirage, cartonné. 50 fr.
- VENDRYES (J.). **Traité d'accentuation grecque.** Nouveau tirage, cartonné. 20 fr.

Revue de philologie, de littérature et d'histoire anciennes. 3^e Série, publiée sous la direction de P. JOUGUET et A. ERNOUT. Prix de l'abonnement annuel : France, 75 fr. ; Étranger, 90 fr. (Aucune livraison n'est vendue séparément. — L'année écoulée : 450 fr.) Les derniers exemplaires de la collection complète des 1^{re} et 2^e séries en 52 volumes (1845-1847 et 1877-1926) sont cédés actuellement à 5.000 francs net. Les volumes I à X (1927-1936) de la 3^e série : 1000 francs net.

Viennent de paraître :

Collection linguistique
publiée par la Société de Linguistique de Paris. — XL
LINGUISTIQUE HISTORIQUE
 ET
LINGUISTIQUE GÉNÉRALE

TOME II

PAR

A. MEILLET

Vol. in-8° de xiv-235 p. avec portrait d'Antoine Meillet (1866-1936). 60 fr.

HISTOIRE LITTÉRAIRE DE LA FRANCE

Ouvrage commencé par des Religieux Bénédictins
de la Congrégation de Saint-Maur et continué par des Membres de l'Institut
 (Académie des Inscriptions et Belles-Lettres)

TOME XXXVII, FASCICULE 1

SUITE DU QUATORZIÈME SIÈCLE

Volume in-4° de 280 pages. 100 fr.

RÉPERTOIRE D'ÉPIGRAPHIE SÉMITIQUE

publié par la Commission du « Corpus Inscriptionum Semiticarum »
 de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres sous la direction de J.-B. CHABOT

TOME VII, livraison 1 (3947-4207). In-8°. Prix du volume.. 75 fr.

ENCYCLOPÉDIE DE L'ISLÂM

Dictionnaire géographique, ethnographique et biographique des peuples musulmans

PUBLIÉ AVEC LE CONCOURS DES PRINCIPAUX ORIENTALISTES

par

M.-Th. HOUSTMA, A.-J. WENSINCK, E. LÉVI-PROVENÇAL,
H.-A.-R. GIBB et W. HEFFENING

Livraison 55 (: Rāzi — Ruzzik b. Talā'ic). 35 fr. »

Ont entièrement paru : TOME I (= Livraisons 1 à 17). . . . A — D } ne sont plus en
 TOME II (= Livraisons 18 à 36 et 32 bis). E — K } vente isolément
 TOME III (= Livraisons 37 à 55 et 49 bis). L — R. 700 fr. »
 TOME IV (= Livraisons A à T et M bis). S — Z. 735 fr. »

Ces 4 tomes (en 78 livraisons) pris ensemble, avec engagement de souscription aux
 4 ou 5 livraisons du *Supplément*. (Au lieu de 2700 fr.). 2200 fr. »

Du *Supplément* ont paru jusqu'ici les livraisons 1 et 2 (A — Kitāb al-Djilwa). 82 fr. 50

La plupart des livraisons de l'Encyclopédie sont encore en vente isolé-
 ment au prix de. 35 fr. »